







THEATRE

DE MONSIEUR

DE BRUEYS.

TOME TROISIE'ME.

TOME TROISIE'ME.

LES
ŒUVRES
DE
THEATRE
DE MONSIEUR
DE BRUEYS.

TOME TROISIE'ME.

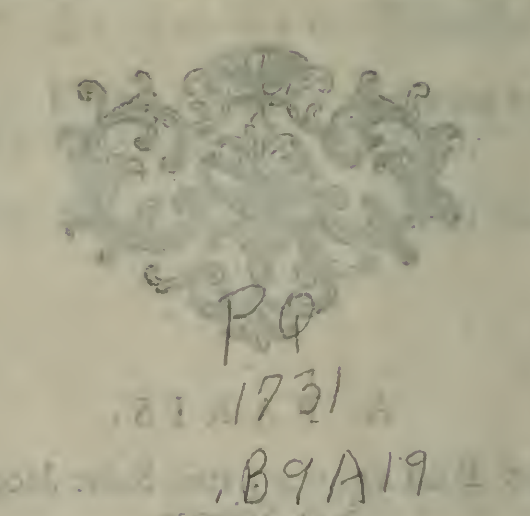


A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



LES
EMPIRIQUES,
COMEDIE
EN TROIS ACTES,

Représentée pour la premiere fois le 1698.

PREFACE
OU
AVERTISSEMENT
De M. Palaprat, ſur les Empiriques. *

IL n'eſt point d'Empire, ni plus généralement, ni plûtôt établi, que celui de la nouveauté ; en naiſſant elle regne ; l'âge ſeul diminuë ſes forces, & elle n'eſt jamais ſi ſouveraine que dans ſa minorité : mais il y a toute apparence que cette minorité durera long-temps, ſurtout à l'égard de la Medecine. Que l'on affiche un Elixir, une Quinteſſence, un Opiate avec un nom magnifique, & une nouvelle maniére de s'en ſervir, tout le monde y court : en effet, n'eſt-ce pas une choſe bien gênante & bien triſte, que d'être gouverné par des gens ſages, d'autant plus circonſpects qu'ils ſont devenus ſçavans par une longue pratique, mais que pluſieurs expériences heureuſes n'ont pas rendu plus téméraires ? Vive, au contraire, ces gens hardis, qui

* Extrait d'une Lettre de M. Palaprat à M. Boudin, Premier Medecin de Madame la Dauphine.

flattent & enchantent par de belles promeſſes ; ils commencent par aſſûrer de l'efficacité de leur remède ; ils mettent l'eſprit du malade en repos, en lui parlant affirmativement de ſa guériſon, & finiſſent ſouvent par l'expédier promptement ; mais en lui répondant toûjours de ſa vie ſur leur propre tête. Ils ôtent au moins par-là toutes les horreurs de la mort, & y font arriver leurs malades ſans la prévenir ni la craindre. Eſpéce d'aſſaſſinat qu'il ſeroit aiſé de prouver être le plus cruel de tous !

Il y a plus de 1500. ans que l'on ſaigne & que l'on purge ; il y en a autant que l'on ſe ſert pour cela de la Caſſe, de la Mane, du Sené, & de la Rubarbe ; mais tout cela eſt uſé, tout cela eſt vieux. Les régimes, la diéte ſont à charge : on veut, pour ainſi dire, vivre pour manger. Cette façon de penſer eſt devenuë ſi générale, que les Medecins eux-mêmes ont été contraints de céder au dégoût que l'on a pris pour les médicamens ſimples & communs, en introduiſant des remédes, dont ils ſe ſont réſervé la connoiſſance, & à rétablir par des moyens prompts & violens, les déſordres que cauſent la bonne chere & les veilles ; à peine encore le déſir que les malades ont de guérir promptement, leur

permet-il d'en attendre l'effet. Delà vient la prodigieuſe quantité de Charlatans, dont la façon de traiter flatte en même-temps l'eſprit & l'impatience des hommes : C'eſt ce ridicule-là que mon ami jouë dans cette Comédie d'une maniere tout-à-fait agréable. La raiſon trouva en lui de grandes diſpoſitions à prendre le parti de la Medecine, puiſqu'il eſt beau-frere du grand Barbeirac, & oncle de Meſſieurs Sidobre & Carquet, célebres Medecins de la Faculté de Montpellier. Mille gens qui ne ſe donnent guéres la peine d'approfondir le ſens des plaiſanteries, ont crû qu'il étoit du bel eſprit de ſe mocquer de la Medecine, parce que Moliere a joüé les Medecins : quiconque raiſonne de la ſorte, conclut que Moliere a déclaré la guerre à toutes les perſonnes de condition & à tous les gens de bien, parce qu'il a joüé les Marquis ridicules, & les hypocrites. Il n'eſt point de plus grand Panégyrique pour la vertu, que de démaſquer ceux qui la falſifient ; & rien ne releve davantage l'excellence d'un art auſſi néceſſaire que celui de la conſervation des hommes, que d'expoſer à la riſée publique, l'impudence des ignorans qui en abuſent. Ainſi Moliere n'a joüé ni la Medecine, ni les Medecins ; mais ſeulement ceux qui

embraſſent cette profeſſion ſans eſprit, ſans connoiſſance, & ſans lumiére.

Je ne ſçaurois me vanter d'avoir quelque part dans cette Comédie, pas même celle que je me ſuis donnée dans l'Important, en vertu de la maxime du Droit Civil, (*Si quis in alieno ſolo.*) Mon ami ne logeoit plus chez moi quand il la compoſa; il étoit à Montpellier. Ce fut-là qu'il me la montra, quand je paſſai en Languedoc en 1697. Il eſt inutile que je parle ici du mérite de cette Comédie, & du plaiſir qu'elle m'a fait toutes les fois que je l'ai lûë, (car je ne l'ai jamais vû joüer,) je ſçai ſeulement qu'elle eut le ſuccès qu'elle méritoit; c'eſt-à-dire, qu'elle réüſſit fort.

ACTEURS.

LE BARON, Pere de Mariane.

ARISTE, Frere du Baron.

MARIANE, Fille du Baron.

ERASTE, Amant de Mariane.

M. DE ROMARIN, } Empiriques.
M. DE PAQUINOY, }

MARTON, Suivante de Mariane.

PASQUIN, Valet d'Erafte.

FRIBOURG, Suiffe du Baron.

LAQUAIS,

La Scene eft à Paris dans la Maifon du Baron.

LES EMPIRIQUES, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, PASQUIN.

ERASTE *à part.*

OUI, parbleu, cet homme-là eſt fou, ou il ſe moque de moi.

PASQUIN *à part.*

Ouais, il y a ici quelque choſe qui va mal.

ERASTE.

Avec tant d'amour être traité de la ſorte !

PASQUIN *à part.*

Eſt-ce infidélité, ou manquement de parole ?

ERASTE.

Encore de nouveaux délais !

PASQUIN *à part.*

C'eſt quelque choſe de moins. Monſieur, vous m'avez commandé de me rendre ici...

ERASTE.

Je croyois avoir beſoin de toi; mais va m'attendre au logis.

PASQUIN.

Vous n'êtes pas content, Monſieur; vous aurois-je porté malheur le premier jour que je rentre à votre ſervice?

ERASTE.

Non, Paſquin, non; mais va m'attendre, te dis-je; je ſuis bien aiſe que perſonne ne te connoiſſe encore ceans: cela pourra peut-être me ſervir dans la ſuite.

PASQUIN.

Je m'apperçois, Monſieur, que vous n'avez pas oublié mes petits talens; & je dois vous dire que depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, je me ſuis perfectionné auprès d'un fameux Operateur.

ERASTE.

C'eſt aſſez, Paſquin. J'attens ici cette Marton dont tu m'as ouï parler, qui ſert Mariane. Je veux m'informer d'elle... mais la voici. Va-t-en, & ne dis ceans à perſonne que tu ſois à moi.

PASQUIN *s'en allant.*

Je comprens à peu-près que Paſquin ne ſera pas aujourd'hui ſans occupation.

SCENE II.

ERASTE, MARTON.

ERASTE.

HE' bien, Marton, tu l'as ouï toi-même. Que dis-tu du pere de ta maîtresse, & de la maniere dont il me traite ?

MARTON.

Moi, Monsieur ? je dis qu'il faut prendre patience.

ERASTE.

Mais n'y a-t-il pas là de quoi enrager ?

MARTON.

Oh ! pour cela non.

ERASTE.

Non !

MARTON.

Non, Monsieur. Vous êtes jeune, amoureux, & homme d'épée, je ne m'étonne pas si vous êtes impatient.

ERASTE.

Ah ! je suis impatient !

MARTON.

Oui, vous l'êtes. Monsieur le Baron ne vous a-t-il pas promis que vous épouserez sa fille quand il se portera bien ?

ERASTE.

Eh ! ne vois-tu pas qu'il me dit la même chose

depuis trois mois, & que je pars dans huit jours pour ma garnifon?

MARTON.

Et bien avant ce temps-là, il fe portera bien, peut-être.

ERASTE.

Peut-être! Oh! je ne puis plus attendre, & il faut abfolument qu'avant mon départ je le faffe guérir. Dis-moi, qui font fes Medecins?

MARTON.

Ses Medecins, Monfieur? il n'en a point.

ERASTE.

Comment? un homme de fa qualité, malade dans Paris, fans Medecins?

MARTON.

On voit bien, Monfieur, que vous avez toûjours demeuré en Flandres, ou en Allemagne, & que vous ne connoiffez plus Paris. Ici, Monfieur, on ne fe fert plus de Medecins.

ERASTE.

On ne s'en fert plus?

MARTON.

Eh! non, Monfieur, la Medecine eft au billon.

ERASTE.

Et de qui donc fe fert-on?

MARTON.

On fe fert des Empiriques.

ERASTE.

Des Empiriques! quels animaux font-ce là?

MARTON.

Ce ſont des animaux qui ne ſont ni Medecins, ni Chirurgiens, ni Apoticaires.

ERASTE.

Il n'y a pourtant que les gens de ces profeſſions-là en qui l'on doive ſe confier quand on eſt malade.

MARTON.

Aujourd'hui, Monſieur, c'eſt tout le contraire; les gens les plus éloignés de ces profeſſions-là ſont ceux en qui on a le plus de confiance.

ERASTE.

J'ai de la peine à croire...

MARTON.

Oh ! Monſieur, cela eſt ſi vrai, qu'à l'heure que je vous parle, on ne voit dans Paris que gens à ſecrets, Souffleurs, Chimiſtes, Charlatans de toutes nations, de toutes eſpéces : les coins des ruës ſont accablés de leurs affiches; chaque matin on y voit éclore quelque nouveau guériſſeur : & le pere de ma maîtreſſe eſt entre les mains de ces Meſſieurs-là, qui font durer ſa maladie, & retardent votre mariage.

ERASTE.

Mais, enfin, quel mal a-t-il ?

MARTON.

Vous ne le devineriez jamais.

ERASTE.

Comment ?

MARTON.

Vous voyez qu'il n'eſt point d'homme dans Paris plus haut en couleur, & plus rouge de viſage que lui.

ERASTE.

Cela eſt vrai. Hé bien?

MARTON.

Il a la jauniſſe, Monſieur, à ce qu'il dit.

ERASTE.

La jauniſſe? cela ne peut être.

MARTON.

Oh! Monſieur, depuis une maladie qu'il eut, cauſée, dit-on, par un excès de bile, qui venoit de trop manger, il veut avoir la jauniſſe en dépit de tout le monde.

ERASTE.

C'eſt une foibleſſe dont il eſt aiſé de le guérir.

MARTON.

Oui, ſi c'étoit un homme fait comme les autres; mais jugez du perſonnage. A préſent il ne veut preſque ni manger, ni boire, & c'eſt ce qui entretient ſa mélancolie.

ERASTE.

Je ne m'étonne pas ſi l'on me cachoit ſon mal.

MARTON.

On n'oſe le dire à perſonne.

ERASTE.

Oh! bien, je vois qu'il ne faut que joüer d'adreſſe pour le guérir, & je m'aviſe d'un expédient. J'ai pris ce matin un valet qui m'avoit ſervi autre-

fois, & que perſonne ne connoît ceans : c'eſt un drôle des plus adroits, & qui a ſervi long-temps un Operateur ; il faut que... Mais j'entens Monſieur le Baron, adieu.

SCENE III.

LE BARON, M. ROMARIN, ARISTE, MARTON.

LE BARON.

J'Aime à changer de lieu. Venez, Monſieur de Romarin, paſſons dans ma ſale ; je veux y attendre un homme célebre de votre profeſſion, que j'ai fait appeller, & qui me doit venir voir : vous ne trouverez pas mauvais que je le conſulte ?

ROMARIN.

Pourvû que ce ne ſoit pas un Medecin.

LE BARON.

Un Medecin ? j'aimerois mieux crever.

ROMARIN.

Vous feriez fort bien.

LE BARON.

Et vous, mon frere, ne vous aviſez plus, je vous prie, de me conteſter des choſes que je ſçai mieux que vous.

ARISTE.

Cependant, mon frere, il eſt bien certain qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux, pour voir que vous n'avez pas au moins la jauniſſe.

LE BARON.

J'ai ce que j'ai. Vous ſçavez qu'on ne doit pas diſputer du goût ; je prétens qu'on ne doit pas auſſi diſputer de la vûë. Vous me trouvez rouge, n'eſt-ce pas ? & moi je me trouve jaune.

ROMARIN.

C'eſt une eſpéce de jauniſſe que tout le monde ne connoît pas.

MARTON.

Il faut avoir de bons yeux pour s'en apperce-voir.

LE BARON.

Paix. Un ſiége, Marton, vîte un ſiége. *après s'être aſſis.* Je ſouffre beaucoup, Monſieur, quand je marche, d'où vient cela ?

ROMARIN.

C'eſt un effet de la bile en mouvement.

LE BARON.

Oui, en mouvement. Maudite bile! non, il faut que je me leve ; la bile me ſuffoque quand je ſuis aſſis.

ROMARIN.

C'eſt un effet de la bile en repos.

LE BARON.

En repos.

ARISTE.

De bonne foi, mon frere, je ne conçois pas...

LE BARON.

Monſieur mon frere, tous vos raiſonnemens..... Ne vient-il pas un vent coulis de ce côté-là ?

MARTON.

MARTON.

Je n'en vois point.

LE BARON.

J'y ſens un froid qui me glace.

ROMARIN.

C'eſt la bile qui ſe refroidit.

LE BARON *portant la main à l'autre côté de ſa tête.*

Ay ! ay ! n'a-t-on pas laiſſé la cuiſine ouverte ?

MARTON.

Non, Monſieur.

LE BARON.

Je ſens de ce côté-là une chaleur qui me brûle.

ROMARIN.

C'eſt la bile qui s'échauffe.

MARTON.

Voilà une bile qui jouë bien des perſonnages.

ARISTE.

Eh ! mon frere, ôtez-vous cela de l'eſprit, & ſongez à tenir à Eraſte la parole que vous lui avez donnée, vous verrez que dans la réjoüiſſance des nôces cette imagination ſe diſſipera.

LE BARON.

Ah ! je vous entens. Vous prétendez donc que je ſuis un viſionnaire, & que mon mal n'eſt qu'une chanſon ? Mais vous qui raiſonnez ſi bien, dites-moi, s'il vous plaît, d'où vient donc qu'à préſent je ſens un grand froid de ce cô... non, de ce cô... De quel côté, Monſieur, ai-je dit que j'avois froid ?

ARISTE.

Ah, ah, ah, ah.

LE BARON.

Bon, riez, riez.

ARISTE.

Qui ne riroit, de voir que vous doutez de quel côté vous avez froid ?

MARTON.

C'eſt un effet de la bile qui doute.

LE BARON.

Oui, la bile fait en moi des choſes inconcevables.

ROMARIN.

Aſſûrément.

ARISTE.

Mais d'où vient que vous ne l'avez pas guéri, depuis un mois que vous le traitez ?

ROMARIN.

C'eſt que la nature eſt affoiblie en Monſieur par les ſaignées qu'on lui a faites autrefois.

LE BARON.

Vous ne m'aviez pas encore dit cela. Quoi, vous m'auriez guéri, ſi je n'avois jamais été ſaigné ?

ROMARIN.

Très-infailliblement.

LE BARON.

Et il n'y a que cela qui empêche vos remédes d'agir ?

ROMARIN.

Il ne peut y avoir d'autre cauſe dans toute la nature.

LE BARON *riant.*

Je ne sçai donc pas comment cela se fait ; car il est bien certain que de ma vie je n'ai été saigné.

MARTON *à Romarin.*

Allons, Monsieur, peu de chose vous embarasse ; ayez recours à la bile.

ARISTE *riant.*

Ah, ah, ah.

ROMARIN.

Il ne faut pas tant rire, je soûtiens ce que j'ai avancé.

ARISTE.

Et mon frere n'a jamais été saigné.

ROMARIN.

Et qu'importe? la vie est dans le sang ; celui dont il tient la vie a été saigné, c'est comme s'il l'avoit été lui-même.

LE BARON.

Oh, non, non, j'ai oui dire à mon pere qu'il n'avoit jamais été saigné.

MARTON.

Et qu'importe? la vie est dans le sang ; & si vous pressez Monsieur, il ira quereller la saignée jusqu'à la trentiéme génération.

ROMARIN.

Langue de vipére tu auras quelque jour besoin de moi.

MARTON.

De vous? ah! si vous me tuez jamais, je vous le pardonne.

LE BARON.

Paix. Je ſonge, Monſieur, qu'il eſt près de ſix heures. Marton, va dans ma chambre, ouvre les fenêtres qui regardent le nord, & ferme celles qui regardent le ſeptentrion, n'eſt-ce pas, Monſieur ?

ROMARIN.

Le nord & le ſeptentrion, Monſieur, c'eſt la même choſe. Je vous ai dit que le ſoir il faut ouvrir au midi, & fermer au ſeptentrion; mais rien ne preſſe encore. Je vais cependant faire un tour à mes fourneaux.

SCENE IV.

LE BARON, ARISTE, MARTON.

ARISTE.

ESt-il poſſible, mon frere, que vous vous laiſſiez mener par le nez à un homme comme celui-là ?

LE BARON.

Oui.

MARTON.

A un vilain Souffleur, que je ſoupçonne de travailler à autre choſe qu'à des remédes.

LE BARON.

Tant mieux.

MARTON.

Qui brûle ceans tout le charbon de la Gréve; & qui quelque jour nous grillera.

LE BARON.

J'aime la grillade.

ARISTE.

Je ſuis aſſûré que ſi vous pouviez vous réſoudre à manger & à boire un peu plus que vous ne faites...

LE BARON.

Oh ! j'enrage ; ne ſçavez-vous pas que tout ce que je mange ſe change en bile, & que ma jauniſſe redouble ?

ARISTE.

Mais, là, mon frere, informez-vous un peu de vos meilleurs amis, ſi on a jamais vû jauniſſe de la couleur de la vôtre.

LE BARON.

Je vous dis, moi, que la couleur n'y fait rien qu'il n'y a que la diette qui puiſſe me guérir : & Monſieur Romarin ſoûtient que ſi je pouvois entierement m'abſtenir de boire & de manger, ſeulement quinze jours, je ſerois tout-à-fait hors d'affaires.

MARTON.

Oh ! pour cela, je vous en répons.





SCENE V.

ROMARIN, LE BARON, ARISTE, MARTON.

ROMARIN.

IL y a plaiſir à voir petiller les flammes de ces fourneaux.

LE BARON.

Tenez, Monſieur, voilà mon frere qui me ſoûtient toûjours...

ARISTE.

Non, mon frere, je ne conteſte plus contre Monſieur ; mais puiſqu'il n'a pû encore vous guérir, que ne faites-vous appeller des Medecins ?

ROMARIN.

Eh ! Monſieur, des Medecins ! A quelles gens l'adreſſez-vous là pour guérir un malade ?

MARTON.

Eh ! fy donc, Monſieur, des Medecins ! Ne ſçavez-vous pas que cela eſt aujourd'hui contre les regles du bon ſens ?

LE BARON.

En effet, *cliſterium donare*, *ſeignare*, *purgare*. Allez voir un peu ce que dit Moliere de vos Medecins.

ARISTE.

Je ſçai bien, mon frere, que vous êtes de ceux

qui ont pris au pied de la lettre les railleries ingénieuses de ce charmant Auteur : mais, en bonne foi, parce qu'il a joüé le ridicule des Medecins, comme il a joüé celui de presque toutes les professions, faut-il se priver du secours qu'on peut tirer de leur art ?

LE BARON.

Ah ! vous faites le Docteur. Tenez, je ne veux que Marton pour vous confondre ; elle a bon sens, comme vous sçavez. Te sers-tu de Medecins ?

MARTON.

Moi, Monsieur ? le Ciel m'en préserve.

LE BARON.

Et pourquoi ne t'en sers-tu pas ?

MARTON.

C'est, Monsieur... que je me porte bien.

LE BARON.

Mais si tu étois malade ?

MARTON.

Pour moi, Monsieur, en toutes choses je crois que mal ou bien, il faut toûjours tenir le grand chemin battu : quand je veux des souliers, je vais aux Cordonniers ; des habits, aux Tailleurs ; des étoffes, aux Marchands ; des conseils, aux Avocats ; & quand je voudrai des remédes, j'irai aux Medecins.

LE BARON.

Elle veut plaisanter.

ARISTE.

Elle parle de fort bon sens.

SCENE VI.

FRIBOURG, MARTON, LE BARON, ROMARIN, ARISTE.

Fribourg vient très-lentement par derriere, cherchant son maître des yeux.

ARISTE.

MAis voilà votre Suiſſe qui vous cherche.

LE BARON.

Il vient, ſans doute, me donner des nouvelles de cet homme célebre que j'attens. Approche, Fribourg, approche donc; qu'eſt-ce?

FRIBOURG.

Monſir...

LE BARON.

Parle, qu'as-tu à me dire?

FRIBOURG.

Monſir, moi...

LE BARON.

Parle donc.

FRIBOURG.

Moi, vien fitement vous dire...

LE BARON.

Oh! dis donc. La lenteur de cet animal-là met ma bile dans un mouvement terrible.

ROMARIN.

ROMARIN.

C'eſt le propre de la nation Helvetique d'être phlegmatique.

MARTON.

Parleras-tu ?

LE BARON.

Mais voyez la tranquillité de ce bourreau-là ; plus on le preſſe, moins il ſe hâte.

FRIBOURG.

Moi fien fous dire...

MARTON.

Oh ! garde-le pour demain, ce que tu-as à dire.

ARISTE.

Dis donc ce qu'il y a, & retire-toi.

FRIBOURG.

Si moi parlir, fous prendre tout pitêtre ein grand fâchiment ?

LE BARON.

Non, on ne ſe fâchera point, parle.

FRIBOURG.

Si moi parlir, fous point fâchir ?

LE BARON.

Et non, moi point fâchir : parle, parle, parle.

FRIBOURG.

Eh pien, moi, fien fitement vous dire le feu être bravement à la maiſon.

LE BARON.

Le feu eſt au logis ?

FRIBOURG.

Oui, Monſir, fort pien.

LE BARON.

Ah ! quel malheur ! que ferons-nous ?

FRIBOURG.

J'affre pien dit, fous fâchir ; auffi moi ne fouloir point parlir. Moi, va fitement aider à ly éteindre.

SCENE VII.

MARIANE, LE BARON, ARISTE, MARTON, ROMARIN.

MARIANE.

NE vous allarmez pas, mon pere, le danger est presque passé.

LE BARON.

Et qui est l'étourdi, le coquin, le traître qui avoit mis le feu au logis ?

MARTON.

Gage que c'est Monsieur avec ses maudits fourneaux.

MARIANE.

Il est vrai que le feu a commencé à sa chambre, & on a jetté même ses hardes par la fenêtre.

ROMARIN *sort en courant.*

Mes hardes !

MARTON.

Ne courez pas si vîte, il n'y a pas grand'chose à brûler.

LE BARON.

Allons tous voir vîte ce que c'est. Oh ! passez devant. Il pourroit y avoir encore quelque danger, & il est bon... Mais quel homme est-ce ci?

SCENE VIII.

PAQUINOY, LE BARON.

PAQUINOY.

AH ! bon, le voilà seul. Il m'a fait appeller, profitons de l'occasion. Monsieur...

LE BARON.

Qu'est-ce ? Je suis pressé, le feu est au logis.

PAQUINOY.

A ce que je vois, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

LE BARON.

Non; mais à présent il faut que j'aille...

PAQUINOY *arrêtant le Baron.*

Quand vous sçaurez qui je suis...

LE BARON.

Eh bien, je laisserai brûler ma maison ?

PAQUINOY.

Je suis le célébre Monsieur Paquinoy.

LE BARON.

Nous nous verrons une autrefois : serviteur.

PAQUINOY *l'arrêtant & le retenant par force.*

J'ai, Monſieur, ce reméde merveilleux, qu'on appelle les gouttes d'Angleterre.

LE BARON.

Je n'en ai que faire à préſent, &c...

PAQUINOY. *Il l'arrête.*

Si vous ſçaviez la vertu de ces gouttes-là...

LE BARON.

J'enrage. Serviteur...

PAQUINOY *le reprenant.*

Peut-être avez-vous le ventre dur ?

LE BARON.

Ah ! le bourreau !

PAQUINOY *le retenant.*

Je vous donnerois la medecine noire, qui purge par la vûë, pourvû qu'on avale en même-temps trois grands verres de tiſanne laxative.

LE BARON.

Il faut être bien endiablé, pour....

PAQUINOY *le reprenant toûjours.*

Ah ! Monſieur, ſi par bonheur vous aviez une violente colique...

LE BARON.

Ah ! le traitre !

PAQUINOY.

Je vous ferois prendre mon eau pacifique, ou mon eſſence tranquiliſante...

LE BARON.

Eh ! Monſieur de Paquinoy, je vous conjure,

laiſſez-moi aller donner ordre au feu, & revenez ce ſoir.

PAQUINOY.

Eh ! que ne le diſiez-vous plûtôt ? ſuis-je homme à importuner les gens ?

LE BARON.

Eh bien, ſerviteur.

PAQUINOY *le reprenant.*

Vous voulez donc que je revienne ce ſoir ?

LE BARON.

Eh, oui, de par tous les diables, ce ſoir.

PAQUINOY.

Voilà qui eſt bien. *il revient.* Et à quelle heure, Monſieur, s'il vous plaît ?

LE BARON.

Oh ! à l'heure qu'il te plaira.

PAQUINOY.

Serviteur. *Il l'arrête encore pour lui dire :* Cela ſuffit.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON, LE BARON.

LE BARON.

AH ! je n'en puis plus : me voilà rebuté pour toute ma vie de ce bourreau-là.

MARTON.

Vous voilà encore allarmé, Monſieur ? nous ve-

nons vous dire que le feu eſt éteint.

LE BARON.

C'eſt bien pis, que le feu.

MARIANE.

Et qu'eſt-ce donc, mon pere ?

LE BARON.

Un enragé qui m'a retenu ici par force. Marton, ſi un homme qu'on appelle Monſieur de Paquinoy revient ici ce ſoir, fais le chaſſer du logis.

SCENE X.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

MOnſieur de Paquinoy ! c'eſt juſtement celui, qui la ſemaine derniere tua une femme de qualité dans notre voiſinage.

MARIANE.

De qui ſçais-tu cela ?

MARTON.

De notre Fribourg, qui étoit alors au ſervice de cette Dame-là.

MARIANE.

Eh bien, ma pauvre Marton, que t'a dit Eraſte du procédé de mon pere ?

MARTON.

Il enrage auſſi bien que vous.

MARIANE.

Qu'a-t-il réſolu de faire ?

MARTON.

Il a un dessein, qu'il va faire exécuter par son valet : je vous le dirai tantôt. Suivons Monsieur votre pere, pour le préparer à ce que veut faire Eraste.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

ERaſte ne vient point.

MARTON.

Il m'a dit qu'il viendroit avec ce feint Empirique, ce valet que nous ne connoiſſons point : il le doit amener lui-même.

MARIANE.

J'ai de la peine à croire que ce qu'il a deſſein de faire puiſſe réüſſir.

MARTON.

Pourquoi non ? Pour guérir Monſieur votre pere, il ne faut que trouver adroitement le moyen de le faire manger & boire, & Eraſte m'a aſſûré que ce valet trouvera quelque expédient.

MARIANE.

Les Empiriques qui viennent ceans l'embarraſſeront.

MARTON.

Pour Monſieur de Romarin, l'accident du feu a fait tomber entre mes mains une caſſette, qui me

servira quand je voudrai à le chasser de ceans ; & pour Monsieur de Paquinoy, s'il ose y revenir, il ne sera pas mal reçû, je l'ai recommandé à Fribourg.

MARIANE.

Pourquoi à Fribourg ?

MARTON.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit au service d'une Dame, que cet Empirique tua l'autre jour ?

SCENE II.

PASQUIN, MARIANE, MARTON.

PASQUIN *à part, en Empirique.*

OH, oh, mon maître devoit être ici pour me présenter.

MARTON.

Voilà un homme qui n'ose entrer.

PASQUIN *à part.*

Il m'avoit dit qu'il y seroit avant moi : attendons.

MARIANE.

Marton, ne seroit-ce pas le valet d'Eraste ?

MARTON.

Non, Madame, Eraste doit l'amener lui-même ; je gage plûtôt que c'est Monsieur de Paquinoy.

PASQUIN.

Voilà des Dames que je ne connois point. Ne faiſons pas ici de qui pro quo.

MARIANE.

Sçache qui c'eſt.

MARTON.

Qui êtes-vous, Monſieur, s'il vous plaît ? qui demandez-vous ? qui cherchez-vous ?

PASQUIN.

Meſdames, je ſuis. . . je cherche. . , j'attens. . . . je demande. . . Monſieur le Baron.

MARTON.

à Mariane. Je ne me trompe point. *à Paſquin.* Vous êtes, ſans doute, Monſieur de Paquinoy ?

PASQUIN.

C'eſt à peu-près le nom de votre très-humble ſerviteur.

MARTON *d'un ton flateur.*

Eh bien, Monſieur, faites-nous, s'il vous plaît, la grace, *d'un ton rude*, de déloger d'ici tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Oh ! oh ! peut-être ignorez-vous qui je ſuis ?

MARTON.

On vous connoît mieux que vous ne penſez ; mais vous, à qui croyez-vous parler ?

PASQUIN.

Moi ? je ne ſçai.

MARTON.

Voilà la ſœur de cette Dame que vous tuâtes

l'autre jour, & moi je ſuis ſa couſine.

PASQUIN *à part.*

Que diantre me vient-elle conter?

MARTON.

Il a peur. Croyez moi, délogez de ceans, il ne fait pas bon ici pour vous.

PASQUIN.

Oüais! Permettez au moins que j'attende ici....

MARTON.

O! que de raiſons. *à part.* Je m'en vais bien te faire détaler, moi. *à Mariane.* Retirons-nous. Hola, Fribourg, hola.

PASQUIN.

Tubieu, on me prend ici pour un autre: le plus ſûr eſt de décamper, & d'aller attendre mon maître dans la ruë.

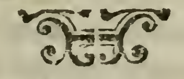
MARTON *dans une aîle du Theâtre.*

Voilà cet empoiſonneur que tu connois, chaſſe-le d'ici.

FRIBOURG *ſans être vû.*

Mon camerate, à moi, à moi.

Mariane & Marton ſortent d'un côté, Paſquin s'en va de l'autre, & Paquinoy entre en même-tems par le milieu du Theâtre.



SCENE III.

PAQUINOY *seul.*

PUisque Monsieur le Baron m'a dit de revenir ce soir, j'espére que je serai bien reçû : il n'est rien de tel, que de bien prendre son temps. Ne faisons pas comme tantôt ; mais attendons que quelqu'un paroisse pour me présenter à lui. Bon, voici à propos deux de ses gens. Il y a pourtant-là un drôle que j'ai vû ailleurs.

SCENE IV.

FRIBOURG, UN LAQUAIS, PAQUINOY.

PAQUINOY.

VOus êtes, sans doute....

FRIBOURG *au laquais.*

Prendre, toi, sti bâton; prendre, moi, sti l'autre.

Fribourg jette un bâton au laquais, il en prend un autre; ils placent M. de Paquinoy au milieu; ils essayent si les bâtons sont bien en main, & demeurent ainsi quelque temps.

PAQUINOY.

Que veut dire ceci ? à qui en voulez-vous !

FRIBOURG.

Allons, gagnir toi fitement li chimin de li ruë.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

PAQUINOY.

Moi, mes enfans?

FRIBOURG.

Nous n'être point les enfans d'un Liperique. Si toi n'entre dehors, moi caffir ton tête : toi afre tué mon mitreffe, moi point fouffrir toi tuir mon maître. Entre dehors.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils hauffent leurs bâtons.

PAQUINOY.

Attendez, attendez. *à part-foi.* C'eft une piéce que me veut faire le Souffleur qui loge ceans. Il en aura le démenti. *Il tire une bourfe, & ils rabaiffent leurs bâtons.* C'eft par l'ordre de votre maître que je viens ici. Faites-moi parler à lui, voilà un loüis que je vous donne.

Fribourg prend le loüis.

LE LAQUAIS.

Et moi, n'aurai-je rien?

FRIBOURG.

Vous donnir donc encore quelque chofe à mon camerate, pour ly afoir foulu prendre la peine de tonner à fous de coups de bâton.

PAQUINOY.

Tiens, voilà un écu pour toi... Oh, çà, fai-

tes-moi parler à Monſieur le Baron.

FRIBOURG.

Monſir Baron n'afre point loiſir de mourir de ſti jour; quelqu'autre demain vous pourra fenir ly tuer.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils le frapent.

FRIBOURG.

Entri dehors.

PAQUINOY.

Au ſecours, au ſecours, au ſecours.

SCENE V.

ARISTE, ERASTE, PASQUIN, PAQUINOY, FRIBOURG, LE LAQUAIS.

ERASTE.

QU'eſt-ce ci ?

PAQUINOY.

Eh ! Meſſieurs ! voilà deux coquins qui me vouloient inſulter.

FRIBOURG.

Ly être menteur, Monſir : moi, parce qu'il avre tué mon maîtreſſe, ly avre ſeulement pour rire tout doucement avec ſti bâtonne donné comme cela.

Il le frape.

LE LAQUAIS.

Et moi, comme ceci.

Il le frape.

ARISTE.

Marauts! retirez-vous. Je vous assûre, Monsieur, que mon frere n'a point de part à cette violence, & qu'on les fera châtier très-séverement.

PASQUIN *à Paquinoy.*

Pour moi, Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur.

PAQUINOY.

Et de quoi, Monsieur?

ARISTE.

Vous avez, sans doute, guéri quelqu'un de ses amis.

PASQUIN.

Oui, Monsieur; la personne du monde qui m'est la plus chere étoit dans un grand péril, dont vous l'avez tirée fort à propos.

PAQUINOY.

Cela m'est assez ordinaire.

PASQUIN.

Je le crois, Monsieur, & je souhaite que pareille chose vous arrive souvent.

ERASTE *à Paquinoy.*

Oh! çà, Monsieur, Monsieur le Baron n'auroit pas à présent le temps de vous consulter: nous venons ici pour une affaire de conséquence, prenez la peine de revenir demain matin.

PAQUINOY.

Pourvû que je n'y retrouve pas ces deux coquins.

ARISTE.

On va les faire mettre en priſon au logis.

PAQUINOY.

Soit, je reviendrai demain matin. *à part.* C'eſt la meilleure pratique de Paris, il ne faut pas ſe rebuter pour ſi peu de choſe.

ARISTE.

J'ai préparé mon frere à te bien recevoir. Vous, Eraſte, allez avertir de tout Mariane & Marton, afin qu'il n'arrive plus ici de ſurpriſe.

ERASTE.

Mon pauvre Paſquin, ſi tu réüſſis ta fortune eſt faite.

PASQUIN.

Sur les inſtructions qu'on m'a données, j'ai compris à miracle ce que j'ai à faire, & je ſuis préparé comme il faut, puiſque nous avons affaire à un homme facile à duper.



SCENE

SCENE VI.

LE BARON, ROMARIN, ARISTE, PASQUIN.

LE BARON *à Romarin.*

LE feu aura, ſans doute, brûlé la caſſette dont vous êtes tant en peine.

ROMARIN.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas pour tout l'or des Indes, qu'on eût vû les ſecrets qu'elle renfermoit.

LE BARON.

Ah! mon frere, voici apparemment cet illuſtre dont vous m'avez parlé?

PASQUIN.

Oh! Monſieur...

LE BARON.

Et vous l'appellez?...

PASQUIN.

Le Sieur Paſq... Diamantin, à vous ſervir.

ARISTE.

Monſieur arriva hier à Paris, avec un officier ami d'Eraſte, qui lui a vû faire des choſes...

PASQUIN.

Eh! Monſieur, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il m'a vû guérir des hidropiques, des paralytiques, des epileptiques, des frenetiques. Pures

bagatelles, vous dis-je. Monſieur, qui apparemment eſt un des habiles de la profeſſion, peut vous dire que les enfans ſçavent aujourd'hui guérir ces maux-là.

LE BARON.

Diantre! quel homme eſt-ce ci?

ROMARIN *bas au Baron.*

C'eſt un affronteur aſſûrément.

PASQUIN.

Il faudroit avoir vû ce que j'ai fait à Siam, en Bretagne, en Tartarie, en Provence, à la Chine...

LE BARON.

Vous avez été à la Chine?

PASQUIN.

Vraiment, vraiment, j'ai été bien plus loin, j'ai été à Conſtantinople.

ROMARIN.

à part. L'ignorant! Et Conſtantinople, Monſieur, n'eſt qu'en Turquie.

PASQUIN.

Qu'en Turquie! Vous parlez de cette Conſtantinople, où ſont les Turcs; je parle, moi, d'une autre Conſtantinople, qui eſt à plus de dix mille lieuës au-delà.

ROMARIN.

Et la terre n'a que neuf mille lieuës de tour.

PASQUIN.

Oui, oui, des lieuës d'Allemagne: j'entens, moi, des lieuës de la Chine, qui n'ont que trente-ſix toiſes.

LE BARON.

Eh ! bien, Monſieur Diamantin, vous prétendez donc profeſſer à Paris la Medecine ?

PASQUIN *feignant d'être fort en colere.*

La Medecine, Monſieur ! la Medecine ! La premiere choſe que j'ai à vous dire, c'eſt que je ne ſuis point Medecin.

LE BARON.

Bon.

PASQUIN.

Que je ne l'ai jamais été.

LE BARON.

Tant mieux.

PASQUIN.

Et que je ne le ſerai de ma vie.

LE BARON.

Fort bien. Vous a-t-on dit...

PASQUIN.

La Medecine ! à moi qui viens de la Chine : on me prend pour un Medecin ? Serviteur.

ARISTE.

Eh ! Monſieur, Monſieur.

PASQUIN.

La Medecine !

ROMARIN.

Cet homme-là fera du bruit à Paris.

ARISTE.

Mon frere n'a pas eu deſſein de vous fâcher.

LE BARON.

Non, ma foi.

ARISTE.

Par professer la Medecine, il entendoit guérir les malades.

LE BARON.

Il est vrai, & je vous demande pardon si je vous ai appellé Medecin.

PASQUIN.

Cela étant ainsi... je m'appaise. C'à, voyons, qu'y a-t-il à faire ?

ARISTE.

Je vais donner ordre qu'on ne laisse entrer personne.

SCENE VII.

MARTON, LE BARON, ROMARIN, PASQUIN.

LE BARON *à Marton qui entre.*

QUe viens-tu faire ici ? toi.

MARTON.

Je viens voir ce grand homme qu'on vous a amené.

LE BARON.

Monsieur, c'est une fille du logis, nous pouvons continuer devant elle. Vous a-t-on dit le mal que j'ai ?

PASQUIN.

Non ; mais j'ai connu ce que c'eſt dès que je vous ai vû.

LE BARON.

On dit pourtant qu'à me voir, on ne me donneroit jamais le mal que j'ai.

PASQUIN.

Ce ſont des ignorans. Tenez, Monſieur, ces regards intercadens, cette phiſionomie calendulaire, & ſur-tout cette face... rubiconde, marquent que vous avez la jauniſſe.

MARTON.

L'y voilà.

LE BARON.

Mais, Monſieur, tout le monde me dit que je ſuis rouge, & que la jauniſſe eſt jaune ; vous me feriez plaiſir de m'expliquer un peu cela.

PASQUIN.

Ouidà, très-volontiers.

ROMARIN *à part.*

Ah ! voyons un peu comment il s'en tirera.

PASQUIN.

Nos anciens n'ont connu que deux ſortes de bile ; la jaune, & la griſe.

ROMARIN *au Baron.*

La griſe ! l'ignorant ! Eh ! dites la noire, Monſieur, la noire.

PASQUIN.

Eh ! oui, oui, la noire, ſi vous voulez. *au Baron.* C'eſt, Monſieur, qu'en Chinois gris veut dire noir.

LE BARON.

Fort bien.

PASQUIN.

Or, un fameux Tartare, que j'ai connu au Japon, a découvert depuis peu avec le. . . microſcome...

ROMARIN *au Baron.*

L'ignorant ! vous voulez dire le microſcope.

PASQUIN.

Eh ! oui, je veux dire le mi... miſcro... miro... *au Baron.* L'accent Chinois, Monſieur, que j'ai conſervé, fait que j'ai de la peine à prononcer certains mots. Ce fameux Tartare donc, avec le... avec... ce que Monſieur dit, découvrit qu'il y avoit une troiſiéme ſorte de bile, qui eſt la bile rouge.

MARTON.

La belle découverte !

PASQUIN.

Et nous appellons en Chinois cette bile-là, Marmarigés.

MARTON.

Voilà un vilain mal.

PASQUIN.

Oui, Marmarigés, *id eſt*, Roujabilis ; c'eſt-à-dire, rouge bile, ou ſi vous voulez, bile rouge.

LE BARON.

Je comprens cela, rouge bile, ou bile rouge.

PASQUIN.

Oui. Monſieur a de la pénétration. Cependant

comme la bile jaune eſt la plus connuë, nous appellons jauniſſe tous les épanchemens de bile, noire, jaune, ou rouge.

MARTON.

Cet homme-là connoît votre mal à miracle.

LE BARON.

Il en parle très-ſçavamment.

PASQUIN.

Oh, oh. Ainſi votre maladie, à parler dans les termes de l'art, eſt une jauniſſe rouge.

LE BARON.

Je l'ai toûjours crû.

ROMARIN *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce ci? il ne raiſonne point trop mal.

LE BARON.

Hé bien, Monſieur, me guérirez-vous?

PASQUIN.

Un Charlatan vous diroit oui; mais, moi, qui ſuis ſincere, je vous dirai franchement que vous êtes un homme mort.

LE BARON.

Je ſuis un homme mort?

PASQUIN.

Vous le ſeriez dans vingt-quatre heures, ſi, heureuſement pour vous, je n'étois venu à Paris. J'ai ſeul le reméde infaillible pour ce mal-là.

ROMARIN *au Baron.*

N'en croyez rien, c'eſt un fourbe.

LE BARON.

Il eſt pourtant de bonne foi. Monſieur, donnez-moi vîte ce remede. Dans vingt-quatre heures, peſte!

PASQUIN.

Il faut ſçavoir auparavant ſi vous êtes préparé à le prendre.

LE BARON.

Il ne faut que demander à Monſieur les remedes qu'il m'a donnés.

ROMARIN.

Je n'ai que faire de les lui dire.

PASQUIN.

Il n'en eſt pas beſoin. *Il lui tâte le pouls.* Voici qui me le dira.

LE BARON.

Vous le devinerez à cela?

PASQUIN.

Au pays dont je viens, on connoît au mouvement du pouls la cauſe d'une maladie, tous les accidens qu'a eus le malade, & tous les remedes qu'il a pris.

MARTON.

Diantre!

LE BARON.

Et comment faites-vous? il ſemble que vous jouyez de l'épinette.

PASQUIN *bat avec ſes doitgs ſur le bras du Baron.*

C'eſt la maniere des Chinois. Ah, ah, ah, je ſens

ſens ici déjà... oui, que l'on vous a donné de l'algarot, de l'algarot.

LE BARON.

Il eſt vrai.

PASQUIN.

C'eſt fort bien fait. Ha, ha, ha, je, je touche ici l'or potable, l'or potable.

LE BARON.

Cela eſt encore vrai. Quel homme!

PASQUIN.

Cela étoit néceſſaire. Ha, ha, ha, je ſens ici paſſer par mes doigts liliums, antimoines, ſels volatils, mercures, reſtaurans, elixirs, eſprits du Soleil, ſirops de longue vie, &c.

LE BARON.

O! le grand homme! Oui, Monſieur, j'ai pris de tout cela.

PASQUIN.

Parfaitement bien. Vous voilà préparé à miracle, & Monſieur eſt un très-habile homme.

MARTON.

L'habile fourbe que voici!

PASQUIN.

Allons, dans moins de vingt-quatre heures vous n'aurez pas une goutte de bile rouge dans le corps, en faiſant ce que je vais ordonner.

ROMARIN *au Baron.*

Prenez garde à ce que vous ferez.

PASQUIN *à part.*

La peſte de l'homme!... *au Baron.* Monſieur,

vous sçavez que chacun de nous a ses secrets, & qu'il n'est pas à propos que Monsieur sçache...

ROMARIN *à part, en s'en allant.*

Eh! je n'en ai que faire. Il faut que je fasse suivre ce drôle-là par mon laquais lorsqu'il sortira d'ici, pour découvrir qui il est.

MARTON *bas.*

Garre la cassette.

SCENE VIII.

LE BARON, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

OH! çà, Monsieur, avant que j'ordonne, çà, voyons, comment faisons-nous?

LE BARON.

Quoi, Monsieur?

PASQUIN.

Ne comprenez-vous pas?

LE BARON.

Non.

PASQUIN.

Je vais donc m'expliquer. Estes-vous riche?

LE BARON.

Oh! oh! est-ce qu'il est nécessaire que vous sçachiez cela?

PASQUIN.

Oui, très-néceſſaire.

MARTON.

J'entens, Monſieur, ce qu'il veut dire. Ces Meſſieurs commencent toûjours par faire leur marché; après arrive ce qui peut.

PASQUIN.

Oui, ce ſont-là nos ſtatuts. Çà, combien avez-vous de rente?

MARTON.

Je vais parler pour vous. Monſieur peut avoir à peu-près vingt mille livres de rente.

LE BARON.

Eh! pas tout-à-fait.

PASQUIN.

C'eſt-à-dire quinze, ou environ? Eh bien, ſur ce pied-là il faut conſigner... Monſieur, je donne mes remédes aux pauvres, & je les vends aux riches... il faut conſigner... Au reſte, je ne veux rien toucher que vous ne ſoyez guéri.

MARTON.

Cela eſt encore dans l'ordre. Avec ces Meſſieurs l'argent quelquefois peut être en ſûreté, on ne riſque toûjours que la vie.

PASQUIN.

Il faut donc conſigner... oui, il me faut cela, cent loüis ſeulement.

LE BARON.

Cent loüis!

PASQUIN.

Et Monſieur, au prix des autres, je ſuis un gâte-métier.

MARTON.

Il eſt vrai que nous en avons quelques-uns à Paris, qui écorchent diablement les gens qu'ils envoyent en l'autre monde.

LE BARON.

Allons, qu'à cela ne tienne ; voilà une bague, que je conſigne entre les mains de Marton pour les cent loüis, que je payerai lorſque je ſerai guéri.

SCENE IX.

ERASTE, MARIANE, LE BARON, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH ! voici des gens qui ſont bien preſſés.

ERASTE.

Nous venons ſçavoir, Monſieur, ſi vous êtes content de celui que j'ai eu le bonheur de vous adreſſer.

LE BARON.

Ah ! Monſieur ! ah ! ma fille ! c'eſt le plus grand homme... il vient de la Chine.

MARIANE.

De la Chine !

MARTON.

Oui, Madame, où l'on a découvert depuis peu la bile rouge.

LE BARON.

Tandis que le Baron dit ce qui ſuit, Mariane & Eraſte parlent bas enſemble, & n'entendent point ce qu'il dit.

Monſieur Diamantin, voilà ma fille, que j'ai promiſe à Monſieur, & quand je me porterai bien ils doivent épouſer.

MARIANE.

Monſieur, guériſſez vîte mon pere.

PASQUIN.

C'eſt ce que je vais faire. Oh! çà, voici mon ordonnance. *aux Amans.* Eloignez-vous un peu, vous autres : la moindre diſtraction que j'aurois lui pourroit coûter la vie.

LE BARON.

Tenez-vous bien loin.

PASQUIN.

Fort bien. Premierement, je vous défens, ſur peine de mort, de manger ni de boire.

LE BARON.

Je m'en garderai bien.

PASQUIN.

Le remède que je vais ordonner vous nourrira ſuffiſamment.

LE BARON.

Ne m'ordonnez rien, s'il ſe peut, de mauvais goût.

PASQUIN.

Non, non, ceci ne sera pas mauvais, & cette fille-là le fera faire chez-vous. Approche-toi.

MARTON.

Çà, que faut-il faire?

PASQUIN *gravement.*

Accipe... Tu n'entens pas le Latin?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

Il faut donc s'humaniser. Il faut prendre..... Monsieur, à la Chine on traite les malades tout autrement qu'à Paris.

LE BARON.

Je le crois bien.

PASQUIN.

Il faut prendre... trente-sept onces de mouton de Beauvais.

LE BARON.

Du mouton?

PASQUIN.

Oui, du mouton. Le mouton est un animal pacifique, qui calme les agitations de la bile.

MARTON.

Allons, trente-sept onces de mouton de Beauvais. Après?

PASQUIN.

Autant de bœuf de Normandie.

LE BARON.

Du bœuf?

PASQUIN.

Oui, du bœuf. Le bœuf eſt un animal vigoureux, qui donne des forces pour l'expulſion.

MARTON.

C'eſt juſtement ce qu'il vous faut. Autant de bœuf de Normandie. Enſuite ?

PASQUIN.

Un gros chapon du Mans.

LE BARON.

Un chapon ?

PASQUIN.

Oui, un chapon. Le chapon a en ſoi un ſuc merveilleux pour les rougibilaires.

MARTON.

Un chapon du Mans. Eſt-ce tout ?

PASQUIN.

On fera infuſer... c'eſt-à-dire, boüillir le tout enſemble pendant trois heures, dans trois pintes d'eau de riviere, après y avoir jetté trois dragmes de ſel marin.

MARTON.

De ſel marin.

PASQUIN.

Et après avoir fait des tranches de pain de Goneſſe, on répandra cette drogue en circulant..... *en faiſant la poſture d'un homme qui trempe la ſoupe.*

LE BARON.

Eh ! ventrebleu, vous m'ordonnez-là un potage,

PASQUIN.

Il eſt vrai ; mais quel potage ! Il y a dans ce

potage plus de myſtere que vous ne penſez. D'ailleurs, une poudre inviſible que j'y mêlerai fera l'effet que je ſouhaite.

MARTON.

Il faut avoüer que les Chinois ont inventé de belles choſes.

LE BARON.

Eh ! bien, ſoit : que ne fait-on pas pour guérir ?

PASQUIN.

Avec cette drogue-là, dont vous prendrez la quantité que je vous preſcrirai, vous avalerez une potion cordiale, que je vous...

LE BARON.

Je crains extrêmement les potions.

PASQUIN.

Celle-là ne ſera pas bien difficile à prendre. C'eſt un elixir de certaines choſes précieuſes, infuſées dans le meilleur vin qu'on peut trouver, & qui ne changent ni le goût, ni la couleur du vin. Les Chinois, Monſieur, ont ceci de particulier, qu'ils donnent à leurs remédes le goût des alimens, pour les rendre plus avalables.

MARTON.

Je ne m'étonne pas s'il nous vient de ce pays-là de ſi belles étoffes.

LE BARON.

En effet. Allons, il faut ſe laiſſer conduire.

PASQUIN.

Quand ce que je viens d'ordonner ſera prêt, vous me ferez avertir ; & pour vous montrer que je ſuis

ſûr de mon reméde, j'en ferai l'épreuve devant vous, auſſi bien que de la potion, que j'apporterai moi-même. Je ſuis un peu menacé de votre mal, & par précaution je ne ſerai pas fâché d'en prendre quelque peu.

LE BARON.

On ne peut pas être de meilleure foi.

PASQUIN.

Allez vous divertir, juſqu'à ce que cela ſoit fait; & ce ſoir, quand vous vous mettrez au lit, ne manquez pas de vous coucher ſur le côté gauche... ou ſur le droit, comme il vous plaira. Allez.

SCENE X.

ERASTE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

MARIANE.

VOus avez beau dire, Eraſte, ces tendres ſentimens ne ſeront pas de durée.

ERASTE.

Ah! Mariane, je vous le proteſte encore, rien au monde ne diminuëra l'ardeur dont je brûle, & je vous jure que ni l'abſence, ni le temps, ni le mariage...

MARTON.

Monſieur, pour le mariage ne jurez point, je ne connois perſonne qui ne ſe ſoit parjuré.

ERASTE.

Non, Marton, mon amour...

MARTON.

Eh ! votre amour nous tiendroit ici le reſte de la ſoirée, & il eſt queſtion d'aller vîte faire faire la ſouppe.

PASQUIN.

Eh ! bien, qu'en dites-vous ?

ERASTE.

Je crains que ce que tu fais ne tire en longueur, & il faut lui faire donner vîte ſon conſentement.

PASQUIN.

Monſieur, il faut commencer par le bien alimenter ; après laiſſez agir la potion cordiale : vous n'en ſçavez pas encore toute la vertu. Je ne crains que ces maudits Empiriques.

MARTON.

Ne t'en mets pas en peine, je ſçai le moyen de t'en débaraſſer.

MARIANE.

Je vais ſuivre mon pere, pour l'entretenir dans la bonne diſpoſition où il eſt.

Elle ſort.

MARTON.

Moi, je vais faire exécuter ton ordonnance à notre cuiſinier.

PASQUIN.

Allons, nous, Monſieur, chez d'Arboulin, nous faire donner ſix bouteilles de ma potion cordiale.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ROMARIN.

LE BARON *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

OUi, tandis qu'hier au ſoir vous étiez ſorti pour aller chercher la caſſette dont vous êtes encore en peine, Monſieur Diamantin, que j'attens ici, me donna le reméde qu'on m'avoit préparé : il m'en fit bourrer, mais bourrer comme il faut ; & il me faiſoit auſſi avaler de temps en temps de grands verres de ſa potion cordiale.

ROMARIN.

Si vous n'y prenez garde, cet homme-là vous empoiſonnera.

LE BARON.

Oh ! pour cela non, ou bien il s'empoiſonneroit lui-même ; car de tout ce qu'il me donne, il en prend beaucoup plus que moi.

ROMARIN.

Et ne vous dit-il point de quoi eſt compoſé ce qu'il vous donne ?

LE BARON.

Il n'en fait pas un ſecret, hors la poudre inviſible qu'il y jette.

ROMARIN.

Bon, la poudre ! mais ſçavez-vous le reſte ? Je ne m'en informe que pour votre intérêt.

LE BARON.

Je ne ſçai pas ſi je m'en pourrai bien ſouvenir ; mais voici à peu près ce que c'eſt, & de quelle maniere on le compoſe. Il faut prendre... Les Chinois donnent à leurs alimens le goût des remédes, pour les rendre plus avalables.

ROMARIN.

Ce ſont pures viſions. Voyons ce beau reméde.

LE BARON.

Il faut prendre... oui... j'y ſuis. Trois dragmes de pain de Goneſſe, en tranches, & le faire infuſer... c'eſt-à-dire, boüillir, dans trente-ſept onces de ſel Marin ; oui, de ſel Marin... & répandre enſuite de l'eau de riviere pendant trois heures... en circulant autour d'un chapon de Normandie, du mouton du Mans, & du bœuf de Beauvais. Je ne vous dis pas peut-être les choſes dans l'ordre ; mais il y entre de tout cela.

ROMARIN.

Cependant, trente-ſept onces de ſel Marin empoiſonneroient un diable.

LE BARON.

Il faut donc que la poudre le corrige ; car ce reméde étoit d'un goût merveilleux. L'excellente

chose encore que sa potion cordiale ! oui, j'aurois juré que c'étoit du vin de Champagne, & du meilleur.

ROMARIN.

C'en étoit peut-être ?

LE BARON.

Oh ! non, non, il y avoit sur la fiole une grande inscription que j'ai lûë.

ROMARIN.

Cet homme-là s'amuse à des sottises.

LE BARON.

Il vous estime beaucoup... Au reste, on m'a dit que Monsieur de Paquinoy doit revenir ce matin. Il faut s'en défaire honnêtement : c'est un homme qui a de beaux secrets, & je pourrois en avoir besoin quelque jour. Vous ne le connoissez pas ?

ROMARIN.

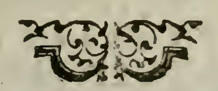
Non. Monsieur de Paquinoy ?... ce nom-là m'est entierement inconnu.

LE BARON.

Il a dit la même chose de vous, & qu'il n'avoit jamais ouï parler de Monsieur de Romarin.

ROMARIN.

C'est donc quelque nouveau venu, comme votre Chinois.



SCENE II.

PAQUINOY, LE BARON, ROMARIN.

LE BARON.

AH ! je parlois de vous à Monſieur.

PAQUINOY. *Il regarde avec frayeur la porte par où Fribourg eſt venu.*

Je ſuis homme de parole, comme vous voyez. *il touſſe.* Hé, hé, hé.

LE BARON.

Vous regardez fort cette porte-là. Comme vous êtes enrumé, vous craignez peut-être le vent coulis ; je vais la fermer.

Tandis qu'il va fermer la porte, il leur donne le temps de faire leur à parté.

PAQUINOY.

Le vent coulis n'eſt pas ce que je crains ; mais c'eſt bien fait de la fermer, il ne vient rien de bon de ce côté-là.

ROMARIN *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part : il s'appelloit autrement... Serviteur, Monſieur.

PAQUINOY.

Serviteur. *il touſſe.* Hé, hé, hé... Cet homme-ci ne m'eſt pas inconnu : il avoit un autre nom. *il touſſe.* Hé, hé, hé.

ROMARIN *à part.*

C'eſt lui-même. Le drôle ne me reconnoît pas ; il faut que je le découvre.

PAQUINOY.

C'eſt lui aſſûrément. Il ne ſe ſouvient pas de m'avoir vû ; il faut que je le faſſe connoître.

SCENE III.

PASQUIN, LE BARON, PAQUINOY, ROMARIN.

PASQUIN *au fond du Theatre, où il a trouvé le Baron qui alloit fermer la porte.*

BOn jour, Monſieur. L'on va vous apporter tout-à-l'heure deux fioles de votre potion..... Mais qu'eſt-ce que je vois ? on conſulte ſans me faire appeller ?

LE BARON.

Non, Monſieur : dès que la potion viendra je l'irai prendre,

PASQUIN.

Deux hommes de la profeſſion ceans d'intelligence contre moi ?

LE BARON.

Eh ! non non, ces deux Meſſieurs ne ſe connoiſſent ſeulement pas.

ROMARIN.

Il eſt vrai que je ne connois pas Monſieur ſous le nom de Paquinoy; mais je le connois fort bien ſous celui du ſieur Islander ; c'étoit au moins le nom qu'il portoit, lorſqu'il prit la peine d'envoyer en l'autre monde une Dame de qualité de ce voiſinage.

PAQUINOY.

Et croyez-vous que ſous le nom de Romarin je ne reconnoiſſe pas le ſieur de la Fumée ? C'étoit-là votre nom, lorſque vous empoiſonnâtes...

LE BARON.

Eh ! Meſſieurs... Monſieur, pour l'honneur de la profeſſion...

PASQUIN *à part-ſoi.*

Il eſt vrai qu'ils ſeroient trop long-temps à ſe quereller. Eh ! doucement, Meſſieurs, doucement, de quoi diable vous piquez-vous ? Vous avez changé de nom l'un & l'autre : Eh bien, ne ſçavez-vous pas qu'il eſt ordinaire aux plus grands hommes de notre profeſſion d'en uſer ainſi ? Moi-même, je vous avoüerai qu'il n'y a pas long-temps qu'on m'appelloit le ſieur Paſquin ; mais comme ce nom ne me parut pas convenable au métier que je fais, je ne fis pas ſcrupule d'en prendre un autre, & de me faire appeller le ſieur Diamantin. Eſt-ce qu'il n'eſt pas permis, quand on ne ſe trouve pas bien d'un nom, d'en prendre un autre qui vous accommode ?

PAQUINOY.

PAQUINOY.

Oui ; mais il m'accuse d'avoir tué...

ROMARIN.

Et lui d'avoir empoisonné...

PASQUIN.

Eh ! bien ; tué, empoisonné, qu'est-ce que tout cela ? Ne faut-il pas, pour nous rendre habiles, que nous fassions des expériences ? Malheur sur qui elles tombent. A présent, sans vanité, je guéris tous mes malades ; mais j'ai fait tout comme vous. Bon, empoisonné, tué, égorgé, ne sont-ce pas là les droits de notre apprentissage ?

PAQUINOY.

Oui ; mais sçachez que ce ne fut pas moi qui tuai cette Dame du voisinage.

ROMARIN.

Vous lui donnâtes pourtant votre reméde ?

PAQUINOY.

Il est vrai ; mais dans le temps qu'il commençoit d'opérer elle eut peur, & envoya querir un Medecin.

PASQUIN.

Malè.

PAQUINOY.

Assûrément, *malè.* Croiriez-vous, Monsieur, que ce désastreux Medecin n'eut pas plûtôt mis pied à terre à la porte de la ruë, que ma malade creva ?

PASQUIN.

Ah ! le bourreau !

LE BARON.

C'eſt tuer les gens de bien loin.

PASQUIN.

Oh ! çà, Meſſieurs, vous voilà d'accord, prenez la peine de ...

SCENE IV.

MARTON, ROMARIN, PAQUINOY, PASQUIN, LE BARON, LE LAQUAIS *portant deux grandes fioles.*

MARTON *à Romarin.*

MOnſieur, votre laquais eſt là, qui a quelque choſe à vous dire de preſſé.

ROMARIN *à part en s'en allant.*

Il vient me donner aſſûrément des nouvelles, *montrant Paſquin*, de ce fourbe-là.



SCENE V.

MARTON, LE BARON, PASQUIN, PAQUINOY, UN LAQUAIS.

MARTON *à Pasquin, lui montrant ce que porte le laquais.*

VOilà, Monsieur, ce que votre Distillateur ordinaire nous a dit de vous apporter.

PASQUIN.

Ah! fort bien. Allez vîte avaler cela, en grignotant cette opiate, *il tire de sa poche un grand biscuit.* à laquelle j'ai donné le goût d'un biscuit.

MARTON *à Paquinoy.*

Monsieur, notre Fribourg vous baise les mains.

PAQUINOY.

Bon... *il arrête le laquais.* Permettez, Monsieur, que je lise cette inscription.... Oüais! *il lit. Potion cordiale, Rubanbri-Diamantine.* Voilà un nom bien extraordinaire.

PASQUIN *lui ôtant la fiole.*

Oh! oh! Voyez cela, c'est un elixir de rubis, d'ambre jaune, & de diamans potables.

MARTON.

Cette drogue doit être bien chere.

PASQUIN.

Oui, sans cela on en avaleroit terriblement à Pa-

ris. Mais allez vîte boire, il ne faut pas la laiſſer éventer.

LE BARON *à Paquinoy.*

Serviteur, Monſieur, juſqu'au revoir.

PAQUINOY.

Oüais ! me faire appeller, & me planter-là ? Je ne ſortirai point.

MARTON *en s'en allant, dit à part.*

Je ſçai bien le moyen de te faire détaler : attens, attens.

SCENE VI.

PAQUINOY, PASQUIN.

PAQUINOY *à part-ſoi.*

TAchons de gagner cet homme-ci. Monſieur, je ſçai que vous êtes un homme extraordinaire...

PASQUIN.

Il eſt vrai ; mais je vous prie de...

PAQUINOY.

Je vois que le malade de ceans a pour vous une entiere confiance...

PASQUIN.

Il a raiſon ; mais comme j'ai commencé à le traiter, trouvez bon que...

PAQUINOY.

Si vous voulez m'aſſocier dans cette pratique. *il touſſe.* Hé, hé, hé.

PASQUIN.

Pour cette fois-ci laiſſez-moi le guérir, & une autre fois je vous le livrerai.

PAQUINOY.

Je vous ferai part d'un ſecret. Hé, hé, hé, hé.

PASQUIN *en ſortant.*

Quel diable d'homme ! Si Marton n'y vient donner ordre...

PAQUINOY.

Oui, d'un ſecret qui eſt ſouverain, hé, hé, hé, pour la poitrine, hé, hé, hé; & infaillible, hé, hé, hé, hé, pour la toux. Hé, hé, hé, hé.

SCENE VII.

MARTON, PAQUINOY,

MARTON.

AH ! Monſieur !

PAQUINOY,

Qu'eſt-ce donc ?

MARTON.

Sauvez-vous...

PAQUINOY.

Et pourquoi ?

MARTON.

Et ſauvez-vous, vous dis-je.

PAQUINOY.

Qu'ai-je à craindre ?

MARTON.

On avoit mis en prison notre Suisse, pour avoir commis, dit-on, quelque irrévérence envers vous.

PAQUINOY.

Eh bien?

MARTON.

Ce diable-là vous a entendu tousser ici, & il a enfoncé la porte.

PAQUINOY.

La porte?

MARTON.

Oui, Monsieur; il a pris son sabre, & il dit comme cela : *Il faut que je li coupe son tête.*

On fait du bruit.

PAQUINOY.

Quel bruit entens-je?

MARTON.

Et! c'est Fribourg qui vient.

FRIBOURG, *sans être vû.*

Mon camerate, prendre, toi, sti bâton; prendre, moi, sti sabre,

Paquinoy s'enfuit.



SCENE VIII.

PASQUIN, MARTON, ROMARIN.

MARTON *riant.*

AH, ah, ah, ah.

PASQUIN.

Le voilà parti. Ah ! voici l'autre.

MARTON.

Je l'aurai bien-tôt congédié.

ROMARIN *à part, au fond du Theatre.*

Je l'avois bien dit que mon laquais me portoit des nouvelles de ce drôle-là... Ah, ah, Monſieur le fourbe.

PASQUIN.

Plaît-il ?

ROMARIN.

Vous venez de la Chine, dites-vous?

PASQUIN.

Comment ?

ROMARIN.

Valet revêtu ! Je vais tout découvrir à Monſieur le Baron.

MARTON.

Il eſt enfermé.

ROMARIN *en s'en allant.*

N'importe, je veux qu'il ſçache...

MARTON.

Monſieur, Monſieur, un mot. Vous a-t-on rendu fidélement ce que l'on garentit hier du feu dans votre chambre?

ROMARIN *revenant, & changeant de voix.*

Je penſe, qu'oui. Comment?

MARTON.

Eh! rien, Monſieur. Allez trouver Monſieur le Baron, je vous le dirai tantôt.

ROMARIN.

Non, non, dis ſeulement. Je ſuis en peine de certaine choſe.

MARTON.

C'eſt, Monſieur, que lorſqu'on jettoit vos meubles par les fenêtres...

ROMARIN.

Eh! bien?

MARTON.

Le Commiſſaire du quartier, qui avoit accouru au feu, ſe ſaiſit...

ROMARIN *allarmé.*

De quoi?

MARTON.

D'une bagatelle. Allez ſeulement, vous le ſçaurez toûjours.

ROMARIN.

Non, je le veux ſçavoir. De quoi ſe ſaiſit-il?

MARTON.

MARTON.

Eh ! d'une méchante caſſette ſeulement.

ROMARIN.

D'une caſſette !

MARTON.

Oui, Monſieur. Il y avoit dedans, à ce qu'on dit, quelques piéces d'argent... ou façon ; avec de petits inſtrumens aſſez gentils.

ROMARIN.

Le Commiſſaire s'en ſaiſit ?

MARTON.

Oh ! vous ne perdrez rien : c'eſt un homme fort exact, il en a chargé ſon procès-verbal ; & il eſt là en bonne compagnie, pour vous rendre le tout en préſence de gens.

ROMARIN *s'enfuyant.*

Il eſt là ? Diantre !

MARTON.

Je te répons de celui-là.

PASQUIN.

La peſte, le joli petit métier ! Voilà à quoi aboutit ordinairement la ſoufflerie.



SCENE IX.

ERASTE, ARISTE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

ERASTE.

QU'a donc Monſieur de Paquinoy, qui court comme un fou ?

MARTON.

Il fuit la colere de Fribourg, Monſieur.

MARIANE.

Et Monſieur de Romarin, qui ſe ſauve par la porte de derriere ?

MARTON.

Il fuit la croix du tiroir, Madame ; & je viens de faire ceans fin d'Empiriques.

ARISTE.

Eh ! bien, Paſquin, comment ſe porte mon frere ?

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, je crois qu'à l'heure qu'il eſt... oh ! il commence à ſe bien porter.

MARIANE.

Seroit-il poſſible ?

PASQUIN.

Oh ! oui, Madame. A préſent Monſieur votre pere doit avoir vuidé, ou peu s'en faut, la ſeconde fiole de ſa potion cordiale : la doſe étoit honnête, & j'en attens un bon ſuccès.

MARTON.

Oh ! çà, faiſons donc ce que nous avons concerté tantôt enſemble. C'eſt un homme à qui on fait acroire tout ce que l'on veut : d'ailleurs, les vapeurs du vin, & la confiance qu'il a priſe en toi, nous le feront emporter d'emb'ée.

ARISTE.

A tout hazard j'ai fait tout préparer pour les nôces.

PASQUIN.

Je vous ai dit, Monſieur, qu'il me faut avoir ſur moi cent loüis.

ERASTE.

Je te les ai apportés, les voilà ; ſi tu réüſſis je te les donne.

PASQUIN *les mettant dans ſa poche.*

Il n'y a pas de plus ſûre caution... Je l'entens. Tenez-vous là cachés quelque part, pour revenir, & nous laiſſez commencer, Marton & moi.

SCENE X.

LE BARON, PASQUIN, MARTON.

LE BARON *un peu gai.*

AH ! parbleu, Monſieur Diamantin ! Monſieur Diamantin !

PASQUIN.

Eh bien, Monſieur ?

LE BARON.

J'ai bien arrosé la bile rouge.

MARTON.

Ah ! Monsieur, vous voilà parfaitement bien... Tenez, voilà votre bague, que Monsieur m'a dit de vous rendre.

LE BARON.

Ma bague ? & je ne lui ai pas encore donné les cent loüis.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, vous me les avez donnés.

LE BARON.

Comment ? je vous ai donné, moi, les cent loüis promis ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Oh, oh, diable m'emporte si je m'en souviens.

PASQUIN.

Je suis homme d'honneur, Monsieur, je suis payé.

MARTON.

Pourquoi vous le diroit-il ? reprenez votre bague.

Il la reprend.

LE BARON.

En effet... Parbleu, pourtant, plus j'y rêve, & moins...

PASQUIN.

Cela ne me surprend pas, Monsieur,

LE BARON.

Comment ?

PASQUIN.

C'eſt un effet de la potion que vous avez priſe.

MARTON.

De la potion ?

Le Baron rêve.

PASQUIN.

Oui, Marton. Il y a dans cette potion-là une certaine drogue, qui fait que l'on oublie entierement tout ce que l'on a fait; on ne s'en ſouvient que quelque temps après.

MARTON.

C'eſt une choſe admirable que les ouvrages de la Chine.

LE BARON.

Oüais! il me ſemble pourtant..... Mais, mais, mais, palaſanbleu, puiſqu'il le dit, il faut bien que cela ſoit. Voilà une plaiſante potion!

MARTON.

Oui, Monſieur, qui fait que l'on paye ſes dettes ſans s'en appercevoir.

LE BARON.

Je ſçai pourtant le compte de mon argent: où ai-je pris celui que je vous ai donné?

PASQUIN.

Si vous voulez, Monſieur, vous ne m'aurez pas payé: que m'importe? redonnez la bague.

LE BARON.

Non, non, non, je ne dis pas cela : mais d'où l'ai-je pris cet argent ?

PASQUIN.

Un homme ne vous eſt-il pas venu payer certaine dette que vous ne ſçaviez pas ? Il y avoit cent loüis, vous me les avez donnés ; les voilà encore.

LE BARON.

Oh ! la drôle de potion !

MARTON.

Tout proſpére chez-vous, depuis que vous avez chaſſé Monſieur de Romarin.

LE BARON.

J'ai chaſſé, moi, Monſieur de Romarin ?

MARTON.

Vraiment, oui ; demandez s'il eſt au logis. Le Commiſſaire ne vous eſt-il pas venu faire des plaintes de lui ? ne vous en ſouvient-il pas ?

LE BARON, *après avoir rêvé.*

Non, parbleu.

MARTON.

Bon ! & ſi on ne l'avoit fait ſauver, il étoit pendu. Vous avez mis là les piéces fauſſes qu'on lui a trouvées. Tenez, les voilà encore.

Elle lui met, & retire de ſa poche ce qu'elle dit.

LE BARON.

En effet. . . Oüais ! . . . il faut donc, Monſieur, que ce ſoit la potion.

PASQUIN.

C'eſt cela même. Vous vous ſouviendrez demain de tout cela.

LE BARON.

Voilà, encore un coup, une drôle de potion ! . . . Marton, ne lui aurois-je pas auſſi donné, ſans m'en appercevoir, de l'argent que quelqu'un m'eût apporté ?

MARTON.

Oh ! non, Monſieur.

LE BARON.

Pa, pa, paſſe pour le reſte.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MARIANE, ERASTE, LE BARON, PASQUIN, MARTON.

ARISTE.

MOn frere, je viens vous dire que, ſuivant l'ordre que vous m'avez donné. . .

LE BARON.

Quel ordre ?

ARISTE *faiſant le ſurpris.*

Ah ! ah !

LE BARON.

Oüi, quel ordre. Monſieur vous dira que je ne puis pas à préſent m'en ſouvenir. Quel ordre, dites?

ARISTE.

Eh! de faire tout préparer.

LE BARON.

Quoi, préparer?

ARISTE.

Que veut dire ceci?

LE BARON.

On vous le dira. Quoi, préparer?

ARISTE.

Eh! ce qu'il faut pour leurs nôces!

LE BARON.

La peſte! *à Paſquin.* Voici encore de la potion.

PASQUIN.

Juſtement.

MARTON.

Eſt-ce que vous auriez auſſi oublié, Monſieur, que vous m'avez envoyé, moi, querir le Notaire?

LE BARON.

Ah! ah! le Notaire?

MARTON.

Vraiment, oui, Monſieur, le Notaire. Il a dreſſé leur contrat, vous l'avez dicté vous-même; ne vous en ſouvient-il plus!

LE BARON *après avoir rêvé, ſe tourne vers Paſquin.*

La potion.

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

LE BARON.

Eh!... l'ai-je ſigné?

MARTON.

Vous avez dit, Monſieur, qu'il falloit le faire en préſence des parens.

LE BARON.

Cela eſt dans l'ordre. Et les parens, m'ont-ils vû?

MARTON.

Bon! ils vous ont complimenté.

LE BARON.

Oüais! voilà qui eſt admirable! Et que leur ai-je répondu?

MARTON.

Que vous étiez guéri, & que vous étiez charmé de ce mariage.

LE BARON.

Moi?

PASQUIN.

Oui, oui; j'y étois préſent, Monſieur, & même vous avez fait ſur cela un fort beau diſcours, que tout le monde a admiré.

LE BARON.

Parbleu, cela eſt trop plaiſant! Et vous ai-je invité à leurs nôces?

PASQUIN.

Vous m'avez fait, Monſieur, cet honneur-là.

LE BARON.

J'en ſuis vraiment ravi. Allons donc finir cette affaire-là tous enſemble; & ſouvenez-vous de me faire prendre de cette potion-là quand il faudra payer la dot.

Fin du dernier Acte.



PATELIN,

COMEDIE,

COMPOSE'E

EN TROIS ACTES,

AVEC

UN PROLOGUE,

ET TROIS INTERMEDES,

MESLE'S DE DE'CLAMATIONS,
DE CHANTS, ET DE DANSES;

Et repréſentée pour la premiere fois ſans Prologue, & ſans Intermédes le 4. Juin 1706.

PREFACE

DE L'AUTEUR.

J'Ai tiré le ſujet de cette Comédie d'une ancienne piéce Comique, intitulée : Les *Tromperies, Fineſſes, & Subtilités de Me. Pierre Patelin, Avocat à Paris*, imprimée à Roüen, chez Jacques Cailloüé en 1656. ſur la Copie de l'an 1560.

Voici ce que dit de cette piéce M. Paſquier dans ſes Recherches de la France, chap. 55. liv. 7. « Ne vous ſouvient-il » point de la réponſe que fit Virgile à ceux » qui lui improperoient l'étude qu'il em- » ployoit en la lecture d'Ennius, quand » il leur dit, qu'en ce faiſant, il avoit ap- » pris à tirer l'or d'un fumier? Le ſembla- » ble m'eſt arrivé n'agueres aux champs, » où étant deſtitué de compagnie, j'ai » trouvé, ſans y penſer, la farce de Me. » Pierre Patelin, que je lus & relus avec » tel contentement, que j'oppoſe main- » tenant cet échantillon à toutes les Co- » médies Grecques, Latines, & Italien- » nes. » Puis après avoir donné le ſujet de cette piéce, & en avoir rapporté quelques-

uns des meilleurs endroits, il continue ainſi : « Ne penſez pas que, par une opi-
» nion particuliere, je ſoye le ſeul auquel
» ait plû ce petit Ouvrage ; car au con-
» traire, nos ancêtres trouverent ce Maître
» Pierre Patelin avoir ſi bien repréſenté le
» perſonnage, pour lequel il étoit introduit,
» qu'ils mirent en uſage ce mot *Patelin*,
» pour ſignifier celui, qui par beaux ſem-
» blants enjauloit ; & de lui, firent uns
» *Patelineur* & *Patelinage* pour même ſujet.
» Et quand il advient qu'en communs de-
» vis, quelqu'un extravage de ſon premier
» propos, celui qui le veut remettre ſur ces
» premieres briſées, lui dit : *Revenez à vos*
» *moutons*, & autres proverbes que nous
» avons puiſés de la fontaine de Patelin.

» Davantage, (dit-il, dans le même
» chap.) je receüille quelques anciennetés,
» qui ne doivent pas être négligées ; car
» quand vous voyez le Drapier vendre ſes
» ſix aulnes de drap neuf francs, & qu'à
» l'inſtant même, il dit que ce ſont ſix écus,
» il faut néceſſairement conclure, qu'en ce
» tems-là, l'écu ne valoit que trente ſols.
» Mais comme accorderons-nous les paſſa-
» ges ? en ce que, en tous les endroits où
» il eſt parlé du prix de chaque aulne, il
» n'eſt parlé que de vingt-quatre ſols ; ce

» qui n'eſt pas ſomme ſuffiſante pour faire
» revenir les ſix aulnes à neuf francs, ains à
» ſept livres quatre ſols ſeulement. C'eſt
» encore une autre ancienneté digne d'être
» conſidérée, qui nous enſeigne qu'en la
» ville de Paris, où cette farce fut faite,
» & par aventure repréſentée ſur l'échaf-
» fault, quand on parloit du ſol ſimplement,
» on l'entendoit *pariſi*, quinze deniers tour-
» nois, (car ainſi étoit-il de notre ville de
» Paris) & à tant que les vingt-quatre ſols
» faiſoient les trente ſols tournois. »

L'eſtime que M. Paſquier fait de cette Comédie, eſt ce qui me l'a fait faire, ou pour mieux dire, ce qui me l'a fait travailler, & mettre dans le langage d'aujourd'hui. Je ne ſuis pas cependant tout-à-fait de l'avis de M. Paſquier; mais il eſt vrai que cette piéce eſt un fumier, dont on peut tirer de l'or : je ne ſçai pas ſi je l'ai fait, mais je ſçai bien que je me ſuis extrêmement diverti en y travaillant. J'en ai conſervé autant que j'ai pû les jeux de Theatre que j'y ai trouvés, en les intéreſſant dans une ſeule action qu'il m'a fallu inventer, afin de garder à peu-près les régles qu'on obſerve aujourd'hui, & qu'on ne connoiſſoit guéres en France, au tems où cette piéce fut faite, ce qui m'a obligé

d'y ajoûter les Perſonnages de Valére, d'Henriette, & de Colette, & d'en changer entierement l'économie & le dénouëment.

Cette Comédie avoit été faite en l'année 1700. pour être repréſentée devant le Roi, par les principaux Seigneurs de la Cour, dans l'appartement de Madame de Maintenon; mais la guerre qui ſurvint à l'occaſion de la mort du Roi d'Eſpagne, en empêcha l'exécution, & ſix ans après elle fut joüée ſur le Théatre François, ſans Prologue, & ſans Intermédes, par les ſoins de M. Palaprat, comme les autres piéces de Théatre que j'avois compoſées en différens tems *.

* *Voyez l'Avertiſſement qui eſt à la tête du premier Volume.*

REMARQUES HISTORIQUES.

PAR les remarques de M. Paſquier, que M. de Brueys a inſéré dans ſa Préface, on peut conclure que la Farce originale de Pierre Patelin Avocat, a été faite à Paris vers l'an 1470. puiſque le Blanc, dans ſon Traité des Monnoyes obſerve que les écus d'or vieux, ou à la Couronne, hauſſerent de prix en 1473. & furent mis à trente ſols.

Cette Farce fut imprimée pour la premiere fois à Paris, chez Simon Voſtre, in 8o. ſans datte. Peu de tems après, il en parut une traduction Latine, faite par *Reuchlin*, ſous le nom *d'Alexander Connibertus*. Comme cette édition étoit pleine de fautes, le

le neveu du Traducteur en publia une seconde Gothique, en petit in-12. sur velin, imprimée chez Guillaume Eustache, avec Privilége de Louis XII. datté du 6. Septembre 1512. Simon Colinet la réimprima in-8°. en 1543. (Voyez les notes de Duchat sur Rabelais, liv. 1. ch. 20.) & en 1723. Urbain Coustelier en donna une édition exacte & faite avec soin, à laquelle il joignit le Testament de Patelin. Jacques Guerin promet incessamment une nouvelle édition de cette piéce ancienne, avec des changemens & des augmentations considérables.

Les différentes éditions ou traductions qu'on a faites du Patelin, peuvent faire présumer avec raison qu'il a eu un grand succès dans son origine, & qu'il a conservé long-tems l'estime qu'il s'étoit acquise. En effet, on trouve dans cette Comédie le simple, le naturel, & le comique, né du fond de l'action, ou de la situation, & non du mot; il ne paroît pas que l'original ait dégénéré dans la copie de M. de Brueys; si cependant l'on peut appeller copie un Ouvrage, dont le fond, à la vérité, n'appartient pas à son Auteur; mais que néanmoins cet Auteur a sçû travailler avec tant d'art, soit dans la conduite, soit dans les détails, qu'il lui a donné l'air d'originalité, & la grace de la nouveauté. M. de Brueys n'a conservé de l'ancien Patelin, que les principales Scenes de l'Avocat, & de Guillaume; parce que ce sont des Scenes prises dans la nature, & qui ne peuvent jamais rien perdre de leur mérite. Quant au fond, comme la nature ne change point, ses vrais mouvemens ne cessent point d'être les mêmes; & quelques anciens qu'ils soient, ils sont toûjours bons à présenter aux hommes; ainsi ce n'est plus pour celui qui se charge de les remettre au jour, qu'une affaire de style; mais

qui cependant ne diminuë rien du génie qu'il faut avoir pour réüssir dans ce genre d'Ouvrage.

Personne, je crois, ne fera le reproche à Moliere d'avoir emprunté de Plaute le sujet d'Amphitrion, celui du Festin de Pierre de Calderon, & d'avoir pris dans les anciennes Farces Italiennes une partie de ses Sujets & de ses Scenes comiques ; dès que l'on conviendra qu'il est devenu original dans la façon dont il a traité ce qu'il a emprunté d'autrui, on ne pourra lui refuser la justice & les loüanges qu'il mérite. Qu'importe, après-tout, que ce qu'on nous présente sur le Théatre soit original ou non, pourvû qu'il en ait le caractere ; & ne vaudroit-il pas mieux reprendre de bons Sujets oubliés depuis un ou deux siécles, que d'en imaginer de nouveaux, en courant le risque de la réüssite ? Il est vrai, que ces anciens Sujets ne demandent ni saillies d'esprit, ni bons mots, ni équivoques; mais y auroit-il grand mal de ramener sur le Théatre la franchise & le naturel de Guillaume, de Chrisaldes, & le beau simple d'Harpagon, d'Arnolphe & de Sganarelle ? On objectera peut-être que le fond de ces anciennes piéces n'est pas noble, & souvent même dans le bas; mais il est aisé de répondre à cela, que si ce même fond produit des situations vrayes, naturelles, & comiques, il n'est pas difficile de l'anoblir ; & de le rendre convenable aux mœurs du tems où l'on écrit. D'ailleurs, une action Théatrale ne doit-elle se passer qu'entre des petits Maîtres, des Financiers, ou des coquettes du grand monde ; & ne peut-on, à l'exemple de Moliere, mettre sur la Scene les Bourgeois, & les gens du tiers Etat ? Ils ont leurs ridicules aussi bien que les Marquis & les femmes du bel air ; mais avec cette différence, que les ridicules des Bourgeois sont vrays, & dans la nature ; & que ceux des petits

Maîtres ne ſont, en quelque façon, que des contorſions ou des affetteries. Le ſuccès qu'a eu le Patelin moderne, & le plaiſir qu'il fait encore aujourd'hui dans ſes repréſentations, eſt une preuve que l'action bourgeoiſe ſeroit ſuſceptible ſur le Théatre, d'autant, ou peut-être de plus de comique que l'action noble; ſi depuis trente ans les mœurs n'avoient pas changé, & ſi le Bourgeois, qui rougit aujourd'hui de l'être, n'avoit adopté les façons de penſer & d'agir des gens de qualité, & n'avoit mis le naturel & la ſimplicité des mœurs de nos peres, au rang de leurs pourpoints & de leurs ringraves.



NOMS DES ACTEURS du Prologue de la Comédie de Patelin.

THALIE.

MERCURE.

APOLLON.

VULCAIN.

MINOS.

PLUTON.

PREMIERE GRACE.

DEUXIE'ME GRACE.

TROISIE'ME GRACE.

CHOEUR DES DIEUX.

PROLOGUE
DE LA COMEDIE
DE
PATELIN.

Le Théatre repréſente l'Olimpe ; Mercure, le Meſſager de Jupiter, aſſemble tous les Dieux.

MERCURE.

DIVINITE's de la Terre & des Cieux ;
Que de toutes parts on s'avance ?
Accourez tous : le Souverain des Dieux
Nous honore de ſa préſence ;
Hâtez-vous, hâtez-vous de paroître à ſes yeux ?

CHOEUR DES DIEUX.

Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ſes yeux.

UN DES DIEUX.

Dans ce jour de réjoüiſſance,
De ſon auguſte préſence,
Il daigne honorer ces lieux,
Que l'on chante, que l'on danſe ?

CHOEUR DES DIEUX.

Que l'on chante, que l'on danſe ;

Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ses yeux.

UN DES DIEUX.

C'eſt ici, qu'éloigné des travaux glorieux,
Qui laſſent quelquefois la ſuprême Puiſſance ;
Il ſe plaît à goûter le charme précieux,
Des tranquilles plaiſirs que donne l'Innocence.

CHOEUR DES DIEUX.

Que l'on chante, que l'on danſe ;
Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ſes yeux.

Ici les Dieux & les Déeſſes témoignent par leurs danſes la joye de paroître aux yeux de Jupiter.

MERCURE. (*Recit de chant.*)

Laiſſons aux Filles de Memoire,
Le ſoin d'éterniſer ſa gloire ;
Et puiſqu'il nous paroît daigner y conſentir,
Avec le ſecours de Thalie,
Par quelque heureuſe ſaillie,
Tâchons de le divertir.

THALIE. (*Recit ſans chanter.*)

Lorſqu'il prenoit plaiſir à mes jeux innocens,
La Scene pour lui plaire enfantoit des miracles,
Depuis que de ſa vûë il prive mes Spectacles,
Ils ſont devenus languiſſants :
Pour lui j'avois pris ſoin de former un Moliere ;
Mais il n'eſt plus, c'eſt vous en dire aſſez.
Tâchons donc de trouver dans les ſiécles paſſés,
Pour les jeux d'aujourd'hui quelque heureuſe matiere,

Dans la galante Cour d'un Monarque François;
Jadis, certain Auteur fit un comique ouvrage,
D'où nous vient le Patelinage;
C'eſt le ſujet dont je fais choix.

UN DES DIEUX. (*Recit de chant.*)
Du fameux Patelin renouvellons l'hiſtoire,
La France lui donna le jour;
Montrons, montrons aujourd'hui par quel tour,
Juſqu'à nous de ce fourbe a paſſe la memoire.

CHOEUR DES DIEUX.
Montrons, montrons aujourd'hui par quel tour,
Juſqu'à nous de ce fourbe a paſſé la memoire.

THALIE. (*Cette Scene ſe déclame ſans chanter.*)
Vous tous, que Jupiter comble de ſes bienfaits,
Et qui ne cherchez qu'à lui plaire;
Allez vous traveſtir, prenez l'air & les traits
De ceux dont vous devez prendre le caractere,
(*à Mercure.*) Vous, faites Patelin.

MERCURE.
Moi, Muſe? nous verrons!

THALIE.
Oui, je vois que c'eſt votre affaire,
Vous êtes le Dieu des larrons,
Vous ne ſortirez pas de votre caractere;
(*à Apollon.*) Vous, Apollon, vous ferez Agnelet.

APOLLON.
Un Berger, moi?

THALIE.
Point de défaite,

Ne l'avez-vous pas déjà fait
En gardant les troupeaux d'Admette ?
Sur qui puis-je jetter les yeux,
Pour d'un Marchand dupé repréſenter le rôle ?
Ah ! c'eſt à vous, Vulcain, qu'il conviendra le mieux.

VULCAIN.

Un Dieu Marchand ?

THALIE.

Eh ! oui, ſur ma parole
Il vous convient, en vérité !
J'ai beſoin d'une dupe, & vous l'avez été.
Il me faudroit un Juge de Village :
A vous le dé, grave Minos.

MINOS.

Mais, Muſe, vous n'êtes pas ſage ;
Et vous oſez, mal à propos,
Du Juge des Enfers, faire un Juge de Bale.
Voulez-vous que je me ravale,
A juger un procès qui n'eſt que fiction,
Et d'un Poëte oiſif, l'imagination ?

THALIE.

D'un Poëte ? Minos, eſt-ce vous faire injure ?
Ne leur devez-vous pas cela ?
Et de qui tenez-vous, que de ces Meſſieurs-là
L'infernale Magiſtrature ?
Il me reſte à donner un Rôle ſeulement...
Pluton veut-il faire l'amant ?

PLUTON.

Ah ! diſpenſez m'en, je vous prie,

J'en

J'en crains encore le danger,
Pour l'avoir fait une fois dans ma vie,
Une mere faillit à me dévisager.

THALIE.

Quoi, ce n'est que cela? prenez, prenez ce Rôle,
Il n'est plus de mere si fole.

MERCURE.

Thalie, enfin, le veut; finissons ces débats,
Pour plaire à Jupiter, que ne feroit-on pas?
Sa bonté nous y sollicite.
Nous avons vû plus d'une fois,
Que de nos différens emplois,
Si quelqu'un foiblement s'aquitte,
Celui dont nous suivons les Loix,
Se contente du zele au défaut du mérite;
Mais de vos jeux, Muse, que dira-t-on?
Eh! quoi, pas une seule Actrice?

THALIE.

Vous aurez pour femme Euridice,
Je sçais qu'elle a suivi Pluton:
Pour femme de Théatre, au moins, autrement non;
Car prenez garde à son époux fidelle.
Il ne manquera pas par ses chants merveilleux,
De la venir reclamer en ces lieux,
Il ne sçauroit vivre sans elle:
J'ai deux Rôles encor, celui de Henriette
Sera pour la belle Cypris,
Et pour représenter Colette,
Je vais ravir une Nymphe folette
Pour qui le Dieu Pan est épris,

De ce Dieu, cependant, je crains la jaloufie,
Les Faunes, les Silvains venants à fon fecours,
Pourroient bien de nos jeux interrompre le cours :
En tout cas de leurs chants, la douce mélodie,
Leurs danfes, leurs concerts, pour fervir fes amours,
Feront un Intermède à notre Comédie.
Voilà tous mes Rôles donnés,
Et j'en ai fait, je penfe, affez bien le partage.
Ce n'eft pas encor tout... ces murs font trop ornés,
Pour le lieu de la Scene il me faut un Village:
Mufe, fçavante en l'art des Bâtimens,
Changez cette fuperbe & riche architecture
En une champêtre ftructure
Pour affortir mes divertiffemens;
Et vous, Hébé, Déeffe du bel âge,
Aux graces qui fuivent vos pas,
Faites embellir cet ouvrage,
Il ne manquera point d'apas.
Moi je vais cependant, pour la piéce attenduë,
Faire préparer mes Acteurs.
Quoi ! vous craignez les Spectateurs,
Et n'ofez, traveftis, vous montrer à leur vûë ?
Quand il faut divertir le plus puiffant des Dieux,
On peut paroître fur la Scene;
Quelque figure qu'on y prenne,
Tout perfonnage eft glorieux.

Les Dieux & les Déesses qui doivent se travestir se rendent à cette raison, & suivent Thalie. Cependant l'Olimpe se change en un Village, tandis que la Déesse Hébé danse & invite les Graces qui l'accompagnent à parer la Scene : ce qu'elles font en plaçant des vases de fleurs en différens endroits, en dansant & en chantant.

UNE GRACE.

A cette Scene rustique,
Donnons tous nos ornemens ;
L'éclat le plus magnifique,
Ne vaut pas nos agrémens.

(On danse.)

UNE AUTRE GRACE.

Toûjours, quoiqu'on veüille faire,
C'est à nous qu'on a recours ;
Sans nous on ne sçauroit plaire,
Avec nous on plaît toûjours.

(On danse.)

UNE AUTRE GRACE.

Venez, charmante Thalie,
Vos Acteurs peuvent sortir :
Votre Scene est embellie ;
Venez, venez nous divertir.

Les Graces repétent en Chœur les deux derniers Vers.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

PATELIN, Avocat.

Madame PATELIN, Femme de l'Avocat.

HENRIETTE, Fille de Patelin.

GUILLAUME, Drapier.

VALERE, Fils de Guillaume, & Amant d'Henriette.

COLETTE, Servante de Patelin, & fiancée à Agnelet.

AGNELET, Berger de Guillaume, Amant de Colette.

BARTOLIN, Juge du Village.

UN PAYSAN.

DEUX RECORDS.

La Scene est dans un Village près de Paris.

L'AVOCAT PATELIN, COMEDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. PATELIN *seul.*

CELA est résolu, il faut aujourd'hui même, quoique je n'aye pas le sol, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre, que d'être pauvre. Qui diantre à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un Avocat ? Ne diroit-on pas plûtôt que je serois un Magister de ce Bourg ? Depuis quinze jours j'ai quitté le Village, où je demeurois pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires, elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là pour voisin mon compere le Juge du lieu, pas un

pauvre petit procès : de cet autre côté un riche Marchand Drapier ; pas dequoi m'acheter un méchant habit. Ah ! pauvre Patelin ! pauvre Patelin ! Comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut abſolument que tu marie ta fille ? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainſi déguenillé ? Il te faut bien par force avoir recours à l'induſtrie... Oui, tâchons adroitement à nous procurer à crédit un bon habit de drap, dans la boutique de Monſieur Guillaume notre voiſin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuſe ma fille ...

SCENE II.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN, COLETTE.

Mr. PATELIN.

MAis voilà ma femme & ſa ſervante qui cauſent enſemble ſur ma friperie, écoutons ſans nous montrer.

Me. PATELIN.

Oh, çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

Mr. PATELIN.

L'y voilà.

Me. PATELIN.

Je veux que tu me dise, où ma fille peut avoir dequoi aller aussi proprement qu'elle va.

COLETTE.

Eh ! c'est, Madame, que Monsieur votre époux lui donne...

Me. PATELIN.

Mon époux, il n'a pas dequoi se vêtir lui-même.

Mr. PATELIN.

Il est vrai.

Me. PATELIN.

Je te chasserai, & tu ne te marieras point avec Agnelet ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste ! Madame, il faut vous la dire : Valere, le fils unique de Monsieur Guillaume, ce riche Marchand Drapier, qui demeure-là, est amoureux de Mademoiselle Henriette, & il lui fait des présens de tems en tems.

Mr. PATELIN.

Ma fille puise donc dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

Me. PATELIN.

Mais, où prend Valere dequoi faire ces présens ? son pere est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! Madame, quand les peres ne donnent rien aux enfans, les enfans les volent, cela est dans l'ordre; & Valere fait comme les autres, c'est la régle.

Me. PATELIN.

Mais, que ne fait-il demander ma fille en mariage ?

COLETTE.

Il l'auroit fait auſſi ; mais il craint que ſon pere n'y veüille pas conſentir ; à cauſe, ne vous déplaiſe, que notre Monſieur va toûjours mal vêtu, cela fait mal juger de ſes affaires.

Mr. PATELIN.

C'eſt à quoi je vais donner ordre.

Me. PATELIN.

J'entens quelqu'un, retire-toi. Ah ! te voilà !

Mr. PATELIN.

Oui.

Me. PATELIN.

Comme te voilà vêtu !

Mr. PATELIN.

C'eſt que.... je.... je ne ſuis pas glorieux,

Me. PATELIN.

C'eſt que tu es un gueux ; & je viens d'apprendre que ta gueuſerie rebute tous les partis qui ſe préſentent pour notre fille.

Mr. PATELIN.

Vous avez raiſon ; le monde juge des gens par les habits ; j'avouë que ceux que je porte font tort à Henriette, & j'ai fait deſſein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

Me. PATELIN.

Toi, proprement ! & avec quoi ?

Mr. PATELIN.

Ne t'en mets pas en peine. Adieu.

Me. PATELIN.

Et où allez-vous, s'il vous plaît ?

Mr. PATELIN.

Je vais m'achetter un habit de drap.

Me. PATELIN.

Sans avoir un sol, achetter un habit ?

M. PATELIN.

Oui, de quelle couleur me conseilles-tu de le prendre? gris de fer, ou gris de more.

Me. PATELIN.

Hé! prens-le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner; je vais parler à Henriette, je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent gueres.

Mr. PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici à la boutique de notre voisin.

SCENE III.

Mr. PATELIN *seul.*

ELle n'est pas encore fermée. ... Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe : outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à Monsieur Guillaume pour venir à bout de mon dessein. ... Le voilà

avec ſon fils, allons nous mettre *in habitu*, & revenons promptement.

SCENE IV.

Mr. GUILLAUME, VALERE.

Mr. GUILLAUME.

ON commence à ne voir guére clair dans la boutique : expoſons ceci un peu plus à la vûë des paſſans. .. Oh ! çà, Valere, je t'avois dit de me chercher un Berger pour garder le troupeau, dont la laine ſert à faire mes draps.

VALERE.

Eſt-ce, mon pere, que vous n'êtes pas content d'Agnelet ?

M. GUILLAUME.

Non, car il me vole ; & je te ſoupçonne d'y avoir part.

VALERE.

Moi ?

Mr. GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai ſçû que tu es amoureux de je ne ſçai quelle fille d'ici près, & que tu lui fais des préſens ; & je ſçai que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la ſert : Tout cela fait que je te ſoupçonne.

VALERE *à part.*

Qui diantre nous a découverts ? . . *haut.* Je vous

assûre, mon pere, qu'Agnelet nous sert très-fidellement.

Mr. GUILLAUME.

Oui, toi; mais non pas moi: car depuis un mois qu'il a quitté le Fermier avec qui il demeuroit, pour entrer en mon service, il me manque six vingts moutons, & il n'est pas possible qu'en si peu de tems il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALERE.

Les maladies sont quelquefois de grands ravages.

Mr. GUILLAUME.

Oui, avec des Medecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaut; mais c'est un niais, & le plus rusé coquin... Enfin, je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, & je l'ai fait ajourner devant Monsieur le Juge: cependant avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu sçavoir si tu n'avois point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Ah! mon pere, j'ai trop de respect pour vos moutons.

Mr. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en Justice; mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte: Approche cette chaise; c'est assez; laisse-moi. Si un Sergent que j'ai envoyé querir, me demande, fais moi appeller. Je

resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALERE *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon pere, pour s'accommoder avec lui.

SCENE V.

Mr. PATELIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. PATELIN.

BOn. Le voilà seul : approchons.

Mr. GUILLAUME.

Compte du troupeau, &c. Six cens bêtes, &c.

Mr. PATELIN *à part.*

Voilà une piéce de drap qui seroit bien mon affaire. Serviteur, Monsieur.

Mr. GUILLAUME.

Est-ce le Sergent que j'ai envoyé querir : qu'il attende ?

Mr. PATELIN.

Non, Monsieur, si suis . . .

M. GUILLAUME.

Une robe ? le Procureur dont . . . Serviteur.

Mr. PATELIN.

Non, Monsieur, j'ai l'honneur d'être Avocat.

Mr. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'Avocat : je suis votre serviteur.

Mr. PATELIN.

Mon nom, Monſieur, ne vous eſt, ſans doute, pas inconnu : je ſuis Patelin, l'Avocat.

Mr. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, Monſieur.

M. PATELIN *à part.*

Il faut ſe faire connoître .... *haut.* J'ai trouvé, Monſieur, dans les memoires de feu mon pere, une dette qui n'a pas été payée, &c....

Mr. GUILLAUME.

Ce ne ſont pas mes affaires ; je ne dois rien.

Mr. PATELIN.

Non, Monſieur ; c'eſt au contraire, feu mon pere qui devoit au vôtre trois cens écus ; & comme je ſuis homme d'honneur, je viens vous payer ...

Mr. GUILLAUME.

Me payer ? Attendez, Monſieur, s'il vous plaît, je me remets un peu votre nom. Oui, je connois depuis long-temps votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous ſommes connus autrefois. Je vous demande excuſe ; je ſuis votre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur. Aſſoyez-vous là, je vous prie, aſſoyez-vous là.

Mr. PATELIN.

Monſieur ...

Mr. GUILLAUME.

Monſieur.

Mr. PATELIN.

Si tous ceux qui me doivent, étoient auſſi exacts que moi à payer leurs dettes, je ſerois beaucoup

plus riche que je ne ſuis ; mais je ne ſçais point retenir le bien d'autrui.

Mr. GUILLAUME.

C'eſt pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens ſçavent fort bien faire.

Mr. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête-homme eſt de bien payer ſes dettes ; & je viens ſçavoir quand vous ſerez de commodité de recevoir vos trois cens écus.

Mr. GUILLAUME.

Tout-à-l'heure.

Mr. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt, & bien compté ; mais il faut vous donner le tems de faire dreſſer une quittance pardevant Notaire. Ce ſont des charges d'une ſucceſſion qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

Mr. GUILLAUME.

Cela eſt juſte. Hé bien, demain matin à cinq heures.

Mr. PATELIN.

A cinq heures, ſoit. J'ai peut-être mal pris mon tems, Monſieur Guillaume, je crains de vous détourner.

Mr. GUILLAUME.

Point du tout, je ne ſuis que trop de loiſir : on ne vend rien.

Mr. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous ſeul,

que tous les négocians de ce lieu.

Mr. GUILLAUME.

C'eſt que je travaille beaucoup.

Mr. PATELIN.

C'eſt que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays... Voilà un aſſez beau drap.

Mr. GUILLAUME.

Fort beau!

Mr. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

Mr. GUILLAUME.

Oh! Monſieur!....

Mr. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuſe!

Mr. GUILLAUME.

Oh! oh! Monſieur!

Mr. PATELIN.

Des manieres nobles & franches, qui gagnent le cœur de tout le monde.

Mr. GUILLAUME.

Oh! point, Monſieur!

Mr. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaiſir à la vûë.

Mr. GUILLAUME.

Je le croi: c'eſt couleur de maron.

Mr. PATELIN.

De maron, que cela eſt beau? Gage, Monſieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

Mr. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon Teinturier.

Mr. PATELIN.

Je l'ai toûjours dit, il y a plus d'eſprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du Village.

Mr. GUILLAUME.

Ah, ah, ah.

Mr. PATELIN.

Cette laine me paroît aſſez bien conditionnée.

Mr. GUILLAUME.

C'eſt pure laine d'Angleterre.

Mr. PATELIN.

Je l'ai crû... A propos d'Angleterre, il me ſemble, Monſieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école enſemble.

Mr. GUILLAUME.

Chez Monſieur Nicodeme?

Mr. PATELIN.

Juſtement. Vous étiez beau comme l'amour.

Mr. GUILLAUME.

Je l'ai oüi dire à ma mere.

Mr. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

Mr. GUILLAUME.

A dix-huit ans, je ſçavois lire & écrire.

Mr. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous ſoyez appliqué aux grandes choſes : ſçavez-vous bien, Monſieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

Mr. GUILLAUME.

Comme un autre...

Mr. PATELIN.

Tenez, j'avois juſtement dans l'eſprit une couleur de drap, comme celle-là. Il me ſouvient que ma femme veut que je me faſſe un habit : je ſonge que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cens écus, je prendrai peut-être de ce drap.

Mr. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

Mr. PATELIN *à part.*

Le garderai, ce n'eſt pas là mon compte. *haut.* Pour racheter une rente, j'avois mis à part ce matin douze cens livres, où je ne voulois pas toucher; mais je vois bien, Monſieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

Mr. GUILLAUME.

Ne laiſſez pas de racheter votre rente, vous aurez toûjours de mon drap.

Mr. PATELIN.

Je le ſçai bien; mais je n'aime point à prendre à crédit... Que je prens de plaiſir à vous voir frais & gaillard? Quel air de ſanté, & de longue vie.

Mr. GUILLAUME.

Je me porte bien.

Mr. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cens écus, je porte auſſi dequoi le payer.

Mr. GUILLAUME.

Il vous en faudra... Vous voulez, ſans doute, l'habit complet ?

Mr. PATELIN.

Oui, très-complet, juſte-au-corps, culotte & veſte, doublez de même; & le tout bien long & bien large.

Mr. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra... Oui... ſix aulnes.... voulez-vous que je les coupe en attendant ?

Mr. PATELIN.

En attendant... Non, Monſieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main : c'eſt ma méthode.

Mr. GUILLAUME.

Elle eſt fort bonne... *à part.* Voici un homme très-exact.

Mr. PATELIN.

Vous ſouvient-il, Monſieur Guillaume, d'un jour que nous ſoupâmes enſemble à l'écu de France.

Mr. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du Village.

Mr. PATELIN.

Juſtement; nous raiſonnâmes à la fin du repas ſur les affaires du temps; que je vous ouï dire de belles choſes !

Mr. GUILLAUME.

Vous vous en ſouvenez.

Mr. PATELIN.

Si je m'en ſouviens ? Vous prédites dès-lors tout ce que nous avons vû depuis dans Noſtradamus.

Mr. GUILLAUME.

Je voi les choſes de loin.

Mr. PATELIN.

Combien, Monſieur Guillaume, me ferez-vous payer de l'aulne de ce drap ?

Mr. GUILLAUME *voyant la marque.*

Voyons; un autre en payeroit, ma foi, ſix écus; mais allons..... je vous le baillerai à cinq écus.

Mr. PATELIN *à part.*

Le Juif..... *haut.* Cela eſt trop honnête, ſix fois cinq écus, ce ſera juſtement....

M. GUILLAUME.

Trente écus.

Mr. PATELIN.

Oüi, trente écus : le compte eſt bon... Parbleu, pour renouveller connoiſſance, il faut que nous mangions demain à dîner une oye, dont un Plaideur m'a fait préſent.

Mr. GUILLAUME.

Une oye ; je les aime fort.

Mr. PATELIN.

Tant mieux : Touchez-là ; à demain à dîner ; ma femme les apprête à miracle ; par ma foi il me tarde qu'elle me voye ſur le corps un habit de ce drap ; croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il ſoit fait à dîner ?

Mr. GUILLAUME

Si vous ne donnez du temps au Tailleur, il vous le gâtera.

Mr. PATELIN.

Ce ſeroit grand dommage!

Mr. GUILLAUME.

Faites mieux : Vous avez dites - vous, l'argent tout prêt.

Mr. PATELIN.

Sans cela je n'y ſongerois pas.

Mr. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez-vous par un de mes garçons ; il me ſouvient qu'il y en a là de coupé juſtement ce qu'il vous en faut.

Mr. PATELIN *prend le drap.*

Cela eſt heureux ?

Mr. GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aulne en votre préſence.

Mr. PATELIN.

Bon, eſt-ce que je ne me fie pas à vous?

Mr. GUILLAUME.

Donnez, donnez, je vais le faire porter, & vous m'envoyerez par le retour .....

Mr. PATELIN.

Le retour... Non, non, ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi..... Comme vous dites, le Tailleur aura plus de tems.

Mr. GUILLAUME.

Laiſſez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

Mr. PATELIN.

Hé ! point, point. Je ne ſuis pas glorieux ; il eſt preſque nuit ; & ſous ma robe, on prendra ceci pour un ſac de procès.

Mr. GUILLAUME.

Mais, Monſieur, je vais toûjours vous donner un garçon pour me . . .

Mr. PATELIN.

Eh ! point de façon, vous dis-je . . . à cinq heures préciſes trois cens trente écus, & l'oye à dîner. Oh ! çà, il ſe fait tard : adieu, mon cher voiſin, ſerviteur . . . eh ! ſerviteur.

Mr. GUILLAUME.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur. Il s'en va, parbleu, avec mon drap ; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui, & il me payera, il me payera.

SCENE VI.

Mr. GUILLAUME *ſeul.*

VOilà, parbleu, un des plus honnêtes & des plus conſcientieux Avocats que j'aye vû de ma vie ; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puiſqu'il veut bien me payer trois cens écus, ſur leſquels je ne comptois point ; car je

ne ſçai d'où diable peut venir cette dette ? . . Mais à la bonne heure... Oh, çà, il ſe fait nuit, & voilà, je penſe tout ce que je gagnerai aujourd'hui . . . Hola, hola, qu'on enferme tout cela là-dedans. . . . . Mais voici, je croi, ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons.

SCENE VII.

Mr. GUILLAUME, AGNELET.

Mr. GUILLAUME.

AH ! ah ! voleur, je puis bien faire ici de bonnes affaires ? ce ſcélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpres, Monſieur, & bonne nuit.

Mr. GUILLAUME

Tu oſes, encore te préſenter devant moi.

AGNELET.

C'eſt, ne vous déplaiſe, mon bon Maître, qu'un Monſieur m'a baillé certain papier, qui parle, dit-on de moutons, de Juge, & d'ajournerie.

Mr. GUILLAUME.

Tu fais le benêt ; mais je t'aſſûre que tu ne tuëras jamais plus mouton, qu'il ne t'en ſouvienne.

AGNELET.

Eh ! mon doux Maître, ne croyez pas les médiſans !

Mr. GUILLAUME.

Les médisans, coquin ! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Par cette ame, c'étoit pour l'empêcher de mourir.

Mr. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir !

AGNELET.

Oui, de la clavelée, à cause ne vous déplaise, que quand ils mourions de vilain mal, il faut les jetter ; & on les tuë avant qu'ils mourions.

Mr. GUILLAUME.

Qu'ils mourions, le traître ! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vend cinq écus l'aulne. Ote-toi d'ici, scélérat, six vingts moutons en un mois !

AGNELET.

Ils gâtions les autres, par ma fy.

Mr. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant Monsieur le Juge.

AGNELET.

Eh ! mon doux Maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez ; & accordons ensemble, si c'est votre bon plaisir.

Mr. GUILLAUME.

Mon bon plaisir ! est de te faire pendre, entens-tu ?

AGNELET

Le Ciel vous donne joye !... *à part.* Il faut donc que

j'aille trouver un Avocat pour défendre mon bon droit.

SCENE VIII.

VALERE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE.

LAissez-moi, Valere, mon pere & ma mere me suivent, nous allons souper chez ma tante, ils m'ont dit de m'avancer, retirez-vous.

AGNELET.

Voulez-vous, Monsieur, que j'éteigne la lumiere?

VALERE.

Non, tu me priverois du plaisir de la voir. Belle Henriette, souffrez, je vous prie....

HENRIETTE.

Non, Valere, je tremble...

VALERE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, & vous sçavez pourquoi?... Ne me quittez pas Colette,

Agnelet la tire par le bras.

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez, Valere, ne ſongez à moi, je vous prie, que lorſque vous ſerez aſſûré du conſentement de Monſieur votre pere.

COLETTE.

C'eſt à quoi, Agnelet & moi, nous avons fait deſſein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déjà imaginé un moyen honnête qui réüſſira, ſi Dieu plaît, quand je ſerai hors de procès.

VALERE.

Quoiqu'il arrive, je te garantirai du tout.

HENRIETTE.

Voici mon pere, fuyons tous.

SCENE IX.

Mr. PATELIN, Me PATELIN.

Mr. PATELIN.

HE' bien, ma femme, ce drap eſt-il bien choiſi?

Me. PATELIN.

Oui; mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce Monſieur Guillaume eſt un arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

Mr. PATELIN.

Lorſqu'il viendra, ſonge ſeulement à faire ce que je t'ai dit, & à me bien ſeconder.

Me. PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en ſortir; mais tu devrois rougir de honte de ce que tu m'as propoſé de faire; & ce n'eſt point du tout agir en honnête homme...

Mr. PATELIN.

Hé! mon Dieu, ma femme, en honnête homme! Il n'eſt rien de plus aiſé, quand on eſt riche, d'être honnête-homme: c'eſt quand on eſt pauvre, qu'il eſt difficile de l'être. Mais laiſſons tout cela, allons ſouper chez ta ſœur, & dès que nous ſerons de retour, faiſons ce ſoir même couper cet habit, de peur d'accident.

Me. PATELIN.

Allons; mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque déſordre.

Fin du premier Acte.



PREMIER INTERMEDE.

ORPHE'E vient d'un côté du Théatre, avec les Ombres qui le ſuivent partout; il s'aſſied ſur un lit de gazon, & jouë de la Lire. Pan vient de l'autre côté, avec les Faunes qui l'accompagnent; il eſt triſte de la perte de la Nimphe qu'il aime, & qu'il cherche partout: il s'aſſied ſur un autre lit de gazon, & jouë de la flute. Un Faune, pour expliquer le ſujet du chagrin de Pan, chante ce qui ſuit, & ce Dieu l'accompagne

LE Dieu Pan a perdu la Nimphe qu'il adore;
Envain, pour la chercher dans ces vaſtes Forêts,
Nous avons devancé la diligente Aurore:
Qui ne feroit touché de ſes triſtes regrets?
Ce qui redouble, enfin, l'ennui qui le dévore;
C'eſt qu'il brûloit d'amour pour ſes jeunes attraits,
Et n'étoit pas heureux encore.

Tandis qu'Orphée touche ſa lire, un Ombre, pour exprimer ſa douleur, chante les Vers ſuivans.

Orphée a reperdu ſon épouſe fidelle;
Envain, pour la chercher ſur ces gazons naiſſants,
Nous avons joint nos cris à ſa voix qui l'appelle,

Qui ne feroit touché de fes triftes accens?
Mais ce qui rend, helas! fa douleur plus cruelle;
C'eft qu'il étoit lié par des nœuds innocens,
Et fe trouvoit heureux près d'elle!

LE FAUNE.

Lorfqu'au devoir l'amour doit fa naiffance,
Un cœur eft moins fenfible à fes charmants attraits;
C'eft rarement dans l'innocence,
Qu'on goûte des plaifirs parfaits.

L'OMBRE.

Lorfqu'au devoir l'amour doit fa naiffance,
Un cœur eft plus fenfible à fes charmants attraits;
C'eft feulement dans l'innocence,
Qu'on goûte des plaifirs parfaits.

Enfemble.

Lorfqu'au devoir l'amour doit fa naiffance,

LE FAUNE.
Un cœur eft moins fenfible
L'OMBRE.
Un cœur eft plus fenfible
} à fes charmants attraits;

LE FAUNE.
C'eft rarement
L'OMBRE.
C'eft feulement
} dans l'innocence,

Qu'on goûte des plaifirs parfaits.

LE FAUNE.

A quoi fert ici de feindre?
L'Amour fait les plus doux nœuds;
C'eft l'Amant que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de fes feux.

L'OMBRE.

A quoi ſert ici de feindre,
L'Himen fait les plus doux nœuds;
C'eſt l'Epoux que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ſes feux.

Enſemble.

A quoi ſert ici de feindre,

LE FAUNE.
L'Amour fait } les plus doux nœuds;
L'OMBRE.
L'Himen fait } les plus doux nœuds;

LE FAUNE.
C'eſt l'Amant } que l'on doit plaindre,
L'OMBRE.
C'eſt l'Epoux } que l'on doit plaindre,

S'il perd l'objet de ſes feux.

(*Symphonie.*)

Enſemble.

Ils ſont à plaindre également,
Tâchons d'adoucir leurs ſouffrances;
Et par nos chants, & par nos danſes,
Conſolons l'Epoux & l'Amant.

Entrée de Faunes & d'Ombres, qui par leurs danſes tâchent de conſoler Pan & Orphée. Entre les danſes Pan continuë à joüer triſtement de la flute, & Orphée de la lyre; ce qui oblige Thalie à leur avoüer ce qu'elle a fait.

THALIE.

Pan, Orphée, appaiſez votre ſombre triſteſſe;

Pour les jeux que je donne à cette auguſte Cour,
C'eſt moi qui viens de ravir en ce jour,
Votre Epouſe & votre Maîtreſſe.
J'ai fait venir Bacchus, & Comus, & l'Amour,
Pour diſſiper votre mélancholie;
Vous reconnoiſſez bien Thalie,
Je vous répons de l'objet de vos feux;
On vous les rendra toutes deux,
A la fin de ma Comédie,
Retirez-vous, faites place à mes jeux.

Fin du premier Intermède.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. GUILLAUME *seul.*

IL eſt du devoir d'un homme bien reglé, de récapituler le matin ce qu'il s'eſt propoſé de faire dans ſa journée ; voyons un peu. Premierement, je dois recevoir à cinq heures trois cens écus de Monſieur Patelin, pour une dette de feu ſon pere : Plus trente écus pour ſix aulnes de drap qu'il prit hier ici : Item, une oye à dîner chez lui, apprêtée de la main de ſa femme : après cela comparoître à l'ajournement devant le Juge contre Agnelet, pour ſix-vingt moutons qu'il m'a volés. Je penſe que voilà tout. Mais oüais ? il y a long-temps que l'heure eſt paſſée, & je ne vois point venir mon homme : allons le trouver... Non, un homme ſi exact ne me manquera pas de parole... cependant il a mon drap, & je n'ai point de ſes nouvelles ; que faire ?... Faiſons ſemblant de lui aller rendre viſite, & ſçachons un peu de quoi il eſt queſtion. Je croi qu'il compte mon argent.... Je ſens qu'on apprête l'oye... Frappons.

Mr. PATELIN *dans la maiſon.*

Ma fem...me.

Mr. GUILLAUME *au-dehors.*

C'eſt lui-même.

Mr. PATELIN.

Ouvrez la porte... voilà l'Apotiquaire.

Mr. GUILLAUME.

L'Apotiquaire !

Mr. PATELIN.

Qui m'apporte l'éméthyque, l'éméthy...y... que.

Mr. GUILLAUME.

L'éméthyque ! C'eſt quelqu'un qui eſt malade chez lui, & je puis n'avoir pas bien reconnu ſa voix à travers la porte ; frapons encore plus fort.

Mr. PATELIN.

Caro...o...gne ! ma...a...aſque ! ouvriras-tu...u...

SCENE II.

Mr. GUILLAUME, Me. PATELIN.

Me. PATELIN.

AH ! c'eſt vous, Monſieur, Guillaume ?

Mr. GUILLAUME.

Oui, c'eſt moi ; vous êtes, ſans doute, Madame Patelin ?

Me. PATELIN.

A vous ſervir. Pardon, Monſieur, je n'oſe parler haut.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! parlez comme il vous plaira ; je viens voir Monſieur Patelin.

Me. PATELIN.

Parlez plus bas, Monſieur, s'il vous plaît.

Mr. GUILLAUME.

Eh ! pourquoi bas ? Je viens, vous dis-je, lui rendre viſite.

Me. PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

Mr. GUILLUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voye.

Me PATELIN.

Helas ! le pauvre homme, il eſt bien en état d'être vû.

Mr. GUILLUME.

Comment ? que lui ſeroit-il arrivé depuis hier ?

Me. PATELIN.

Depuis hier ? Helas ! Monſieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

Mr. GUILLAUME.

Du lit ? Il vint pourtant hier chez moi.

Me PATELIN.

Lui ! chez vous ?

Mr. GUILLAUME.

Lui, chez moi ; & il étoit même fort gaillard, & fort diſpos.

Me. PATELIN.

Ah ! Monſieur, il faut, ſans doute, que cette nuit vous ayez rêvé cela.

Mr. GUILLAUME.

Ah ! parbleu, ceci n'eſt pas mauvais, rêvé ? Et mes ſix aulnes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé ?

Me. PATELIN.

Six aulnes de drap !

Mr. GUILLAUME.

Oui, ſix aulnes de drap, couleur de maron ; & l'oye que nous devons manger à diner ? Eh ! l'ai-je rêvé ?

Me. PATELIN.

Que vous prenez mal votre temps pour rire ?

Mr. GUILLAUME.

Pour rire ! ventrebleu, je ne ris point, & n'en ai nulle envie ; je vous ſoûtiens qu'il emporta hier ſous ſa robe ſix aulnes de drap.

Me. PATELIN.

Hélas ! le pauvre homme, plût au ciel qu'il fût en état de l'avoir fait ! Ah ! Monſieur Guillaume, il eût tout hier un tranſport au cerveau, qui le jetta dans la rêverie, où je croi qu'il eſt encore.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! par la tête-bleu, vous rêvez vous-même, & je veux abſolument lui parler.

Me. PATELIN.

Oh ! pour cela, en l'état qu'il eſt, il n'eſt pas poſſible ; nous l'avons mis là ſur un fauteüil auprès de la porte, pour faire ſon lit ; ſi vous le voyiez, il vous feroit pitié.

Mr. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié, en quelque état qu'il ſoit, je prétens le voir, ou ...

Me. PATELIN.

Ah ! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari, il lui prend de temps-en-temps des envies de courir : Ah ! le voilà parti, je vous l'avois bien dit : Aidez-moi à le reprendre ; mon pauvre mari, repose-toi-là.

SCENE III.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. PATELIN.

HAye, haye, la tête.

Mr. GUILLAUME.

En effet, voilà un homme en piteux état : il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut... Voyons de plus près... Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

Mr. PATELIN.

Ah ! Bon jour Monsieur Anodin.

Mr. GUILLAUME.

Monsieur Anodin !

Me PATELIN.

Il vous prend pour l'Apotiquaire, allez-vous en.

Mr. GUILLAUME.

Je n'en ferai rien... Monsieur, vous vous souvenez bien, qu'hier...

Mr. PATELIN.

Oui, je vous ai fait garder . . .

Mr. GUILLAUME.

Bon, il s'en ſouvient.

Mr. PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

Mr. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

Mr. PATELIN.

Ma femme, fais la voir à Monſieur Anodin : il verra ſi j'ai quelque embarras dans les uretaires.

Mr. GUILLAUME.

Bon, bon, uretaires; Monſieur, je veux être payé.

Mr. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matieres; elles ſont dures comme du fer, & noires comme votre barbe.

Mr. GUILLAUME.

Pa, pa, pa, voilà me payer en belle monnoye.

Me. PATELIN.

Eh ! Monſieur, ſortez d'ici.

Mr. GUILLAUME.

Bagatelles : voulez-vous me compter de l'argent ? Je veux être payé.

Mr. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilulles, elles ont failli à me faire rendre l'ame.

Mr. GUILLAUME.

Je voudrois qu'elles t'euſſent fait rendre mon drap.

Mr. PATELIN.

Ma femme, chaſſe, chaſſe, ces papillons noirs qui volent autour de moi; comme ils montent!

Mr. GUILLAUME.

Je n'en voi point.

Me. PATELIN.

Eh! ne voyez-vous pas qu'il rêve? Allez-vous en.

Mr. GUILLAUME.

Tarare, je veux de l'argent.

Mr. PATEIN.

Les Medecins m'ont tué avec leurs drogues.

Mr. GUILLAUME.

Il ne rêve pas à préſent, il faut que je lui parle..., Monſieur Patelin?

Mr. PATELIN.

Je plaide, Meſſieurs, pour Homere.

Mr. GUILLAUME.

Pour Homere!

Mr. PATELIN.

Contre la Nymphe Calipſo.

Mr. GUILLAUME.

Calipſo! Que diable eſt ceci?

Me. PATELIN.

Il rêve, vous dis-je: Allez-vous en: ſortez, je vous prie.

Mr. GUILLAUME.

A d'autres.

Mr. PATELIN.

Les Prêtres de Jupiter... les Coribantes. Il l'a pris, il l'emporte; au chat, au chat, adieu mon lard.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! çà, quand vous aurez assez rêvé, me payerez-vous au moins mes trente écus ?

Mr. PATELIN.

Sa grote ne retentissoit plus du doux chant de sa voix.

Mr. GUILLAUME.

Oüais, aurois je pris quelqu'autre pour lui.

Me. PATELIN.

Eh ! Monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

Mr. GUILLAUME.

Attendez : il aura peut-être quelque intervale; il me regarde, comme s'il vouloit me parler.

Mr. PATELIN.

Ah ! Monsieur Guillaume.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! il me reconnoît ; hé bien ?

Mr. PATELIN.

Je vous demande pardon...

Mr. GUILLAUME.

Vous voyez, s'il s'en souvient.

Mr. PATELIN.

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir.

Mr. GUILLAUME.

Morbleu, ce n'est pas là mon compte; cependant hier.

Mr. PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un Procureur de mes amis....

M. GUILLAUME.

Ventrebleu, celui-là aura eu mon drap; un Procureur! je ne le verrai de ma vie.... mais c'eſt une invention, & nul autre que vous n'a eu mon drap, à telles enſeignes...

Me. PATELIN.

Eh! Monſieur, ſi vous lui parlez d'affaires, vous l'allez tuer

Mr. GUILLAUME.

A la bonne heure...à telles enſeignes que feu votre pere devoit au mien trois cens écus. Ventrebleu, je ne m'en irai point d'ici ſans drap ou ſans argent.

Mr. PATELIN.

La Cour remarquera, s'il lui plaît, que la Pirryque étoit une certaine danſe ta ral, la, la, la, danſons tous, danſons tous... Ma comere quand je danſe.

Mr. GUILLAUME.

Oh! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

Mr. PATELIN.

à Part. Oh! je te ferai bien décamper.... *haut.* Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte, ne les entends-tu pas? écoutons. Paix, paix, écoutons... Oui... les voilà.... je les voi... Ah! coquins, je vous chaſſerai bien d'ici: ma hallebarde, ma hallebade: au voleur, au voleur.

Mr. GUILLAUME.

Tu bieu! il ne fait pas bon ici... Morbleu, tout le monde me vole, l'un mon drap, l'autre mes

moutons. Mais en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

Me. PATELIN.

Bon, le voilà parti, je me retire; mais demeure encore-là un moment, en cas qu'il revînt.

Mr. PATELIN.

Le voici, au voleur... c'est Monsieur Bartolin; il m'a vû.

SCENE IV.

Mr. BARTOLIN, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

QUi crie au voleur? Quel bruit fait-on à ma porte? Quel désordre est-ceci? Ah! ah! c'est vous, mon compere!

Mr. PATELIN.

Oui, c'est moi qui...

Mr. BARTOLIN.

En cet équipage.

Mr. PATELIN.

C'est que... j'ai crû.

Mr. BARTOLIN.

Un Avocat sous les armes?

M. PATELIN.

J'ai crû entendre des...

Mr. BARTOLIN.

Militant causarum patroni.

Mr.

Mr. PATELIN.

C'eſt que, vous dis-je, j'ai crû entendre des voleurs qui crochetoient ma porte,

Mr. BARTOLIN.

Crocheter une porte, *coram judice.*

Mr. PATELIN.

Je croyois, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

Mr. BARTOLIN.

Il en faut faire informer.

Mr. PATELIN.

Mais il n'y en avoit point.

Mr. BARTOLIN.

Faire ouïr des témoins.

Mr. PATELIN.

Et contre qui?

Mr. BARTOLIN.

Et les faire pendre.

Mr. PATELIN.

Et qui pendre?

Mr. BARTOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

Mr. PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avoit point, & que je me ſuis trompé.

Mr. BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainſi, *cedant armâ togæ* : Allez quitter cette hallebarde, & prendre votre robe, pour venir à l'Audience que je donnerai ici dans une heure.

M. PATELIN.

C'eſt auſſi ce que je vais faire . . . je dois plaider pour certain Berger, dont Colette m'a parlé. Je penſe que le voici, allons quitter cet équipage, & revenons promptement.

SCENE V.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

TU as beſoin d'un Avocat ſubtil & ruſé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; & il n'y a dans tout le Village que Monſieur Patelin qui en ſoit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience feu mon frere & moi, il y a quelque temps; mais je ne ſçai comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en ſouviendra peut-être pas, au moins ne lui dis pas que tu ſers Monſieur Guillaume, il ne voudroit peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon Maître ſans le nommer, & il croira que je ſers toûjours ce Fermier avec qui je demeurois quand je te fiançai.

COLETTE.

Voilà ton Avocat, adieu.

SCENE VI.

Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. Patelin.

Ah, ah, je connois ce drôle-ci : n'eſt-ce pas toi qui a fiancé ma ſervante Colette ?

Agnelet.

Oui, Monſieur, oui.

Mr. Patelin.

Vous étiez deux freres que je garantis des Galéres, l'un de vous deux ne me paya point.

Agnelet.

C'étoit mon frere.

Mr. Patelin.

Vous fûtes malade au ſortir de priſon, & l'un de vous deux mourut.

Agnelet.

Ce ne fut pas moi.

Mr. Patelin.

Je le voi bien.

Agnelet.

Je fus pourtant plus malade que mon frere : Enfin je viens vous prier de plaider pour moi, contre mon Maître.

Mr. Patelin.

Ton Maître, c'eſt ce Fermier d'ici près ?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, & je vous payerai bien.

Mr. PATELIN.

Je le prétens bien ainsi. Oh! çà, raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET.

Vous sçaurez donc, que mon bon Maître me paye petitement mes gages; & que pour m'indommager, sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien...

Mr. PATELIN.

Quel négoce fais-tu?

AGNELET.

Sauf votre grace, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

Mr. PATELIN.

Il n'y a point-là de mal; & que fais-tu pour cela?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tuë quand ils ont envie de mourir.

Mr. PATELIN.

Le reméde est sûr; mais ne les tuë tu pas exprès, pour faire croire à ton Maître qu'ils sont morts de ce mal, & qu'il les faut jetter à la voirie, afin de les vendre, & de garder l'argent pour toi?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux Maître, à cause que l'autre nuit... quand j'eus enfermé le troupeau... Il vit que je pris... un... dirai-je tout?

Mr. PATELIN.

Oui, ſi tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit donc que je pris un gros mouton qui ſe portoit bien ; ma fy, ſans y penſer, ne ſçachant que faire... Je lui mis tout doucement mon coûteau auprès de la gorge, tant y a, que je ne ſçai comment cela ſe fit ; mais il mourut d'abord....

Mr. PATELIN.

J'entens... quelqu'un te vit-il faire ?

AGNELET.

Mon Maître étoit caché dans la bergerie, il me dit que j'en avois fait autant de ſix vingts moutons, qui lui manquoient... Or vous ſçaurez que c'eſt un homme qui dit toûjours ſa vérité ; il me battit comme vous voyez, & je vais me faire trépaner : or je vous prie, comme vous êtes Avocat, de faire enſorte qu'il ait tort, & que j'aye raiſon, afin qu'il ne m'en coûte rien.

Mr. PATELIN.

Je comprens ton affaire, il y a deux voyes à prendre ; par la premiere, il ne t'en coûtera pas un ſol.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

Mr. PATELIN.

Soit. Tout ton bien eſt en argent ?

AGNELET.

Ma fy, oui.

Mr. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Auſſi ferai-je.

Mr. PATELIN.

Ton Maître ſera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

Mr. PATELIN.

Et ſans qu'il t'en coûte denier ni maille . . .

AGNELET.

C'eſt ce que je demande.

Mr. PATELIN.

Il ſera obligé, s'il veut, de te faire pendre . . .

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

Mr. PATELIN.

Le voici, on va te faire venir devant le Juge.

AGNELET.

Il eſt vrai.

Mr. PATELIN

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne ſouvenance.

Mr. PATELIN.

A toutes interrogations qu'on te ſera, ſoit le Juge, ſoit l'Avocat de ton Maître, ſoit moi-même, ne répons autre choſe que ce que tu entens dire tous les jours à tes bêtes à laine, tu ſçauras bien parler

le... langage, & faire le mouton ?

AGNELET.

Cela n'eſt pas bien difficile.

Mr. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviſer d'une adreſſe qui pourra te garantir ; mais je prétens enſuite être bien payé.

AGNELET.

Auſſi ſerez-vous, par cette ame.

Mr. PATELIN.

Monſieur Bartolin va tout-à-l'heure donner audience, ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu . . . n'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur. . . Que les gens de bien ont de peine à vivre !

Fin du ſecond Acte.



SECOND INTERMEDE.

THALIE. (*Recit ſans chant.*)

VEnez, paroiſſez ſur la Scene,
Dieux des Feſtins, & vous, Amour;
Après avoir en ce beau jour,
Et d'Orphée, & de Pan, calmé la triſte peine;
Amuſez un moment cette brillante Cour,
Dans ce jour de réjoüiſſance;
Cependant qu'Agnelet, Guillaume, & Patelin,
Se préparent pour l'Audience
Du vénérable Bartholin.

L'AMOUR & BACCHUS *chantent enſemble.*

Qu'à me ſuivre chacun s'empreſſe;
C'eſt moi qui puis combler vos vœux,
L'AMOUR. J'inſpire partout la tendreſſe,
BACCHUS. Je répands partout l'allégreſſe:
L'AMOUR. Il faut aimer } pour être heureux.
BACCHUS. Il faut boire }

COMUS.

Envain de rendre heureux vos jours,
Et l'Amour, & Bacchus ſe diſputent la gloire;
Chacun ſçait que ſans mon ſecours,
On ne ſçauroit aimer ni boire.

Enſemble.

Ensemble. Trio.

L'AMOUR. Je rends heureux	}	ceux qui suivent mes pas,
COMUS. Je rends contents		
BACCHUS. Je rends joyeux		

Sans moi, c'est envain qu'on s'apprête,
Il n'est point de riante fête,

BACCHUS. Si Bacchus	}	n'en est pas.
L'AMOUR. Si l'Amour		
COMUS. Si Comus		

THALIE. (*Recit sans chant.*)

Vous contestez envain, tout le monde confesse,
Que tous trois des humains vous êtes désirés ;
Mais qu'il est bon que la Sagesse,
Entre dans la délicatesse
Des plaisirs que vous leur offrez :
S'il faut pourtant, sans complaisance,
Juger à qui l'on doit donner la préférence ;
Je croirois que c'est à l'Amour.
Pour vous deux, je ne sçais ce que chacun en pense ;
Mais allez préparer vos mets les plus exquis,
Nous en ferons l'expérience,
Lorsque nos jeux seront finis.

Fin du second Intermède.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. BARTOLIN, Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. BARTOLIN.

OR sus, les Parties peuvent comparoître.

Mr. PATELIN *bas à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne répons que de la maniere que je t'ai dit.

Mr. BARTOLIN.

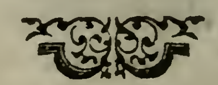
Quel homme est-ce-là ?

Mr. PATELIN.

Un Berger qui a été battu par son Maître, & qui au sortir d'ici va se faire trépaner.

Mr. BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse Partie, son Procureur, ou son Avocat ; mais que nous veut Monsieur Guillaume ?



SCENE II.

Mr. BARTOLIN, Mr. GUILLAUME, Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. GUILLAUME.

JE viens plaider moi-même mon affaire.

Mr. PATELIN.

Ah ! traître, c'eſt contre Monſieur Guillaume.

AGNELET.

Oui, c'eſt mon bon Maître.

Mr. PATELIN *à part.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

Mr. GUILLAUME.

Ouais, quel homme eſt-ce-là ?

Mr. PATELIN.

Monſieur, je ne plaide que contre un Avocat.

Mr. GUILLAUME *à part.*

Je n'ai pas beſoin d'Avocat... Il a quelque choſe de ſon air.

Mr. PATELIN.

Je me retire donc.

Mr. BARTOLIN.

Demeurez, & plaidez.

Mr. PATELIN.

Mais, Monſieur ?

Mr. BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je, je veux au moins avoir

un Avocat à mon Audience : si vous sortez, je vous raye de la matricule.

Mr. PATELIN.

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

Mr. BARTOLIN.

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

Mr. GUILLAUME.

Vous sçaurez, Monsieur, que ce maraut-là...

Mr. BARTOLIN.

Point d'injures.

Mr. GUILLAUME.

Hé bien, que ce voleur.

Mr. BARTOLIN.

Appellez-le par son nom, ou celui de sa profession.

Mr. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, Monsieur, que ce scélérat de Berger m'a volé six-vingt moutons.

Mr. PATELIN.

Cela n'est point prouvé.

Mr. BARTOLIN.

Qu'avez-vous, Avocat ?

Mr. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

Mr. BARTOLIN.

Tant pis ; continuez.

Mr. GUILLAUME.

Parbleu, cet Avocat ressemble un peu à celui de mes six aulnes de drap.

Mr. BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

Mr. GUILLAUME.

Quelle preuve! Je lui vendis hier... je lui ai baillé en garde ſix aulnes... ſix cens moutons, & je n'en trouve à mon troupeau que quatre cens quatre-vingt.

Mr. PATELIN.

Je nie ce fait.

Mr. GUILLAUME.

Ma foi, ſi je ne venois de voir l'autre dans la rêverie, je croirois que voilà mon homme.

Mr. BARTOLIN.

Laiſſez-là votre homme, & prouvez le fait.

Mr. GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap... je veux dire par mon livre de compte: Que ſont devenuës les ſix aulnes... les ſix-vingt moutons qui manquent à mon troupeau?

Mr. PATELIN.

Ils ſont morts de la clavelée.

Mr. GUILLAUME.

Tête-bleu! Je croi que c'eſt lui-même.

Mr. BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne ſoit lui-même: *Non eſt quæſtio de perſonâ.* On vous dit que vos moutons ſont morts de la clavelée: Que répondez-vous à cela?

Mr. GUILLAUME.

Je réponds, ſauf votre reſpect, que cela eſt faux;

qu'il emporta ſous . . . qu'il les a tués pour les vendre, & qu'hier moi-même . . . Oh ! c'eſt lui . . . Oui, je lui vendis ſix . . . ſix . . . je le trouvai ſur le fait, tuant de nuit un mouton.

Mr. PATELIN.

Pure invention, Monſieur, pour s'excuſer des coups qu'il a donnés à ce pauvre Berger, qui au ſortir d'ici, comme je vous ai dit, va ſe faire trépaner.

Mr. GUILLAUME.

Parbleu, Monſieur le Juge, il n'eſt rien de plus véritable, c'eſt lui-même : Oui, il emporta hier de chez moi ſix aulnes de drap, & ce matin au lieu de me payer trente écus.

Mr. BARTOLIN.

Que diantre font ici ſix aulnes de drap, & trente écus ? Il eſt, ce me ſemble, queſtion de moutons volés.

Mr. GUILLAUME.

Il eſt vrai, Monſieur, c'eſt une autre affaire ; mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point ? Vous ſçaurez donc que je m'étois caché dans la bergerie. : : Oh ! c'eſt lui très-aſſûrément. : : Je m'étois donc caché dans la bergerie, je vis venir ce drôle, il s'aſſit-là. Il prit un gros mouton : : : & : : : & avec de belles paroles, il fit ſi bien, qu'il m'emporta ſix aulnes.

Mr. BARTOLIN.

Six aulnes de moutons ?

Non, de drap, lui ; maugrebleu de l'homme.

Mr. BARTOLIN.

Laiſſez-là ce drap & cet homme, & revenez à vos moutons.

Mr. GUILLAUME.

J'y reviens : ce drôle donc, ayant tiré de ſa poche ſon coûteau.... Je veux dire mon drap.... Non, je dis bien, ſon coûteau... il... il... il... il... le mit comme ceci ſous ſa robe, & l'emporta chez lui, & ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap & argent.

Mr. PATELIN.

Ah, ah, ah.

Mr. BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je, à vos moutons.

Mr. PATELIN *rit.*

Ah, ah, ah.

Mr. BARTOLIN.

Oüais, vous êtes hors de ſens, Monſieur Guillaume, rêvez-vous?

Mr. PATELIN.

Vous voyez, Monſieur, qu'il ne ſçait ce qu'il dit.

Mr. GUILLAUME.

Je le ſçai fort bien, Monſieur, il m'a volé ſix-vingt moutons, & ce matin au lieu de me payer trente écus pour ſix aulnes de drap couleur de maron, il m'a payé de papillons noirs : la Nymphe Calipot, ta ral la, ma comere quand je danſe. Que diable ſçai-je encore ce qu'il eſt allé chercher?

Mr. PATELIN.

Ah, ah, ah. Il eſt fou, il eſt fou.

Mr. BARTOLIN.

En effet : tenez, Monſieur Guillaume, toutes les Cours du Royaume enſemble ne comprendront rien à votre affaire : Vous accuſez ce Berger de vous avoir volé ſix-vingt moutons ; & vous entrelardez là dedans, ſix aulnes de drap, trente écus, des papillons noirs, & mille autres balivernes. Eh ! encore une fois, revenez à vos moutons, où je vais relaxer ce Berger..... Mais j'aurai plûtôt fait de l'interroger moi-même.. Approche-toi : Comment t'appelles-tu ?

AGNELET.

Bée...

Mr. GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

M. BARTOLIN.

Agnelet ou bée, n'importe : dis-moi, eſt-il vrai que Monſieur t'avoit baillé en garde ſix-vingt moutons.

AGNELET.

Bée...

M. BARTOLIN.

Oüais, la crainte de la Juſtice te trouble peut-être : écoute, ne t'effraye point ; Monſieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Bée...

Mr. BARTOLIN.

Oh, oh, que veut dire ceci ?

Mr. PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés ſur la tête lui ont troublé la cervelle.

Mr. BARTOLIN.

Vous avez grand tort, Monſieur Guillaume.

Mr. GUILLAUME.

Moi, tort ? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons. L'un me paye de chanſons, l'autre de bée; & encore, morbleu, j'aurai tort !

Mr. BARTOLIN.

Oui, tort, il ne faut jamais frapper, ſurtout à la tête.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! ventrebleu, il étoit nuit, & quand je frappe, je frappe par tout.

Mr. PATELIN.

Il avouë le fait. Monſieur *Habemus confitentem reum.*

Mr. GUILLAUME.

Oh, va, va, *confitareum*, tu me payeras mes ſix aulnes de drap, où le diable t'emportera.

Mr. BARTOLIN.

Encore du drap ? On ſe mocque ici de la Juſtice, hors de Cours & de Procès, ſans dépens.

Mr. GUILLAUME.

J'en appelle... & pour vous, Monſieur le Fourbe, nous nous reverrons.

Mr. PATELIN *à Agnelet.*

Remercie Monſieur le Juge.

AGNELET.

Bée, bée...

Mr. BARTOLIN.

En voilà aſſez, va vîte te faire trépaner, pauvre malheureux !

SCENE III.

Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. PATELIN.

OH ! çà, par mon adreſſe je t'ai tiré d'une affaire où il y avoit dequoi te faire pendre : c'eſt à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée...

Mr. PATELIN.

Oui, tu as fort bien joüé ton rôle ; mais-à-préſent il me faut de l'argent : entens-tu ?

AGNELET.

Bée...

Mr. PATELIN.

Eh ! laiſſe-là ton bée. Il n'eſt plus queſtion de cela : il n'y a ici que toi & moi, veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, & me bien payer?

AGNELET.

Bée...

Mr. PATELIN.

Comment, coquin, je ferois la dupe d'un mouton vêtu? Tête-bleu, tu me payeras, ou...

SCENE IV.

COLETTE, Mr. PATELIN.

COLETTE.

EH! laiffez-le aller, Monfieur, il s'agit de bien autre chofe.

Mr. PATELIN.

Comment donc?

COLETTE.

Les coups qu'il fait femblant d'avoir à la tête, nous ont fait avifer d'un moyen fûr, pour faire confentir Monfieur Guillaume au mariage de fon fils avec votre fille, ne ferez vous pas bien payé?

M. PATELIN.

Seroit-il bien poffible? Mais de qui as-tu pris le deüil?

COLETTE.

Agnelet a dit au Juge qu'il s'alloit faire trépaner: il eft mort dans l'opération, & c'eft Monfieur Guillaume qui l'a tué.

Mr. PATELIN.

Ah! je vois dequoi il eft queftion. Ah, fort bien, j'entens.

COLETTE.

Secondez-nous bien ſeulement, je vais demander juſtice, à Monſieur le Juge.

Mr. PATELIN *ſeul.*

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aiſément qu'Agnelet eſt mort, & par bonheur, Monſieur Guillaume s'eſt accuſé lui-même. Il faut avoüer que ce Berger eſt un ruſé coquin, il m'a toûjours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres; mais je le lui pardonne, ſi par ſon adreſſe, je puis marier richement ma fille.

SCENE V.

Mr. BARTOLIN, COLETTE, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

QUe me dites-vous-là ? le pauvre garçon ! voilà une mort bien prompte !

Mr. PATELIN.

Tout le village en eſt déja informé : Comme les malheurs arrivent dans un moment !

COLETTE.

Hi, hi, hi.

Mr. PATELIN.

La pauvre fille ! Méchante affaire pour Monſieur Guillaume.

Mr. BARTOLIN.

Je vous rendrai juſtice, ne pleurez pas tant.

COLETTE.

Il étoit mon fiancé, é, é, é,

Mr. BARTOLIN.

Conſolez-vous donc, il n'étoit pas encore votre mari.

COLETTE.

Je ne le pleurerois pas tant, s'il avoit été mon mari, i, i, i.

Mr. BARTOLIN.

Il ſera puni, & déjà ſur votre plainte j'ai donné un décret de priſe-de-corps : on doit me l'amener ici. Je vais cependant pour la forme viſiter le corps mort ; il eſt là, dites-vous, chez votre oncle le Chirurgien ? je reviens dans un moment.

Mr. PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laiſſez-le aller, mon oncle eſt d'intelligence avec nous ; & Agnelet a ajuſté dans le lit une certaine tête qui le fera fuïr bien vîte.

Mr. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le Village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'eſt allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voiſins, d'où il ne ſortira que quand le mariage ſera tout-à-fait conclu.

SCENE VI.

Mr. BARTOLIN, COLETTE, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

NOn, de ma vie, je n'ai vû une tête d'homme comme celle-là; les coups, ou le trépan, l'on entierement défigurée : elle n'a pas ſeulement la figure humaine, & je n'ai pû la voir un moment ſans en détourner la vûë.

COLETTE.

Ah, ah, ah.

Mr. PATELIN.

Que je plains le pauvre Monſieur Guillaume ! c'étoit un bon homme, il y avoit plaiſir d'avoir affaire avec lui.

Mr. BARTOLIN.

Je le plains auſſi; mais que faire? Voilà un homme mort, & ſa fiancée qui me demande juſtice ?

Mr. PATELIN.

Colette, que te ſervira de le faire pendre? Ne vaudroit-il pas mieux pour toi...

COLETTE.

Helas ! Monſieur, je ne ſuis ni intéreſſée, ni vindicative, & s'il y avoit quelque expédient honnête... Vous ſçavez combien j'aime ma Maîtreſſe votre fille, qui eſt filleule de Monſieur.

Mr. BARTOLIN.

Ma filleulle? hé bien, quel intérêt a-t-elle à tout ceci?

COLETTE.

Valere, Monſieur, le fils unique de Monſieur Guillaume, en eſt amoureux: ſon pere refuſe d'y conſentir; vous êtes ſi habile l'un & l'autre, voyez s'il n'y auroit pas-là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

Mr. BARTOLIN.

Oui, il faut que cette fille ſe déporte de ſa pourſuite, à condition que Monſieur Guillaume conſentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela eſt bien imaginé!

Mr. PATELIN.

C'eſt prendre les voyes de la douceur.

Mr. BARTOLIN.

Avant que de le mettre en priſon, on doit me l'amener, il faut que je lui en parle moi-même; mais y conſentez-vous, Monſieur Patelin?

Mr. PATELIN.

Hé... je n'avois pas encore fait deſſein de marier ma fille... cependant... pour ſauver la vie à Monſieur Guillaume... allons, allons, j'y donnerai les mains; & je ſerois fâché de faire pendre un homme.

Mr. BARTOLIN *à Colette.*

J'entends qu'on me l'amene... Vous, allez vîte faire enterrer ſécretement le mort, afin qu'on ne m'accuſe point de prévarication.

Mr. PATELIN.

Et moi pour la forme, je vais faire dreſſer un mot de contrat que vous lui ferez ſigner, s'il vous plaît.

SCENE VII.

Mr. BARTOLIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. BARTOLIN.

AH! vous voici: Hé bien vous ſçavez, Mr. Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

Mr. GUILLAUME.

Ouï, ce coquin d'Agnelet dit qu'il eſt mort.

Mr. BARTOLIN.

Il l'eſt veritablement, je viens de le voir moi-même, & vous avez avoüé le fait.

Mr. GUILLAUME.

Peſte ſoit de moi.

Mr. BARTOLIN.

Oh çà, j'ai une choſe à vous propoſer, il ne tien qu'à vous de ſortir d'affaires, & de vous en retourner chez vous en liberté.

Mr. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi, ſerviteur donc.

Mr. BARTOLIN.

Oh attendez, il faut ſçavoir auparavant ſi vou aimez mieux marier votre fils, que d'être pendu.

Mr. GUILLAUME.

Belle propoſition! je n'aime ni l'un ni l'autre.

Mr

Mr. BARTOLIN.

Je m'explique : vous avez tué Agnelet, n'eſt-il pas vrai ?

Mr. GUILLAUME.

Je l'ai battu, s'il eſt mort, c'eſt ſa faute.

Mr. BARTOLIN.

C'eſt la vôtre : Ecoûtez, Mr. Patelin a une fille belle & ſage.

Mr. GUILLAUME.

Ouï, & gueuſe comme lui.

Mr. BARTOLIN.

Votre fils en eſt amoureux.

Mr. GUILLAUME.

Eh que m'importe ?

Mr. BARTOLIN.

La fiancée du mort ſe déporte de ſa pourſuite, ſi vous conſentez à leur mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y conſens point.

Mr. BARTOLIN.

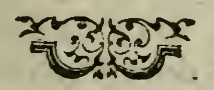
Qu'on le mene en priſon.

Mr. GUILLAUME.

En priſon... Maugrebleu... Laiſſez-moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

Mr. BARTOLIN.

Ne le laiſſez pas échapper.



SCENE VIII.

Mr. PATELIN, Mr. GUILLAUME, Mr. BARTOLIN, COLETTE, VALERE, HENRIETTE.

Mr. PATELIN.

VOilà le Contrat... Monfieur, fur le malheur qui vous eft arrivé, toute ma famille vient vous offrir fes fervices.

Mr. GUILLAUME.

Que de patelineurs !

Mr. BARTOLIN.

Allons, voici toutes les Parties : expliquez-vous vîte, voulez-vous fortir d'affaire ?

Mr. GUILLAUME.

Ouï.

Mr. BARTOLIN.

Signez ce contrat.

Mr. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

Mr. BARTOLIN.

En prifon, & les fers aux pieds.

Mr. GUILLAUME.

Les fers aux pieds, tübieu comme vous y allez.

Mr. BARTOLIN.

Ce n'eft encore rien, je vais tout à l'heure vous faire donner la queftion.

Mr. GUILLAUME.

Donner la queſtion.

Mr. BARTOLIN.

Ouï, la queſtion ordinaire & extraordinaire, & après cela, je ne puis éviter de vous faire pendre.

Mr. GUILLAUME.

Pendre ! miſericorde.

Mr. BARTOLIN.

Signez-donc : ſi vous différez un moment, vous êtes perdu ; je ne pourrai plus vous ſauver.

Mr. GUILLAUME.

Juſte Ciel ! (*il ſigne*) que faut-il faire ?

Mr. BARTOLIN.

Je l'ai oui dire à un fameux Medecin, les coups à la tête ſont dangereux comme le diable... Voilà qui eſt bien, je vais jetter au feu la procedure, & je vous en félicite.

Mr. GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires.

Mr. PATELIN.

L'honneur de votre alliance.

Mr. GUILLAUME.

Ne vous coûte guere.

VALERE.

Mon pere, je vous proteſte.

Mr. GUILLAUME.

Va t'en au diable.

HENRIETTE.

Monſieur, je ſuis fâchée.

Mr. GUILLAUME.

Et moi auſſi.

COLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé?

Mr. GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCENE IX.

TOUS LES ACTEURS de la Scene précédente.

UN PAYSAN, AGNELET.

LE PAYSAN *à Agnelet.*

MArche, marche, de par le Roi.

AGNELET.

Miféricorde.

Mr. GUILLAUME.

Ah! traître, tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle; il ne m'en coûtera pas davantage.

Mr. BARTOLIN.

Attendez, d'où fort ce fantôme?

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier, par quoi je le mene en prifon.

Mr. BARTOLIN.

Ouais? tu n'as plus de coups à la tête?

AGNELET.

Ma fy non.

Mr. BARTOLIN.

Qu'eſt-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit chez le Chirurgien ?

AGNELET.

C'étoit une tête de viau, Monſieur.

Mr. GUILLAUME.

Allons, puiſqu'il n'eſt pas mort, rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

Mr. BARTOLIN.

Cela eſt juſte.

Mr. PATELIN.

Oui, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

Mr. GUILLAUME.

Dix mille écus ? il faut bien par force que je laiſſe la choſe comme elle eſt ; mais vous me payerez les trois cens écus de votre pere.

Mr. PATELIN.

Oui, en me portant ſon billet.

Mr. GUILLAUME.

Son billet ? . . . & mes ſix aulnes de drap.

Mr. PATELIN.

C'eſt le préſent des nôces.

Mr. GUILLAUME.

Des nôces ? . . . au moins je tâterai de l'oye.

Mr. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

Mr. GUILLAUME.

A dîner ?... Oh ! ce ſcelerat payera pour tous & ſera pendu.

VALERE.

Mon pere, il eſt temps de l'avoüer, il n'a rien fait que par mon ordre.

Mr. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap & de mes moutons.

Fin de la Comédie.



EPILOGUE, TROISIE'ME INTERMEDE.

THALIE. (*Recit ſans chant.*)

CEpendant que Bacchus & Comus, à l'envi
Des biens que leur main nous diſpenſe,
Vont diſputer la préférence;
Nous, d'un juſte devoir acquittons-nous ici,
Et finiſſons par-là notre réjoüiſſance;
Jupiter a paru ſatisfait de nos jeux,
Témoignons-lui notre reconnoiſſance,
Faiſons pour lui des vœux.

LE CHOEUR.

Témoignons-lui notre reconnoiſſance,
Faiſons, faiſons pour lui des vœux.

UN DES DIEUX.

Puiſſe-t-il voir toûjours repoſer ſon Tonnerre,
Et goûter le plaiſir d'avoir par ſes exploits,
Contraint les Peuples de la Terre,
De tenir enchaîné le Démon de la Guerre,
Et de venir, pour vivre ſous ſes Loix,
De ſon auguſte ſang lui demander des Rois?

Le Chœur repete ces Vers : Puiſſe-t-il, &c.

UN DES DIEUX.

La gloire qui l'environne,
Ne peut croître déſormais;
Ce n'eſt que pour ſa perſonne,
Qu'on peut faire des ſouhaits.

Le Chœur repete ces quatre Vers.

UN DES DIEUX.

Et ſur la Terre & ſur l'Onde,
Il voit tous les cœurs contents;
Puiſſe-t-il joüir long-temps
Des biens qu'il a fait au monde?

Le Chœur repete ces deux derniers Vers.

FIN.



LA
FORCE
DU SANG,
OU
LE SOT TOUJOURS SOT,
COMEDIE
EN TROIS ACTES.

Repréſentée pour la premiere fois aux Théatres François & Italien le 21. Avril 1721.

REMARQUES HISTORIQUES
Sur la Force du Sang.

CEtte piéce fut composée par M. de Brueys depuis sa retraite à Montpellier, & il l'intitula : *Le Sot toûjours Sot*, ou *le Baron Paysan.* Dès qu'il l'eût finie, il l'envoya à son ami Palaprat, afin qu'il l'examinât & qu'il la présentât aux Comédiens ; mais, soit négligence de la part de M. Palaprat, soit que la piéce ne lui parût pas en état d'être donnée au Théatre, il la garda dans son cabinet sans en faire usage. M. de Brueys, qui a conservé jusqu'à la fin un feu & une vivacité peu ordinaires aux gens de son âge, écrivit à son ami plusieurs fois à ce sujet ; & quoique la vieillesse & les infirmités de M. Palaprat ne lui permissent pas d'agir suivant les intentions de M. de Brueys, il se préparoit néanmoins à faire tous ses efforts pour satisfaire à ce que son ami exigeoit de lui lorsque la mort l'enleva. M. de Brueys, après avoir pleuré la perte qu'il venoit de faire, pensa aux intérêts de sa Muse, & craignant que la copie du Sot toûjours Sot, qu'il avoit envoyée à M. Palaprat, ne fût perduë, ou qu'elle ne passât en des mains étrangeres, il en envoya une autre à M. B. . . . avec qui il avoit fait connoissance à Montpellier. Cet ami imaginant, sans doute, que cette piéce auroit un succès plus favorable chez les Italiens par

la nouveauté de leur théatre, que chez les François, se détermina en faveur des premiers; il la leur présenta, on la lut, & elle ne fut reçûë qu'à condition d'y faire quelques changemens. M. B.... qui sentit qu'avec un Auteur de 78. ans il n'y avoit point de temps à perdre, & que c'étoit risquer de ne plus revoir la piéce, que de la renvoyer à M. de Brueys, pria les Comédiens d'y faire eux-mêmes les corrections qu'ils jugeroient nécessaires, en les assûrant de l'aveu de l'Auteur à cet égard. Comme elles étoient de peu de conséquence, la piéce fut bien-tôt en état d'être représentée, & lorsque l'on fut, suivant l'usage, en demander la permission à M. le Lieutenant de Police, on apprit que les Comédiens François avoient reçu la même piéce sous le titre de la Force du Sang, ou de la Belle-Mere, & qu'ils avoient même la permission de la joüer. On confronta les deux piéces, & l'on connut qu'elles étoient la même. M. B.... prouvoit ses pouvoirs par des lettres de M. de Brueys, & Madame Palaprat, qui avoit fait donner cette piéce au Théatre François, sous le nom de son mari, avoit aussi des titres pour soûtenir ses droits. Chacun des deux partis cependant ne vouloit point de Concurrent, le cas étoit nouveau, & il falloit pour les mettre d'accord rendre un jugement convenable à la singularité du fait. M. *** alors Lieutenant de Police, trouva moyen de décider cette affaire d'une maniere qui ne mécontentoit personne, en ordonnant que les deux piéces seroient joüées le

même jour sur les deux Théatres, & que celle des deux qui auroit le plus de représentations, resteroit au Théatre qui l'auroit représentée, & que l'autre seroit supprimée. Le jugement fut exécuté le 21 Avril 1721. & le Théatre des Italiens eût l'avantage sur celui des François. C'est cet avantage qui a déterminé à la donner au Public telle qu'elle a été représentée par les Comédiens Italiens; car il n'a pas été possible de la recouvrer telle que M. Brueys l'avoit faite, celle des François ayant pareillement souffert des changemens presque aussi considérables. Il est à présumer que si l'Auteur avoit eu le tems de la corriger, il l'eût mise dans un meilleur état que celui où elle est aujourd'hui; ainsi c'est plus pour satisfaire la curiosité du Public, qui est bien aise de tout voir, que par prévention pour l'Auteur que l'on a inséré ici cette piéce.



ACTEURS.

ALMEDOR, Pere de Clitandre, & crû Pere d'Arlequin, ou du Vicomte.

ACCURSE, Pere d'Angélique.

CLITANDRE, Amant d'Angélique, Fils d'Almédor, & crû Fils de Thibaut.

THIBAUT, Fermier d'Almédor, Pere d'Arlequin, crû Pere de Clitandre.

Madame THIBAUT.

ANGELIQUE, Fille de M. Accurſe.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

ARLEQUIN, ou M. LE VICOMTE, Fils de Thibaut, crû Fils d'Almédor.

JUSTINE, Femme d'Intrigue.

FRONTIN, } Fourbes, ou Chevaliers de l'Induſtrie.
DU LAURIER, }

UN LAQUAIS.

Pluſieurs Domeſtiques qui ne parlent point.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon de M. Almédor.

LA

FORCE DU SANG;

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THIBAUT, Me. THIBAUT.

OH ! çà, ma femme, si tu m'étourdis encore de tes sottes frayeurs, je te renvoye sur le champ à notre Ferme, & tu ne seras point aux nôces de notre fils Arlequin.

Me. THIBAUT.

Je ne te dis rien que pour notre profit.

THIBAUT.

Et moi, je te dis, que je défie le Diable avec ses cornes, de découvrir la supposition que nous avons faite à Monsieur Almédor. Çà, une bonne fois pour toutes, pendant que nous sommes ici seuls chez

Monſieur Almédor, & avant qu'il ſoit de retour de chez Monſieur Accurſe, récapitulons notre manigance, depuis ſon commencement juſqu'à ce moment, fais bien toutes tes réfléxions ſur chaque circonſtance; écoute moi bien, & ſois quelque temps ſans parler, ſi tu le peux.

Me. THIBAUT.

Je le veux bien; mais je te repréſenterai toûjours...

THIBAUT.

Ne voilà-t-il pas! Tu veux m'interrompre, & je n'ai pas encore commencé de parler. Tais-toi donc, de par tous les Diables, & m'écoute.

Me. THIBAUT.

Et pourquoi t'écouterois-je moi, puiſque je ſçai mieux que toi, tout ce que tu peux me dire? Il vaut mieux que ce ſoit moi qui parle; écoute toi-même, & remarque bien ſi je retrancherai la moindre choſe de toute l'hiſtoire.

THIBAUT.

Ah! tu n'as garde, tu ajoûterois plûtôt: patience, il faut qu'une femme parle, ou qu'elle crêve; & dans le courant des ménages, c'eſt la femme qui a la parole, & le mari la plume, c'eſt l'ordre; voyons donc.

Me. THIBAUT.

Quand Monſieur Geronte...

THIBAUT.

Au premier mot une ſottiſe. Où diable vas tu chercher le nom de Geronte, que Monſieur Almédor n'a jamais porté qu'à Bordeaux? Peux-tu avoir

oublié combien il nous a recommandé de ne l'appeller jamais Geronte, mais Almédor; Almédor, qui est le nom de sa famille.

Me. THIBAUT.

Eh! bien, soit, quand Monsieur Geronte, Monsieur Almédor, dis-je, s'en alla aux Indes il y a plus de vingt ans, nous étions ses Fermiers, comme nous le sommes encore.

THIBAUT.

Dont bien nous prend, Dieu merci.

Me. THIBAUT.

Il avoit un fils âgé de six mois, il nous le laissa en garde, & nous recommanda de le faire passer pour notre fils.

THIBAUT.

Il est vrai.

Me. THIBAUT.

Parce qu'il l'avoit eû d'un mariage sécret, & qu'il n'avoit pas alors assez de bien pour...

THIBAUT.

Ce *parce que* ne fait rien à notre affaire.

Me. THIBAUT.

Notre fils Arlequin étoit tout droitement de même âge que cet enfant de Monsieur Geronte, non, non, Almédor; il ont passé toûjours depuis l'un & l'autre pour être à nous.

THIBAUT.

Tout le monde l'a crû, & le croiroit encore, si Monsieur Almédor ne l'avoit reconnu pour son fils.

Me. THIBAUT.

Toute notre affection a été pour notre Arlequin.

THIBAUT.

Comme de raison.

Me. THIBAUT

Nous l'avons toûjours aux champs auprès de nous; car quoiqu'il ne soit pas bien sémillant, nous aurions été bien fâchés de le perdre de vûë.

THIBAUT.

Cela est naturel.

Me THIBAUT.

Pour l'enfant de Monsieur Almédor, tu vois bien que je ne dis plus Geronte, nous l'avons laissé vivre comme il lui a plû. Il se sauva du logis à l'âge de quinze ans, & s'enrôla. On lui donna le nom de Clitandre; nous ne courûmes pas après lui.

THIBAUT.

Nous aurions été de grands sots.

Me. THIBAUT.

Cependant, il fit si bien, qu'il devint Capitaine de fort bonne heure, & que quand il nous vint voir à la Ferme, il y a environ deux ans, pendant que Monsieur Accurse y étoit encore avec sa famille, il étoit déjà Major; dame, on dit que c'est lui qui tient la bourse.

THIBAUT.

S'il ne la tient pas mieux que le porte-feüille qu'il se laissa voler, il aura bien-tôt ruiné son Régiment.

Me. THIBAUT.

Enfin, donc, tant y a, Monsieur Almédor est

revenu des Indes depuis un mois, avec de grandes richeſſes; en arrivant il nous demanda ſon fils, & nous lui avons amené le nôtre au lieu du ſien.

THIBAUT.

Et trouves-tu que j'aye fait là le coup d'un niais?

Me. THIBAUT.

Non, s'il ne ſe rencontroit pas par malheur que le Diable avoit ramené Clitandre peu de jours auparavant.

THIBAUT.

Qu'importe, il étoit abſent de la Ferme, quand nous en partîmes, nous ne dîmes à perſonne où nous venions, comment veux-tu qu'il le devine?

Me THIBAUT.

Je ne ſçai; mais ſi par malheur il le devinoit, ſi.....

THIBAUT.

Oh! ſi... ſi... Tu me romps la tête.

Me. THIBAUT.

Ma foi, le cœur ne me dit rien de bon de tout ceci.

THIBAUT.

Tu t'épouvantes de rien; mais tu me fais venir un autre martel en tête. Il me ſouvient que Clitandre ne ceſſa de lorgner Mademoiſelle Angélique, tant qu'ils furent enſemble à notre Ferme, & je remarquois pluſieurs fois que la ſournoiſe lui faiſoit des petites mines.

Me. THIBAUT.

Ah! pardienne, tu as raiſon, je ne m'étonne

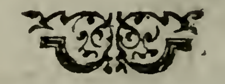
pas s'ils s'échappoient si souvent de nous, pour aller seuls derriere l'allée des noisettiers.

THIBAUT.

Il est, mardi, à craindre, si notre fils épouse Angélique, que ce gaillard de Major, quelque jour ne se foure un peu trop avant dans leur ménage; mais à la bonne heure, nous enlevons à Clitandre tous ses biens pour les donner à notre fils, Clitandre se fera peut-être restitution lui-même.

Me THIBAUT.

A la bonne heure, comme tu dis, il travaillera à l'acquit de notre conscience. Mais voici notre Arlequin : quel plaisir de le voir vêtu comme un Seigneur, & de l'appeller Monsieur le Vicomte! Laisse-moi lui parler, & va-t-en chercher Monsieur Dulaurier, dont je t'ai parlé; c'est un homme d'industrie que j'ai adressé à Monsieur Almédor, pour être gouverneur de notre innocent de fils, jusqu'à la conclusion de son mariage avec la fille de Monsieur Accurse, & peut-être pourra-t-il nous servir dans nos desseins. Va vîte, & surtout, *motus*



SCENE II.

LE VICOMTE, ou ARLEQUIN, THIBAUT.

LE VICOMTE.

TAtigué, que de ſarcinonies à la ville, ils ne ſont jamais las de complimenter.

THIBAUT.

Eh! bien, mon cher Arlequin, te voilà Monſieur le Vicomte;

LE VICOMTE.

Pargué, oui.

THIBAUT.

Je t'en ai averti; quoique nous ſoyons ſeuls, accoûtumes-toi à dire toûjours, oui Monſieur, & gardes-toi, ſur-tout, de m'appeller jamais mon pere; car peres, fils, freres, neveux, couſins, ſe donnent aujourd'hui du Monſieur entr'eux, parmi les Bourgeois, comme entre les Gens de qualité: retiens-donc bien cela en paſſant, dis toûjours, oui Monſieur.

LE VICOMTE.

Oui, Monſieur.

THIBAUT.

Sous tes beaux habits, on ne te prendra jamais pour le fils de Madame Thibaut.

LE VICOMTE.

Pargué, non.

THIBAUT.

Il faut dire, non, Monſieur.

LE VICOMTE.

Non, Monſieur.

THIBAUT.

Mr. Almédor commence-t-il à être un peu content de toi ?

LE VICOMTE.

Non, Monſieur.

THIBAUT.

Je veux dire, ſi quand tu es ſeul avec lui, il te paroît qu'il croit bien être véritablement ton pere ?

LE VICOMTE.

Eh pargué oüi.

THIBAUT.

Et laiſſe-là ton pargué, veux-tu toûjours être un ſot.

LE VICOMTE.

Ouï, Monſieur.

THIBAUT.

Puiſque cela dépendoit de moi & de ta mere, ne nous es-tu pas bien obligé de t'avoir donné à lui pour faire ta fortune?

LE VICOMTE.

Tatigué que cela a été bien aviſé.

THIBAUT.

Encore ton tatigué.

LE VICOMTE.

Morgué c'eſt que je n'y aviſe pas.

THIBAUT.

Oh aviſes-y donc : Dis-moi ? quand tu es ſeul avec Mr. Almédor, t'apperçois-tu qu'il te veüille du bien ?

LE VICOMTE.

Ouï.

THIBAUT.

Eh que dit-il encore ?

LE VICOMTE.

Il me dit ſouvent que je ſuis un ſot.

THIBAUT.

Ce ſont là les marques d'amitié qu'il te donne ?

LE VICOMTE.

Ce n'eſt pas qu'il m'en veüille plus de mal, tout le monde me le dit comme lui.

THIBAUT.

Et ne te dit-il jamais autre choſe ?

LE VICOMTE.

Oh que ſi fait. Quelquefois après m'avoir dit que je ſuis un ſot, il dit auſſi que je vous reſſemble, eſt il vrai mon pere ? il faut bien que nonobſtant qu'il croye que je ſuis ſon fils, il me fait bien élever, & m'a déjà fait apprendre des choſes, comme vous voyez, pour me façonner, ce dit-il ; & demain, ce dit-on, il veut me marier, ce dit-il, avec la fille de Mr. Accurſe, ce dit-on.

THIBAUT.

Ne voilà-t-il pas ton ce dit-il, & ton ce dit-on, revenu dont je t'avois corrigé. Un Vicomte doit-il parler comme cela ? Mais à propos de la fille de

Mr. Accurſe tu dois être vraiment bien-aiſe de te marier avec une ſi belle Damoiſelle.

LE VICOMTE.

Pargué pas tant que vous croyez, j'aimerois mieux ſa ſuivante; tatigué m'eſt avis que nous nous conviendrions mieux Liſette & moi; elle eſt toute fretillante, & nous nous l'étions promis, dà, ſous votre bon plaiſir quand vous êtiez mon pere; puiſque vous ne l'êtes plus, ne pourrai-je pas faire ce qu'il me plaira?

THIBAUT.

Non, tu dois ſuivre à préſent la volonté de Mr. Almédor.

LE VICOMTE.

Mademoiſelle Angélique fait trop la ſevére, & puis, je ſçavons bien ce que je ſçavons.

THIBAUT.

Eh que ſçais-tu donc?

LE VICOMTE.

Qu'elle aime mieux cet autre, qui étoit le véritable fils de Mr. Almédor, avant que vous vous aviſiſſiez que c'étoit moi qui devoit l'être.

THIBAUT.

Et d'où le ſçais-tu?

LE VICOMTE.

Pargué de deux bons endroits.

THIBAUT.

Et d'où encore?

LE VICOMTE.

De cette oreille-là & de celle-ci.

THIBAUT.

THIBAUT.

Comment ?

LE VICOMTE.

J'entendis hier au ſoir, entre chien & loup, Liſette qui eſt une fine mouche, comme vous ſçavez, qui jaſoit ſous ſes fenêtres avec ce Mr. le Major, ce Clitandre . . . .

THIBAUT.

Clitandre eſt ici, tu l'y as vû ?

LE VICOMTE.

Pargué ouï.

THIBAUT.

Ah tout eſt perdu !

LE VICOMTE.

Ouï . . . oh je me raviſe.

THIBAUT.

Eh non acheve, eh bien.

LE VICOMTE.

Eh ben, je les écoûtis de cette fenêtre, & j'entendis que Liſette lui diſoit que ſa Maîtreſſe l'aimoit bien, qu'elle ne conſentira jamais de ſe laiſſer marier à un ſot. Tatigué, je me douti d'abord qu'ils parlions de moi. Je ne ſuis pas ſi ſot qu'ils croyont, & je ſerois ſorti, dà, ſi vous ne m'aviez pas tant défendu de me montrer; j'acoûti plus fort, & . . .

THIBAUT.

Tais-toi, voici Mr. Alémdor.

SCENE III.

Mr. ALMEDOR, THIBAUT, LE VICOMTE.

THIBAUT.

SAluez Mr. votre pere, Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Sarviteur, mon pere; non à propos, vous n'êtes pas mon pere.

ALMEDOR.

Je rougis de l'être.

LE VICOMTE.

Vous êtes, Monſieur (*à Thibaut*) n'eſt-ce pas mon pere.

THIBAUT.

Il m'appelle toûjours ainſi par amitié.

LE VICOMTE.

Eh bien, mon pere m'a échappé; n'ais-je pas dit auſſi, Monſieur; je ſçais bien que je ſuis Vicomte une fois, & que je dois parler comme le beau monde; tatigué, on ne fait ici que me tarabuſter ſur tout; je n'ai jamais eu tant de peine dans notre ferme.

ALMEDOR.

Ah Madame Thibaut, Me. Thibaut, vous avez eu plus de ſoin de cette ferme, que de ce malheureux.

THIBAUT.

Vous m'aviez tant recommandé de cacher qu'il fût votre fils, que je ne pouvois mieux m'y prendre. Il eſt encore jeune, nous en ferons comme de vos terres, & je vous lui donnerai tant de façons...

LE VICOMTE.

Ah mordienne, je commence à être las de celles qu'on me donne depuis que je ſuis ici, j'aimerois mieux être cheux vous à mener une de nos charuës.

ALMEDOR.

Quelles inclinations baſſes ! Mais que cherche ici ce jeune cavalier ? qu'il a bonne mine !

THIBAUT.

C'eſt Clitandre, la peſte le créve.

SCENE IV.

CLITANDRE, ALMEDOR, THIBAUT, LE VICOMTE.

CLITANDRE.

AH mon pere, que je ſuis heureux de vous trouver !

ALMEDOR.

C'eſt Mr. votre fils Mr. Thibaut, que vous êtes heureux !

CLITANDRE *à Almédor.*

Monſieur, l'empreſſement que j'avois de ſaluer mon pere, m'a empêché de m'appercevoir qu'il

avoit l'honneur d'être avec vous ; je ne ſerois pas entré comme j'ai fait, & je ſçais trop le reſpect que je vous dois.

ALMEDOR.

Qu'il a bonne grace !

LE VICOMTE.

Vous parlez de moi, pas vrai ? tout le monde me trouve bien avec ce bel habit.

THIBAUT.

Qu'il eſt venu à la malheure !

CLITANDRE.

J'avois à parler à mon pere d'une affaire preſſante & dans laquelle il s'agit de mon établiſſement, mais j'attendrai, Monſieur, qu'il ait reçu vos ordres, je me retire.

THIBAUT.

Oui, vous ferez bien, ne revenez qu'après le mariage de Mr. le Vicomte.

LE VICOMTE.

C'eſt moi voyez-vous qui ſuis Mr. le Vicomte.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis, Monſieur. (*Il fait une reverence, & veut ſe retirer.*)

ALMEDOR.

Attendez, s'il vous plaît, Monſieur, vous pouvez dire à votre pere ce que vous ſouhaitez, je ſerai bien-aiſe d'y être préſent, j'ai toûjours eu de l'amitié pour lui ; il eſt bien heureux d'avoir un fils de votre mérite.

THIBAUT (*au Vicomte.*)

Retire-toi donc, miſérable, tu paroîtras encore plus ſot auprès de Clitandre.

SCENE V.

ALMEDOR, CLITANDRE, THIBAUT.

ALMEDOR.

QUelle différence entre ces deux jeunes gens, allons, Monſieur, ouvrez-vous à Monſieur votre pere. Ne vous contraignez pas, & regardez-moi comme un homme qui prend interêt à tout ce qui vous touche.

CLITANDRE.

Puiſque vous me l'ordonnez, Monſieur, je ne dois plus craindre que mon pere le trouve mauvais.

ALMEDOR.

Non, & ſi vous avez quelque choſe à lui demander je me ſervirai de l'autorité que j'ai ſur lui pour vous le faire obtenir.

CLITANDRE.

Il eſt vrai que ſi je manquois une occaſion ſi favorable à mon avancement, je ſerois long-tems à la retrouver.

THIBAUT.

Monſieur a bien affaire de cela; parce qu'il eſt bon, faut-il que vous ſoyez indiſcret? Allez, allez, quoi

qu'il vous diſe, prenez-mieux votre temps.

ALMEDOR (*à Thibaut.*)

Non, vous dis-je, mon cœur me parle en ſecret pour lui. Vous ne devriez pas traiter ſi durement un auſſi galant homme, ah, que mon fils ne lui reſſemble-t-il pas! (*à Clitandre.*) Courage, Monſieur, parlez hardiment, je me doute à peu près de quoi il s'agit. Les jeunes gens ont des beſoins, ſur-tout ceux qui ſont dans le ſervice.

CLITANDRE.

C'eſt la verité, Monſieur, & je viens dire à mon pere que j'ai un beſoin preſſant de deux cens piſtoles.

THIBAUT.

Deux cent piſtoles! & d'où diantre veut-il que je les tire?

CLITANDRE.

Helas, mon pere, je ne vous ai rien coûté depuis mon enfance, ce que je vous demande eſt non-ſeulement pour mon établiſſement preſent, mais encore un degré pour me faire monter peut-être à la plus haute fortune. Ce que j'ai fait dans le ſervice, je le dois, plus à mon étoile qu'à mon mérite. Il y a trois ans au moins que je ſuis Major de mon Regiment, le Lieutenant-Colonel eſt vieux & caſſé; il conſent de ſe retirer moyennant quatre cens piſtoles que je lui donnerai, & c'eſt un accommodement dans lequel mon Colonel veut bien entrer pour l'amour de moi: tous mes camarades le ſouhaitent, ils m'aiment &...

THIBAUT.

Vous vous êtes pourtant laiſſé voler leurs papiers.

CLITANDRE.

Helas, ce fut un malheur que j'ai payé bien cher; l'amour fut cauſe que j'oubliai mon portefeüille ſur la table d'un fripon; & ſi cette perte ne m'avoit fait un tort conſidérable, je ne ſerois pas aujourd'hui contraint de vous importuner.

THIBAUT.

Vous ennuyez Monſieur.

ALMEDOR.

Bien-loin de m'ennuyer, Monſieur, je ſuis charmé de vous entendre. Continuez, de grace.

CLITANDRE.

Enfin il s'agit de ma fortune: à quel autre puis-je avoir recours qu'à vous, mon pere? tant que j'ai crû avoir un frere, je ne vous ai point été à charge; mais à preſent que vous n'avez d'autres enfans que moi, qui (j'oſe m'en flatter) ne vous fais point deshonneur, faites un petit effort de grace, & ne me refuſez pas les deux cens piſtoles que je vous demande.

THIBAUT. (*à part.*)

Comme il parle de deux cens piſtoles. (*à Clitandre.*) Sçais-tu qu'après avoir payé la taille, on ne les trouveroit pas dans toute la Parroiſſe.

ALMEDOR.

Il me touche. Que n'a-t-il un pere comme moi!

CLITANDRE.

Je vous en conjure, mon pere; de quatre cens piſtoles dont j'ai beſoin, je ne vous en demande que la moitié, je ferai l'autre de ce que je puis avoir de trop dans mon équipage.

ALMEDOR.

Quelle diſcretion pour un homme de ſon âge!

CLITANDRE.

Voyez, s'il vous plaît, où cela me mene. J'ai de l'ambition, j'aime le ſervice, & quand je n'eſpérerois pas parvenir à quelque dégré plus élevé, je n'en ſervirois pas le Roi avec moins de fidélité & d'exactitude; mais ce ne ſeroit pas, je l'avouë, avec le même plaiſir.

ALMEDOR.

Se peut-il que ces beaux ſentimens ſoient dans le fils d'un payſan, & que le mien en ait de ſi bas?

CLITANDRE.

Puiſque Monſieur me le permet, ſouffrez que je vous attendriſſe: mon pere, deux cens piſtoles pour me faire Lieutenant-Colonel.

THIBAUT.

Je ne ſerois pas en état de t'en donner vingt, quand ce ſeroit pour te faire Connêtable.

CLITANDRE.

Monſieur, vous avez eu la bonté de me promettre que vous employeriez votre autorité en ma faveur.

ALMEDOR.

Je ferai bien plus, Monſieur. Oh ça Thibaut,

vous dites donc que vous n'êtes pas en état de donner deux cens pistoles à votre fils ?

THIBAUT.

Je n'ai été que votre fermier en honnête homme, & vous me parlez comme si j'avois été votre intendant.

ALMEDOR.

Je veux croire que vous n'avez pas cet argent : mais ne serez-vous pas bien aise que quelqu'un vous le prête ?

THIBAUT.

Non, ma foi ; ce seroit, comme dit l'autre : J'avions emprunté, fallit rendre.

ALMEDOR.

En verité vous êtes trop dur, Thibaut, n'avez-vous pas de honte que l'on soit plus attendri que vous pour votre fils ?

THIBAUT.

Chacun a ses raisons, vous ne connoissez pas le garniment comme moi.

ALMEDOR.

Eh ! bien, je sçai quelqu'un qui vous prêtera cet argent, sans billet, & même, sans exiger de vous que vous le rendiez, si vous ne voulez.

THIBAUT.

A la bonne heure, permis, comme on dit, au suppliant de faire le fat à ses dépens.

ALMEDOR.

Monsieur, pour vous témoigner l'estime que j'ai

conçûë pour vous, je vous prie de consentir à ce que je vais faire.

CLITANDRE.

Je suis prêt, Monsieur, à vous obéïr aveuglement.

ALMEDOR.

Vous vous feriez quelque délicatesse de recevoir cet argent de ma main, trouvez bon que j'en fasse présent à Thibaut, à condition qu'il vous le donnera sur le champ en ma presence : j'ai heureusement sur moi dans cette bourse quatre cens pistoles, je vous les donne; Thibaut, donnez-les tout-à-l'heure à votre fils. Allez, Monsieur, conclure l'affaire de votre Lieutenance-colonelle, & gardez le surplus de votre équipage.

CLITANDRE.

Ah, Monsieur, quel excès de générosité ! un sentiment secret que je ne puis démêler, quelque chose de plus fort que la fierté & la délicatesse, que j'ai éprouvé toute ma vie, m'empêche de me refuser à vos bontés: Je les accepte donc, Monsieur, mais avec des transports infiniment au-dessus de ceux de la reconnoissance ordinaire: permettez-moi seulement, je vous en supplie, d'y mettre une condition. Je me flatte, Monsieur, de me conduire de façon à être bien-tôt en état de vous rendre cette somme; & quoique j'espére m'acquitter incessamment avec vous, cela ne m'empêchera pas d'être si pénétré de votre procedé, que j'en conserverai une reconnoissance éternelle.

SCENE VI.

ALMEDOR, THIBAUT.

ALMEDOR.

IL a bien fait de ſortir, j'étois trop attendri, & il me ſemble qu'il entraîne mon cœur avec lui. Ah l'honnête-homme ! l'aimable homme ! quelles manieres ! vous n'êtes guéres bon pere au moins, Thibaut, de le traiter comme vous faites, & vous méritez auſſi peu de l'avoir pour fils, que mon malheureux fils de m'avoir pour pere.

THIBAUT.

Si vous le connoiſſiez, Monſieur, vous verriez bien que je ne ſuis pas ſi mauvais pere, que vous croyez.

ALMEDOR.

Dites-lui toûjours de me venir voir ſouvent, je me ſens de l'inclination pour lui, je veux prendre ſoin de ſa fortune. Mais parlons de notre affaire, avez-vous des nouvelles de cet habile homme qui doit donner des leçons à mon fils, & le faire paſſer pour raiſonnable, juſqu'à ce que Mr. Accurſe l'ait accepté pour ſon gendre.

THIBAUT.

Ma femme l'eſt allé chercher, & l'amenera avec elle.

ALMEDOR.

Eh bien, laiſſez-moi ſeul ici ; en attendant ap-

prochez-moi cette table : tirez de ce cabinet un grand livre dans lequel j'écris, & qu'on dise que je suis sorti à quiconque me demandera, hors au clerc de Notaire de Mr. Accurse, ou à tous ceux qui viendront de sa maison.

SCENE VII.

LISETTE, ALMEDOR, UN LAQUAIS.

ALMEDOR (*sans voir Lisette.*)

PArcourons un peu les memoires des armemens de la mer du Sud (*il feüillette & marmotte.*)

LISETTE (*sans voir Almédor.*)

Le coup que je viens de faire de ma tête est bien hardi, & il faut être aussi rusée que je la suis pour l'entreprendre; mais aussi si je puis rompre ce mariage, je suis bien sûre qu'il n'y aura jamais que notre Mr. Accurse, qu'un aussi sot homme, enfin qu'un Docteur qui veüille donner sa fille au fils de Mr. Almédor. Et que sçais-je moi si je n'en profiterai point? ce nigaut m'aimoit bien avant qu'il fut Vicomte; ne suis-je pas du bois dont on fait les Vicomtesses? pourquoi ne songerai-je point à l'épouser? on a bien vû des disproportions plus grandes; Embroüillons les affaires, & commençons par Mr. Almédor : bon, le voilà fort appliqué sur son livre; comment l'aborderai-je?

ALMEDOR (*sans voir Lisette.*)

Noms des vaisseaux sur lesquels j'ai eu du profit: sur l'Exterminateur, six cens mille livres; plus cent-soixante-dix-huit mille piastres pour ma part sur le Poliphême.

LISETTE *à part.*

Il a commerce avec de terribles gens.

ALMEDOR.

Un million moins neuf cent quatre-vingt-seize livres sur le Neptune.

LISETTE *à part.*

Je ne suis pas en peine de lui faire voir cette lettre que j'ai supposée & que j'ai écrite moi-même; j'en ai des moyens de reste; mais je dois me dépêcher, de peur que quelqu'un ne me surprenne.

ALMEDOR.

Cette année n'a pas été mauvaise.

LISETTE.

Le voilà de bonne humeur, je puis l'aborder, (*à Almédor.*) Monsieur, je prens la liberté de venir vous faire la révérence, j'appartiens à Mademoiselle Angélique.

ALMEDOR.

Serois-je assez heureux pour lui être bon à quelque chose?

LISETTE.

Je ne viens pas de sa part, mais je me suis flattée Monsieur, qu'ayant l'honneur de la servir, vous trouveriez bon que je vous fisse une priere en faveur d'une de mes proches parentes.

ALMEDOR.

Vous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Comme tout Paris ſçait le mariage de Mr. votre fils avec ma maîtreſſe, ma parente m'a prié de vous offrir ſes ſervices, c'eſt une marchande de bijoux très-accommodante & des mieux aſſorties.

ALMEDOR *à part.*

La bonne occaſion pour mettre cette fille dans mes intérêts! (*à Liſette*) Je préfererai toûjours tout ce qui viendra de votre part, & vous me donnerez lieu de vous faire à mon tour une priere.

LISETTE.

A moi, Monſieur, & en quoi pourrois-je vous être utile?

ALMEDOR.

A rendre de bons offices à mon fils auprès de votre maîtreſſe. Je ſuis un homme moi, qui ne me contente pas de reconnoître les ſervices après qu'on me les a rendus, je commence par bien payer ceux que je deſire qu'on me rende.

LISETTE.

Je n'entends point ce que vous me dites, vous me parlez Hébreu.

ALMEDOR.

Je vais donc vous parler bon François; je vous prie, en attendant mieux, de recevoir cette montre.

LISETTE.

Je ne puis rien refuſer de votre main à la veille

du mariage de ma maîtreſſe avec Mr. votre fils, & je regarde cela comme un préſent de nôces.

ALMEDOR.

Je n'en demeurerai pas là : çà parlons franchement, quels ſont les ſentimens de Mademoiſelle Angélique ſur le mariage de mon fils ; car pour Mr. Accurſe je ne crains rien de ſa part.

UN LAQUAIS.

Monſieur, vos chevaux ſont au carroſſe, & le clerc de ce Notaire que vous ſçavez vient vous chercher.

ALMEDOR *au Laquais.*

Je m'en vais. (*à Liſette*) Je ſuis bien fâché d'être obligé de ſortir.

LISETTE *à part.*

Et moi bien-aiſe, mon prétendu quiproquo paroîtra plus naturel, quand je ſerai preſſée.

ALMEDOR *à Liſette.*

Mais il faut, Mademoiſelle, que nous nous revoyons bien-tôt.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me donner votre heure, Monſieur, j'aurois tort ſi je n'y étois pas exacte.

ALMEDOR.

Je vous la ferai ſçavoir dès que je ſerai de retour.

LISETTE.

A propos, Monſieur, j'ai heureuſement ſur moi une enſeigne de ma couſine.

ALMEDOR.

Donnez, je la lirai dans mon carroſſe, car je ne veux pas faire attendre le Notaire de Mr. Accurſe. Au revoir.

SCENE VIII.

LISETTE *ſeule.*

VA, va, bon homme, lire à ton aiſe mon papier dans ton carroſſe, tu ſeras bien payé de ta montre, & tu auras ta petite caboche bien ferme, ſi de cette lecture elle n'eſt pas violemment dérangée, & ſi... Mais voici le pauvre Clitandre, je me garderai bien de lui dire ce que je viens de faire, il ne pourroit jamais le cacher à ma maîtreſſe.

SCENE IX.

CLITANDRE, LISETTE.

CLITANDRE.

AH Liſette! pourquoi faut-il que je ſois ſi traverſé dans mon amour, & que je trouve tant de facilité dans ma fortune? je viens de conclure l'affaire de la Lieutenance-colonelle, & je me vois prêt à perdre Angélique.

LISETTE.

Il eſt vrai que Mr. Almédor vient de ſortir pour aller chez le Notaire de Mr. Accurſe ; çà penſons ſérieuſement aux moyens que l'on peut employer pour rompre le mariage qu'ils projettent : voyons un peu de votre côté ce que vous prétendez faire ?

CLITANDRE.

Me deſeſpérer.

LISETTE.

Bel expédient ! quoi, votre violente paſſion ne vous en inſpire point d'autre ?

CLITANDRE.

Et que puis-je faire, Liſette, les choſes ſont ſi avancées ? Si j'avois recours à des remedes violens j'offenſerois Angélique, je donnerois un coup de poignard à Mr. Almédor, à qui j'ai obligation ; que je reſpecte, & que j'aime . . .

LISETTE.

Plus que ma maîtreſſe.

CLITANDRE.

Qu'oſes-tu dire, injuſte Liſette, toi qui ſçais à quel point je l'adore ? Ah, je ne verrai jamais cet odieux mariage.

LISETTE.

Que ferez-vous donc, pour ne le point voir ? Ce que je vois moi, c'eſt qu'il faut que je me charge ſeule de toute la conduite de cette affaire.

CLITANDRE.

Ah Liſette ! tu connois l'excès de ma paſſion, ſois ſûre que ta récompenſe . . .

LISETTE.

Ma récompenſe: arrêtez-là, Clitandre, & connoiſſez Liſette, apprenez que l'idée de ce que vous appellez récompenſe, me révolteroit, plûtôt que de me faire faire un pas.

CLITANDRE.

Eh, ma chere Liſette, je n'ai pas eu deſſein de t'offenſer.

LISETTE.

Voici une montre que je viens d'accepter de Mr. Almédor, mais je ne l'ai fait que pour qu'il me crût vraiment dans ſes intérêts; ſoyez ſûr que j'ai mes vûës en vous ſervant, & que vos récompenſes n'en ſont point du tout le but.

CLITANDRE.

Je ſuis charmé que la fierté ſoit ta vertu domiminante, & j'oſe eſpérer que tu me ſerviras par ſympathie.

LISETTE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi: j'ai toutes les facilités du monde pour nos deſſeins, & j'ai dans l'idée quelques déguiſemens qui pourroient nous être utiles. La femme de notre portier eſt heureuſement une des plus fameuſes revendeuſes à la toilette de tout Paris : elle a ſon magaſin ſur la porte de la ruë, & il n'eſt ſorte de nippe que je ne trouve chez elle. Pour vous cependant, ne ſortez pas d'ici : emparez-vous de ma chambre, en voilà la clef : elle eſt voiſine de celle de Mademoiſelle Angélique, profitez de tous les momens

pour l'encourager, & ſoyez prêt à mes ordres ſous peine d'être caſſé.

CLITANDRE.

Je t'obéïrai aveuglement.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ACCURSE, ALMEDOR.

ACCURSE.

JE n'ai jamais eu tant d'occupations, cependant j'ai quitté tous mes apprentifs Magiſtrats, pour aller ſigner après vous notre dédit, & cela étoit juſte.

ALMEDOR.

C'eſt l'amitié ſeule qui fait votre empreſſement, la juſtice n'y a point de part.

ACCURSE.

Pardonnez-moi. *Juſtitia eſt conſtans* .... à propos je ne crois pas que vous euſſiez appris le Latin aux Indes.

ALMEDOR.

Non aſſûrément.

ACCURSE.

Vous êtes un bon gentilhomme, mon ancien ami : moi, un bon & honnête Docteur en Droit. Vous n'avez qu'un fils, je n'ai qu'une fille : puiſque nous voici raprochés ſur nos vieux jours, nous ne pouvons mieux faire que de nous unir par cette

alliance ; vous m'avez dit tantôt que votre fils n'étoit pas arrivé, l'eſt-il préſentement ?

ALMEDOR.

Je l'attends d'un moment à l'autre.

ACCURSE.

Hâtons-nous de conclure ce mariage dès qu'il ſera ici ; car je n'ai pas d'ami dans la Robe qui ne veüille m'en détourner.

ALMEDOR.

Vous avez la réputation d'être fort riche, vous êtes connu ſur ce pié par les familles de ces jeunes gens à qui vous enſeignez le Droit, vous étonnez-vous que leurs parens condamnent ce mariage ? la plûpart des gens n'achétent & ne regardent leurs charges que comme des trebuchets à prendre de riches héritieres.

ACCURSE.

Je les connois mieux que vous ; ma fille n'eſt pas pour eux. Je préfére le fils de mon ami, qui ne me fera pas de chicanne, qui ne devorera pas des yeux ma ſucceſſion ; à la condition néanmoins portée par notre dédit, que votre fils ſera ce que nous appellons en droit propre, apte & idoine pour la ſociété matrimoniale & civile ; autrement je ſerois relevé par la loi *Matrimonium*, *Cod. de fatuis*, *paragrapho*, *filius tuus*.

ALMEDOR.

Je ſouſcris à tout ce qu'il vous plaira, quoique je n'entende pas le Latin.

ACCURSE.

Adieu, je ne ſuis venu que pour vous dire que j'avois ſigné après vous, ſouffrez que je vous quitte, & faites-moi avertir quand votre fils ſera arrivé.

SCENE II.

THIBAUT, Me. THIBAUT, ALMEDOR.

ALMEDOR.

AH ! Madame Thibaut, je vous attendois.

THIBAUT.

Ma femme a trouvé ce Monſieur du Laurier, que vous aviez envoyé chercher.

ALMEDOR.

Eh bien, eſt-il venu ?

THIBAUT.

Non; mais il ſera ici dans un quart d'heure, avec un habile homme de ſes amis.

ALMEDOR.

Eh ! pourquoi ne vient-il pas ſeul ?

THIBAUT.

C'eſt, diſent-ils, que ce n'eſt pas trop de deux gens d'eſprit pour façonner un nigaut.

ALMEDOR.

Je ſouhaite qu'ils en viennent à bout; attendez-les ici, je vais cependant donner des ordres preſſants à cet homme, qui doit partir demain pour Breſt,

& que j'ai laiffé dans mon cabinet, je n'en fortirai pas; avertiffez-moi dès qu'ils feront ici.

SCENE III.

Me. THIBAUT, THIBAUT.

Me. THIBAUT.

THibaut.

THIBAUT.

Nicolle.

Me. THIBAUT.

Mon mari.

THIBAUT.

Ma femme.

Me. THIBAUT.

Eh! bien.

THIBAUT.

Eh! bien, qu'as-tu en dire?

Me. THIBAUT.

Que les plus courtes folies font les meilleures.

THIBAUT.

Qu'entens-tu par-là?

Me. THIBAUT.

Ce que j'entends?

THIBAUT.

Oui.

Me. THIBAUT.

Que je fuis fort tentée de m'aller jetter aux pieds

de Monsieur Almédor, de lui tout avoüer, & de lui demander pardon.

THIBAUT.

Tu as bien fait tes réfléxions sur cela?

Me. THIBAUT.

Je n'ai autre chose en tête.

THIBAUT.

Et tu y es donc résolument déterminée?

Me. THIBAUT.

Oui, en vérité.

THIBAUT.

Ah! tu ne le feras jamais, ma petite femme.

Me. THIBAUT.

Si fait, ma fy, & tout-à-l'heure.

THIBAUT.

Non, tu n'en auras pas la force, ma chere poullette.

Me. THIBAUT.

La force? Tu tu mocques de moi.

THIBAUT.

Non, je sçais bien que tu ne l'auras point.

Me. THIBAUT.

Et pourquoi ne l'aurai-je pas?

THIBAUT.

Pourquoi? m'amour, parce qu'auparavant je t'aurai assommée, roüée de coups. Si tu faisois cette sottise-là, tiens, tu sçais de quel bois je me chauffe, je t'étranglerois, &...

Me. THIBAUT. (*à part.*)

Il le feroit, comme il le dit, le vieux chenapan.

THIBAUT.

THIBAUT.

Hé ?

Me. THIBAUT.

Mais si nous continuons à soûtenir notre supposition ? On dit que c'est un cas pendable ?

THIBAUT.

En ce cas-là, nous serions pendus ensemble. N'est-ce pas une grande consolation pour une femme qu'on pend, de voir pendre son mari avec elle ?

Me. THIBAUT.

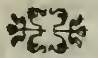
Quelle obligation nous aura-t-il de ce que nous faisons pour lui, s'il reste fils de Monsieur Almédor, & quel avantage tirerons-nous de ma supposition ? Nous serons trop heureux, si dans sa fortune il se souvient encore que nous sommes ses pere & mere.

THIBAUT.

Je l'entends parler, j'y cours, j'ai toûjours peur qu'il ne me fasse quelle sottise.

Me. THIBAUT *seule.*

Je sçavois bien que Thibaut en avoit fait de bonnes dans sa jeunesse ; mais je ne le croyois pas si déterminé : c'est un diable ; si je parle, il me tuera, & si je ne parle pas, & que notre supposition vienne à être découverte, je suis perduë ; comment faire ?



SCENE IV.

Me. THIBAUT, FRONTIN, DU LAURIER.

DU LAURIER

BOn jour, Madame Thibaut.

Me. THIBAUT.

Soyez le bien venu, Monſieur du Laurier.

FRONTIN.

Eh ! bien, Monſieur Almédor eſt-il ici ?

Me. THIBAUT.

Je vais le chercher, attendez un moment.

FRONTIN.

Franchement nous venons ici pour une choſe aſſez difficile.

DU LAURIER.

Difficile, tu n'y penſes-pas, eſt-il quelque choſe au-deſſus de la portée de notre génie ?

FRONTIN.

S'il ne s'agiſſoit que d'être Plénipotentiaire d'un Traité de Paix entre les braves de Paris, de conſoler un fils de famille de la dureté de ſon pere, par les manieres généreuſes d'un uſurier, de faire aboucher deux Amants en dépit d'une vieille tante, paſſe encore ; mais il s'agit de rendre un ſot habile homme.

DU LAURIER.

Habile homme? tu te mocques, je ne me ſuis chargé que de cacher ſa ſottiſe pendant vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Appelle-tu cela une bagatelle?

DU LAURIER.

Nous en viendrons à bout; mais j'entends quelqu'un.

SCENE V.

ALMEDOR, FRONTIN, DU LAURIER.

ALMEDOR (*à Frontin.*)

Eſt-ce-là cet illuſtre, dont on m'a parlé?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, c'eſt lui-même.

ALMEDOR (*à du Laurier.*)

Je ſuis charmé, Monſieur, que vous vouliez bien vous charger de l'éducation de mon fils.

DU LAURIER.

Monſieur, tréve de complimens, quoique je faſſe profeſſion de ſçavoir vivre, & que ce ſoit-là ce que j'enſeigne aux autres, j'ai toûjours travaillé à détruire l'abus de ces panégyriques ſuperflus, avec leſquels on a coûtume de s'aborder.

FRONTIN.

Oui, Monſieur, ç'a toûjours été l'intention de Monſieur Macrobe de...

ALMEDOR.

Qu'eſt-ce que ce Monſieur Macrobe?

DU LAURIER.

C'eſt moi, Monſieur, mon nom eſt Macrobe de Richeſource, modérateur de l'eloquence & de la civilité Françoiſe; je n'enſeigne ni le Grec, ni le Latin, qui ne font ſouvent que des Sots; mais je montre le grand art de ſçavoir vivre, qui manque à beaucoup de Sçavans; & dans quelques leçons je prétends rendre Monſieur votre fils un fort joli Cavalier.

ALMEDOR.

Je vous aurai bien de l'obligation, ſi vous en pouvez venir à bout.

DU LAURIER (*à Frontin.*)

Mon Secretaire.

FRONTIN.

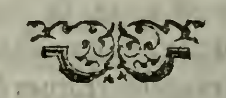
Monſieur.

DU LAURIER.

Mon Diſciple va-t-il venir?

ALMEDOR.

Je viens d'ordonner qu'on l'amenât; mais le voici, je vous laiſſe avec lui.



SCENE VI.

LE VICOMTE, FRONTIN, DU LAURIER, Me. THIBAUT.

LE VICOMTE.

IL faut donc que j'apprenne tout ce qu'ils me diront ?

DU LAURIER (*au Vicomte.*)

Approchez, Monſieur ; approchez-donc. Un fauteüil ; ôtez-vous de là, s'il vous plaît, cette place m'appartient.

LE VICOMTE.

Avec votre permiſſion, je me placerai donc ici, car je ſuis las.

FRONTIN.

De bout, Monſieur, de bout ; c'eſt-à-dire, levez-vous.

Me. THIBAUT.

Tenez, plaquez-vous là, & écoutez bien Monſieur.

FRONTIN.

Ce chapeau, Monſieur, ce chapeau, vous dis-je, voilà ſa place.

DU LAURIER.

Attendez, Monſieur, il eſt encore mieux-là.

LE VICOMTE.

Quels diables de gens ſont ceci ?

Me. THIBAUT.

Paix, & ſoyez bien attentif.

DU LAURIER.

Vous a-t-on dit qui je ſuis?

LE VICOMTE.

Jarnigué, on m'a dit que vous étiez un fin merle, tatigué.

FRONTIN.

Fi, comment parlez-vous, jarnigué, tatigué.

DU LAURIER.

Attendez, ceci me regarde.

FRONTIN.

Songez bien à ce que vous va dire Monſieur.

DU LAURIER.

Monſieur, un Gentilhomme ne doit jamais ſe ſervir de ces façons de parler; mais ſi vous ne pouvez pas vous paſſer de quelque broderie dans le diſcours, au lieu de pargué, tatigué, & les autres, vous pouvez dire, morbleu, parſanbleu; tête-bleu eſt encore aſſez bon. Cependant vous feriez beaucoup mieux, comme je vous ai dit, de vous en abſtenir, quoiqu'il y ait de jeunes gens aſſez ſots, pour croire qu'ils ont de la grace à les prononcer, & que cela leur donne un air de qualité.

LE VICOMTE.

Morbleu, tête-bleu, parſambleu, bon bon, je le dirai.

DU LAURIER.

Oh! çà, écoutez-moi bien à cette heure.

LE VICOMTE.

Je vous écoute, fatigué; non, tête-bleu.

FRONTIN.

La premiere chose qu'il faut sçavoir, c'est la maniere de saluer les gens; & c'est ce que vous aurez à faire lors de la visite de Monsieur Accurse, & de Mademoiselle sa fille.

LE VICOMTE.

Oh! que je vais bien retenir ceci.

DU LAURIER.

On rencontre dans les compagnies quatre sortes de gens, nos inférieurs, nos égaux, ceux qui sont au-dessus de nous, & les Dames. Pour le bien comprendre comptez par vos doigts après moi; allons, *Primò*, nos inférieurs.

LE VICOMTE.

Primò, nos inférieurs.

DU LAURIER.

Secundò, nos égaux.

LE VICOMTE.

Secundò, nos égaux.

DU LAURIER.

Tertiò, ceux qui sont au-dessus de nous.

LE VICOMTE.

Tertiò, ceux qui sont au-dessus de nous.

DU LAURIER.

Et *Quartò*, les Dames.

LE VICOMTE.

Et *Quartò*, les Dames.

DU LAURIER.

Il y a donc quatre différentes manieres de salüer les gens ?

Me. THIBAUT.

Vous sçaurez bien connoître ces quatre sortes de gens ?

LE VICOMTE.

Oh ! qu'oui, le *primò*, le *secundò*, le *tertiò*, & le *quartò*.

DU LAURIER.

Pour vous les faire bien comprendre, passons à l'application, levez-vous : prenez bien garde à ce que je vais faire, pour le faire comme moi. Voici comment il faut salüer nos inférieurs ; un petit signe de la tête, & un coup de main sur l'épaule, en disant : Bon jour mon garçon, ou bon jour ma fille.

LE VICOMTE.

Et c'est le *primò*.

FRONTIN.

Oui, le *primò* pour vos inférieurs ; retenez bien cela, pour vos inférieurs.

Me. THIBAUT.

Allons, saluez Monsieur, comme s'il étoit votre inférieur.

FRONTIN.

Courage, le signe de tête. Bon, le coup de main sur l'épaule hardiment ; plus fort ; pas si fort. Voilà qui n'est pas mal.

LE

LE VICOMTE.

Bon jour mon garçon, ou bon jour la fille.

DU LAURIER.

Voici pour nos égaux.

LE VICOMTE.

Et c'eſt le... il ne m'en ſouvient pas.

FRONTIN.

Le *ſecundò*.

DU LAURIER.

Oui, *ſecundò*, voyez, remarquez bien une inclination de tête, en préſentant ainſi la main, & en diſant auſſi, je ſuis votre ſerviteur.

Me. THIBAUT.

Çà, ſaluez Monſieur, comme s'il étoit votre égal.

FRONTIN.

L'inclination de tête. Oui, dea, préſentez la main baſſe, dites ce qu'on vous a enſeigné : Monſieur, je ſuis...

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre valet.

DU LAURIER.

Serviteur, ſerviteur, eſt mieux.

LE VICOMTE.

Eh! bien, ſerviteur, & voilà le *ſecundò*.

FRONTIN.

Oui, pour vos égaux.

DU LAURIER.

Voici comment il faut ſaluer ceux qui ſont au-deſſus de nous. Tenez, il faut faire une profonde révérence, comme ceci.

LE VICOMTE.

En disant...

DU LAURIER.

Non, on doit attendre par respect, qu'ils daignent vous parler, il ne faut rien dire.

LE VICOMTE.

Je dirai bien cela.

FRONTIN.

Allons, saluez Monsieur, comme s'il étoit au-dessus de vous.

DU LAURIER.

Bon, courage, fort bien.

LE VICOMTE.

Et voilà le *tertiò*.

DU LAURIER.

Oui : voici le dernier, le *quartò* pour les Dames. Une révérence de cette maniere, en disant galamment, si vous voulez : Ah ! Madame, que je suis heureux de vous voir !

Me. THIBAUT.

Voyons, saluez-moi, comme si j'étois une Dame. Fort bien.

LE VICOMTE.

Ah ! Madame, que je suis heureux de vous voir !

DU LAURIER.

Pas mal, pas mal ; qu'en dis-tu, mon Secretaire, toi qui es Ecuyer banal des Marquises & des Comtesses qui viennent à Paris par le coche ?

FRONTIN.

J'espére que nous en ferons quelque chose.

DU LAURIER.

Il n'y auroit qu'à le livrer à quelqu'une de tes Comtesses, elle l'auroit bien-tôt déniaisé; cependant qu'il ne fasse que ce que nous lui dirons.

FRONTIN.

Monsieur a raison, ne faites & ne dites, sur-tout, que ce que nous vous aurons appris.

Me. THIBAUT.

Oui, oui; après que Monsieur Accurse vous aura accepté pour gendre, passe, vous jaserez tant qu'il vous plaira.

LE VICOMTE.

Quand il m'aura donc une fois pris pour gendre, je pourrai faire & dire ce que je voudrai.

FRONTIN.

Oh! alors, faites à votre fantaisie, notre affaire à nous sera faite. Le reste ne nous importe guére.

LE VICOMTE.

Oui, deà. Oh! tatigué, nous verrons.

DU LAURIER.

Il seroit bon néanmoins de vous abstenir de ces vilains pargué & tatigué.

LE VICOMTE.

Oui, oui, morbleu, tête-bleu, palasambleu. Laissez venir Monsieur Accurse, je ne ferai que ce que vous m'avez enseigné; mais aussi, d'abord qu'il m'aura claqué dans la main, tatigué, je ne me contraindrai pas pour un diable.

Me. THIBAUT.

A la bonne heure, en attendant recommençons.

LISETTE (*derriere le théatre.*)

Je ſuis à vous, Mademoiſelle, j'ai auparavant quelque choſe à voir dans cette ſalle.

DU LAURIER.

Sortons d'ici, voilà quelqu'un qui vient.

LE VICOMTE.

C'eſt la voix de Liſette. Laiſſez-là venir, tatigué, je l'aimerois bien mieux que ſa Maîtreſſe.

Me. THIBAUT

Evitons-là, c'eſt une petite pigriéche, je la connois.

DU LAURIER.

Pouvons-nous aller continuer nos leçons quelque autre part?

LE VICOMTE.

Oui, oui, allons dans l'office, auſſi bien nous y boirons bouteille.

Me. THIBAUT.

Sortons promptement.

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

OUais, d'où vient cette déſertion? J'ai entendu du monde, on s'eſt enfui dès que j'ai paru, que diantre y machinoit-on? Ils y reviendront, & je tâcherai de les y ſurprendre. Je ſuis curieuſe de ſçavoir ce que c'eſt, & d'en avertir nos amants.

SCENE VIII.

ALMEDOR, LISETTE.

ALMEDOR.

VOyons un peu les progrès que fait nôtre habile homme. Ho, ho, que sont-ils devenus? vous êtes seule ici, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Oui, Monsieur.

ALMEDOR.

Y a-t-il long-temps que vous y êtes?

LISETTE.

Non, Monsieur.

ALMEDOR.

Aviez-vous quelque chose à me dire? que veniez-vous faire ici?

LISETTE.

J'y croyois trouver Monsieur le Vicomte.

ALMEDOR.

Eh bien, avancez-vous quelque chose sur l'esprit de votre Maîtresse?

LISETTE.

Je travaille toûjours bien pour vous, Monsieur, & je vais encore de ce pas .....

ALMEDOR.

Attendez, s'il vous plaît, disons auparavant un mot de cette Marchande, dont vous m'avez don-

né tantôt l'enſeigne. Hé ! elle eſt embarraſſée.

LISETTE (*à part.*)

Que lui dirai-je ? (*haut.*) Il eſt vrai que j'ai pris une liberté . . .

ALMEDOR.

Aviez-vous bien vû l'enſeigne que vous m'avez donnée ; je la garde pour l'amour de vous, & je l'ai encore ſur moi.

LISETTE.

Vous avez donc eû la bonté d'y aller, Monſieur; êtes-vous content de ma couſine ?

ALMEDOR.

Comment le ſerai-je, ſi . . .

LISETTE.

C'eſt la plus accommodante femme...

ALMEDOR.

Elle ne m'accommodera jamais tant que. . .

LISETTE.

Ah ! Monſieur, elle vend en conſcience.

ALMEDOR.

Mais, je ne puis, vous dis-je . . . .

LISETTE.

Et je lui ai bien recommandé de ne point gagner ſur vous, trop heureuſe de vous ſervir, cela ſe retrouvera en d'autres occaſions.

ALMEDOR.

Mais ſi vous ne voulez pas m'entendre . . .

LISETTE.

Ce ſont de jeunes gens nouvellement établis, & vous pourrez leur faire des plaiſirs...

ALMEDOR.

Mais vous ne ſçavez pas qu'au lieu d'une enſeigne, vous m'avez donné une lettre . . .

LISETTE.

Ah ! Ciel, qu'on va me gronder, je ſuis ſûre que Mademoiſelle m'attend.

ALMEDOR.

Un moment plus ou moins n'eſt pas un affaire, il faut que nous ayons une petite converſation enſemble, vous reverrai-je bien-tôt ?

LISETTE.

Dès que je le pourrai, fiez-vous y.

SCENE IX.

ALMEDOR, CLITANDRE.

ALMEDOR.

LA lettre que Liſette m'a donnée au lieu d'une enſeigne, m'inquiette beaucoup. Si Mademoiſelle Angélique a un Amant à qui elle écrive en de pareils termes, je ne dois point marier mon fils avec elle, il faut que je m'éclairciſſe de tout ceci. Cependant, de peur que Monſieur Accurſe ne s'apperçoive de mes ſoupçons, je feindrai toûjours de vouloir terminer ce mariage, que dans le fond je me garderai bien de conclure, ſi je ne ſuis déſabuſé ſur le chapitre de ſa fille. Mais j'apperçois Clitandre; qu'il eſt triſte ! On m'a dit qu'il aime Angé-

lique; je le plains, j'ai envie de lui apprendre qu'elle le trompe, il s'en détachera, & je pourrai réüssir dans les vûës que j'ai pour lui.

CLITANDRE (*à part.*)

Je veux résolument parler à Monsieur Almédor; me jetter à ses pieds; il a tant de bonté pour moi.... Le voilà, sa présence me déconcerte, & malgré le poignard qu'il me plonge dans le cœur, je crains de le fâcher.

ALMEDOR.

Monsieur, je suis ravi de vous voir, vous avez fait l'affaire que vous souhaittiez, d'où vient que vous me paroissez si affligé?

CLITANDRE.

Ah! Monsieur, j'en ai bien du sujet!

ALMEDOR.

Est-ce le mariage du Vicomte qui vous cause cette douleur?

CLITANDRE.

Helas!

ALMEDOR.

Monsieur, si je croyois que cela pût vous être utile, je le romprois; mais vous sçavez que Monsieur Accurse ne consentiroit point à vous donner sa fille: Voulez-vous vous en rapporter à moi pour vous consoler de cette perte.

CLITANDRE.

Votre amitié seule pourroit me consoler, Monsieur, si quelque chose en étoit capable.

ALMEDOR.

Trouverez-vous bon que je vous préſente une femme de ma main ; dans cette vûë j'ai déja écrit à Bordeaux, & ſi je puis avoir la fille que je demande, je l'adopterai, & je vous la donnerai avec tant de richeſſes, qu'elles avanceront fort votre fortune.

CLITANDRE.

Helas ! Et que me propoſez-vous ?

ALMEDOR.

Vous avez de l'ambition, j'ai pour vous une vive tendreſſe, & je ſerai ravi de me faire de vous une maniere de gendre, que je puiſſe regarder comme mon fils.

CLITANDRE.

Que je ſuis éloigné de pouvoir profiter de tous les biens que vous m'offrez !

ALMEDOR.

Eh ! pourquoi ?

CLITANDRE.

J'adore Angélique, je n'aimerai jamais qu'elle, tout ce que je fais n'eſt que pour me rendre digne de l'obtenir de ſon pere ; la Fortune commence à m'en ouvrir le chemin, & dans ces momens-là vous me l'enlevez.

ALMEDOR.

Vous me faites pitié, mon cher Clitandre, & vous me forcez à vous apprendre, que ce n'eſt pas à vous à qui j'enleve Angélique ; d'ailleurs, je vous crois trop de courage pour vous unir à elle, quand un autre a ſon cœur.

CLITANDRE.

Ah ! Monſieur, que me dites-vous, vous me faites frémir ; & ſur quoi fondez-vous de pareils diſcours ?

ALMEDOR.

Ce que je vous dis n'eſt que trop fondé, Angélique vous trompe, elle en aime un autre.

CLITANDRE.

Achevez de me percer le cœur, apprenez-moi tous mes malheurs, & dites-moi de grace à qui je ſuis ſacrifié.

ALMEDOR.

J'y conſens, cela ſera peut-être capable de vous guérir de votre amour, c'eſt tout ce que je ſouhaite, afin que vous profitiez enſuite des bons deſſeins que j'ai ſur vous. Mais je ne veux vous donner les preuves que j'ai de l'infidélité d'Angélique qu'en vous quittant, je ne veux point être témoin de votre douleur.

CLITANDRE.

Et par pitié, Monſieur, ne me faites pas languir.

ALMEDOR.

Vous voyez par-là, Monſieur, combien je vous ſuis attaché, recevez cet embraſſement, mon cher fils, pour garant de mon amitié . . . . . Je m'égare, Monſieur; mais permettez à mon imagination de joüir de ce plaiſir, puiſque le Ciel n'a pas permis que je l'euſſe en effet. Adieu. Voilà ce que je vous ai promis.

SCENE X.

CLITANDRE *seul.*

CE vieillard me désespére, & je l'aime ; mais quelle Lettre, ô ciel, m'a-t-il donc donnée ! elle est signée d'Angélique ! ... Lisons.

LETTRE.

Vous écrirai-je envain Lettre sur Lettre, mon cher Gaudinot... Gaudinot, je n'ai jamais entendu parler de ce rival. Ah ! je me souviens ; c'est, sans doute, ce jeune fou, qui logeoit ici il y a deux ou trois ans. *Je vous avertis qu'on va me marier malgré moi au dernier des hommes, & vous ne paroissez point pour vous y opposer ; pouvez-vous avoir des droits sur moi plus forts que ceux que vous avez, & pouvez-vous me traitter avec cette indifférence, moi, qui mourrois si je ne vous possédois point, moi, qui vous ai sacrifié Clitandre, & qui suis prête à vous tout sacrifier encore.* ANGELIQUE. O ! Dieux quelle perfidie !



SCENE XI.

LISETTE, ANGELIQUE, CLITANDRE.

LISETTE. (*ſans voir Clitandre.*)

VEnez, Mademoiſelle, nous le trouverons peut-être ici.

CLITANDRE. (*ſans voir Angélique.*)

Ah ! Liſette, apprends la plus noire de toutes les perfidies.

LISETTE.

Eh ! de qui ?

CLITANDRE.

D'Angélique.

LISETTE.

La voilà devant vous, plaignez-vous à elle-même.

CLITANDRE.

Ah ! perfide !

LISETTE.

Beau début.

CLITANDRE.

Le tranſport où je ſuis me met un bandeau devant les yeux ; je vous vois enfin, mais c'eſt pour la derniere fois. Et plût au Ciel, ingrate, que je ne vous euſſe vûë de ma vie !

ANGELIQUE.

Quel procédé eſt-ce là ; & qu'avez-vous, Monſieur ?

LISETTE.

Il vient de vous le dire, la fiévre chaude, il eſt dans le tranſport.

CLITANDRE.

On y ſeroit à moins, perfide, quoi, après toutes les eſpérances, dont vous m'aviez flatté, que, dis-je, après les ſermens que vous m'aviez faits de n'écouter les vœux d'aucun autre amant, vous me trahiſſez indignement, vous commettez une action ſi lâche!

ANGELIQUE.

Moi, capable d'une action indigne! allez, Monſieur, vous ne méritez pas que j'écoute plus longtemps vos impertinences.

CLITANDRE.

Déſavoüerez-vous votre écriture?

LISETTE *à part.*

Aurois-je innocemment cauſé tout ce broüillamini?

ANGELIQUE.

Mon écriture, la connoiſſez-vous, Monſieur, pour en parler? vous ai-je fait de ma vie l'honneur de vous écrire?

CLITANDRE.

Non, je l'avouë, vous vous contentiez de me jurer un amour éternel, parce que les parjures, comme vous, comptant pour rien les ſermens, dont on ne peut les convaincre, elles ſe gardent bien d'écrire pour n'armer pas de pareils titres les amans qu'elles veulent trahir; vous n'étiez pas d'aſſez bonne-foi pour m'écrire, mais Monſieur Almédor....

LISETTE.

Juſtement, voici le hic.

CLITANDRE.

Ce Monſieur Almédor qui eſt de meilleure foi que vous, dont je ne ſuis connu que d'aujourd'hui, & à qui je n'ai pû cacher la violence de ma paſſion, a eu aſſez de pitié de moi pour me deſabuſer. Il vient tout à l'heure de me remettre cette lettre paſſionnée que vous avez écrite à un je ne ſçai quel Gaudinot.

LISETTE.

Peſte des viellards, j'aimerois cent fois mieux avoir affaire à de jeunes étourdis de vingt ans.

CLITANDRE.

Vous voilà bien ſurpriſe, oui Gaudinot, un de ces petits & fades colifichets de robe, qui a été en penſion chez votre pere.

ANGELIQUE.

Quel tiſſu de ſuppoſitions & d'extravagances! Mr. Almédor n'a pas pû vous donner une pareille lettre, & ſi quelque choſe pouvoit m'excuſer votre emportement, c'eſt qu'il eſt fondé ſur tant de viſions, que je ne puis douter que vous n'extravaguiez. Adieu, je vous laiſſe, vous me faites peur.

LISETTE.

Attendez; il ne tiendroit qu'à moi qui ſuis de ſang froid, de laiſſer aller plus loin cette ſcene; mais elle ne me divertit point. Donnez-moi cette lettre, qui penſez-vous qui l'ait écrite?

CLITANDRE.

Une perfide, une parjure, un monſtre d'ingratitude.

LISETTE.

Non, vous vous trompez, je ne ſuis rien moins que tout cela, car c'eſt moi qui l'ai écrite.

ANGELIQUE.

Vous, Liſette! ah ciel quelle inſolence!

LISETTE.

Il ne s'agit pas de me dire des injures, mais de me rendre des actions de grace; le tems eſt trop cher pour le perdre en éclairciſſemens; pour vous qui ſouffririez trop, ſi vous n'étiez pas détrompée, j'ai pitié de vous, tenez, liſez ce memoire de vos pierreries que j'ai fait devant vous ce matin, il eſt écrit de ma main très-certainement.

ANGELIQUE.

Qu'ai-je affaire de cela?

LISETTE.

Et vous, confrontez-le avec cette lettre, c'eſt de la même écriture.

CLITANDRE.

Il eſt vrai, eh bien?

LISETTE.

Eh bien c'eſt moi qui pour vous ſervir ai ſuppoſé cette lettre, & l'ai donnée à Mr. Almédor.

ANGELIQUE.

Quoi, vous avez eu l'impudence de faire cette ſuppoſition?

LISETTE.

Et mon Dieu, tout doux, j'en ferai bien d'autres avant que le jour se passe : mais avant toutes choses, je vous déclare que je vais vous quitter.

ANGELIQUE.

Vous devez bien vous attendre après ce coup si hardi que je vous chasserai.

LISETTE.

Vous ne me chasserez point, & je ne vous quitterai pas non plus que le projet que j'ai en tête n'ait réüssi : pour cela il faut qu'on croye que je suis sortie de chez vous sans congé; mais premierement commençons par vous rapatrier. Ça vous, Monsieur; demandez pardon à Mademoiselle de votre emportement.

CLITANDRE.

Ah plût au ciel expirer à ses genoux, si je l'ai offensée !

LISETTE.

Et vous, Mademoiselle, pardonnez à Monsieur, sans vous faire tirer l'oreille.

ANGELIQUE.

Quoi, vous voulez . . .

LISETTE.

Je ne veux rien que vous ne vouliez plus que moi.

CLITANDRE.

Adorable Angélique seriez-vous assez injuste pour vous offenser de l'excès de ma passion?

LISETTE

LISETTE.

Levez-vous, donnez-moi la main l'un & l'autre, eh allons donc; ſerrez bien fort, voilà une maladie qui ne m'a guéres donné de peine à guérir. Préſentement que vous voilà mieux raccommodés que vous n'étiez broüillés, écoûtez-moi bien, & obéïſſez-moi ſans répliquer.

ANGELIQUE.

Quelle folle !

CLITANDRE.

Nous lui avons obligation.

LISETTE.

Je vous ordonne pour toute choſe, mais n'y manquez pas au moins, je vous ordonne donc de ne vous mêler que de vous aimer, je me charge du reſte entendez-vous bien ?

CLITANDRE.

Si tu t'acquittes auſſi-bien de ce que tu entreprens, que moi de t'obéïr, nous ſerons trop heureux.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALMEDOR, Me. THIBAUT.

ALMEDOR.

EH bien, comment va notre affaire?

Me. THIBAUT.

Mieux que je n'aurois espéré, ces Messieurs n'ont pas quitté Mr. votre fils depuis que je le leur ai mis entre les mains, ils sont encore actuellement après lui, & sans vous flatter, je suis contente de ce qu'ils ont fait.

ALMEDOR.

J'avois dit à Mr. Accurse qu'il étoit à la campagne, il croira le voir à son arrivée dans tout son naturel & sans aucune préparation.

Me. THIBAUT.

Oh que cela est bien imaginé ! il faudroit se lever de bon matin pour vous en donner à garder.

ALMEDOR.

Moi, je ne suis pas si fin que tu te l'imagines.

Me THIBAUT.

Je vous assûre que je ne vous crois pas plus fin que vous n'êtes.

ALMEDOR.

Voici Mr. Accurſe, il faudroit faire appeller mon fils. Va le chercher.

SCENE II.

ALMEDOR, ACCURSE, ANGELIQUE.

ACCURSE.

J'Ai oüi-dire chez ma ſœur où j'étois, que Mr. le Vicomte étoit arrivé, & je viens avec ma fille au-devant de ſon prétendu.

ALMEDOR.

Vous me comblez d'amitié & de confuſion.

SCENE III.

ALMEDOR, LE VICOMTE, Me. THIBAUT, ACCURSE, ANGELIQUE.

ALMEDOR *bas.*

ON a pris bien peu de temps pour le préparer : Quels affronts je vais peut-être eſſuyer !

ANGELIQUE *bas.*

Quelle figure ! il étoit moins ridicule en payſan.

ALMEDOR.

Mon fils, voilà Monſieur qui vous fait l'hon-

neur de vous venir voir avec Mademoiſelle Angélique.

LE VICOMTE.

Bonjour ma fille.

Me. THIBAUT.

Il ne faut pas me ſaluer la premiere.

LE VICOMTE.

Si fait, ſi fait, je m'en ſouviens mieux que toi tu es le *primò.*

ACCURSE.

Le *primo*, que veut-il dire avec ſon *primo* ? il n'a pas lû le titre *de perſonis.*

ALMEDOR *bas.*

Le malheureux ! (*haut*,) mon fils, voilà Monſieur.

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur : c'eſt le *ſecundo*.

ACCURSE

Serviteur Monſieur. *Primo*, *ſecundo*, ouais.

ALMEDOR.

Vicomte, ſaluez donc Mademoiſelle.

Me. THIBAUT.

Et baiſez-là.

ANGELIQUE.

Ah, je l'en diſpenſe.

Le Vicomte cherche.

ALMEDOR.

Allons-donc, que cherchez-vous ?

LE VICOMTE.

Je cherche le *tertiò.* (*à Almedor*) où le prendrai-je ? çà ce ſera vous.

Me. THIBAUT.

Ah le ſot !

Le Vicomte fait pluſieurs reverences à Almédor.

ANGELIQUE.

Vous voyez mon pere.

LE VICOMTE.

Parlez donc, ſi vous voulez, c'eſt à vous à me parler, & à moi à attendre, je vous mets à la place de ceux qui ſont au-deſſus de moi, jarni vous ne ſçavez pas le *tertio* auſſi-bien que moi qui vient de l'apprendre tout-à-l'heure.

ACCURSE.

Quel eſt donc ce galimathias ?

LE VICOMTE.

Il ne me reſte plus que le *quarto*, le voici. (*à Angélique*) Ah Mademoiſelle, que je ſuis heureux de vous voir !

ANGELIQUE.

Vous vous en aviſez un peu tard.

LE VICOMTE.

Tatigué que j'ai bien fait ! oh j'apprendrai tout ce qu'on voudra, pas vrai ?

Me. THIBAUT.

La peſte te creve.

ALMEDOR.

Monſieur, vous ſçavez que mon fils a toûjours demeuré aux champs, on n'a pas encore eu le temps de le bien inſtruire, mais le commerce du monde le polira.

ACCURSE.

Nous verrons encore tout aujourd'hui ; nous distinguons dans le Droit ce qui vient de l'éducation & ce qui procede de la nature, l'éducation peut être corrigée, mais *quod natura dedit, tollere nemo poteſt.*

SCENE IV.

THIBAUT, *& les Acteurs de la Scéne précédente.*

THIBAUT.

MOnſieur, votre homme de Breſt dit comme çà, qu'il faut que vous alliez faire un tour dans votre cabinet, & qu'on nous apporte une voye de lingots & de barres d'argent, qu'on ne veut remettre qu'à vous.

ALMEDOR *bas.*

Que je ſuis fâché de quitter. (*à Accurſe.*) Monſieur je vous demande pardon, je ne ſerai qu'un moment. (*bas à Me. Thibaut.*) Fais, toi, de ton mieux pour l'empêcher de faire plus de ſottiſes.

Me. THIBAUT.

Envoyez moi du ſecours, au moins l'un de ces Meſſieurs ſur quelques prétextes.

ALMEDOR.

Je te l'amenerai moi-même.

SCENE V.

ACCURSE, ANGELIQUE, LE VICOMTE, Me. THIBAUT.

ACCURSE.

LA préſence de ſon pere m'embarraſſoit.

Me. THIBAUT (*bas au Vicomte.*)

Prenez garde à vous.

ANGELIQUE.

A preſent pour le bien connoître faites-le un peu parler.

LE VICOMTE.

Parler, quelque ſot, on me l'a trop bien défendu.

ANGELIQUE.

Trouvez bon que je m'en aille, mon pere, vous me faites faire ici une aſſez ſotte figure.

ACCURSE.

Attends un moment ma fille. Oh çà, Monſieur, raiſonnons un peu, je vous prie.

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

Me. THIBAUT.

Paſſe pour cela.

ACCURSE.

Que faiſiez-vous à la campagne, à quoi vous occupiez-vous ?

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ACCURSE.

Oüais !

ANGELIQUE.

Eh mon pere, quelqu'un lui a appris par cœur ces quatre mots.

Me. THIBAUT.

Elle n'eſt que trop au fait.

ANGELIQUE.

Vous ne le tirerez pas de là.

LE VICOMTE.

Bon jour la fille.

Me. THIBAUT.

Tais-toi, plûtôt que de dire des ſottiſes.

ANGELIQUE.

Eh bien, mon pere.

LE VICOMTE.

Ah Madame, que je ſuis heureux de vous voir !

ACCURSE.

Tu as raiſon, ma fille : mais pour l'amour de M. Almédor tâchons encore d'en tirer quelque choſe. Monſieur, je ſuis charmé de votre civilité, vous êtes un galant homme & bien élevé, & puiſque je vous prends pour mon gendre...

LE VICOMTE.

Vous me prenez, dites-vous, pour votre gendre?

ACCURSE.

Oüi, Monſieur, mais...

LE

LE VICOMTE.

Cela eſt donc fait au moins ?

ANGELIQUE.

Pas tout à fait.

ACCURSE.

Cela eſt fait ſi . . .

LE VICOMTE.

Ah courage, je puis jaſer tout mon ſaoul.

ACCURSE.

Je ſuis tout ſurpris qu'on vous ait ſi-bien appris la civilité au village.

LE VICOMTE.

Jarni, morbleu, pargué, Monſieur, ce n'eſt point au village que j'ons appris ce que je ſçavons, c'eſt bien à la ville palaſambleu.

ANGELIQUE.

Quelle patience !

ACCURSE.

Et qui vous a ſi-bien enſeigné ?

Le Vicomte veut parler, & Me. Thibaut ſe hâte de parler à ſa place.

Me. THIBAUT.

Quoi, Monſieur, vous ne trouvez pas en effet, que pour un homme qui n'a vû de ſes jours qu'une ferme dans la Brie, & qui n'eſt arrivé que depuis un quart d'heure, vous ne trouvez pas, dis-je, Monſieur, un très-joli garçon ? Je connois mille jeunes gens à Paris qui en ſortant du berceau, ont eu toutes ſortes de maîtres, & qui en entrant dans

le monde étoient encore plus grands benêts que Monſieur.

SCENE VI.

ALMEDOR, ACCURSE, ANGELIQUE, LE VICOMTE, FRONTIN, Me. THIBAUT.

ALMEDOR (*à Me. Thibaut.*)

VOilà Monſieur qui a à vous parler, j'ai crû, mon ami que vous ne trouveriez pas mauvais que je le fiſſe entrer.

ACCURSE.

Vous vous mocquez de moi, n'êtes-vous pas le maître?

LE VICOMTE.

Vous revenez à propos, pargué voilà qui eſt fait & fini, Monſieur m'a pris pour ſon gendre.

ALMEDOR.

Serois-je aſſez heureux pour cela mon ami?

ACCURSE.

Pas encore tout à fait.

ANGELIQUE.

Cette folle de Liſette nous a quitté, j'ai laiſſé ma tante ſeule, trouvez bon que j'aille lui tenir compagnie.

ACCURSE.

Comme il te plaira.

SCENE VII.

ALMEDOR, ACCURSE, LE VICOMTE, Me. THIBAUT, FRONTIN.

Madame Thibaut cache Frontin afin qu'il puiſſe ſouffler le Vicomte, ſans que Mr. Accurſe le voye.

FRONTIN.

DItes à Monſieur Accurſe : Monſieur, quand j'aurai l'honneur d'être votre gendre,

LE VICOMTE.

Monſieur, quand j'aurai l'honneur d'être votre gendre,

FRONTIN.

Vous ſerez content de moi.

LE VICOMTE.

Vous ſerez content de moi.

FRONTIN.

Et Mademoiſelle votre fille auſſi.

Me. THIBAUT.

Contenter ſa femme c'eſt trop promettre.

LE VICOMTE.

Contenter ſa femme c'eſt trop...

Me. THIBAUT.

Paix. Cela me paroît aſſez bon.

LE VICOMTE.

Cela me paroît... (*Me. Thibaut lui donne un*

coup de poing.) aga donc à qui en a-t-elle ?

FRONTIN (*à Mr. Accurſe.*)

Monſieur en vous imitant.

LE VICOMTE.

Monſieur en vous imitant.

FRONTIN.

Je me rendrai honnête homme, & je ne ſerai plus le même ſot.

LE VICOMTE.

Je me rendrai honnête homme, & je ne ſerai plus le même ſot.

ALMEDOR.

Pour moi je trouve que ce n'eſt pas trop mal.

ACCURSE.

C'eſt quelque choſe, mais répéteroit-il bien ce qu'il vient de dire?

LE VICOMTE.

Oui-da, oui-da, en vous imitant je deviendrai moins honnête homme.

Me. THIBAUT.

Ce n'eſt pas cela butord.

LE VICOMTE.

Ce n'eſt pas cela, & je ſerai toûjours un ſot.

ACCURSE.

Voilà la premiere fois qu'il a bien parlé, ſouffrez que je me retire.

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

SCENE VIII.

ALMEDOR *seul.*

LA maniere dont M. Accurse vient de me quitter me fait espérer que ce mariage ne se fera pas ; & après les soupçons que la lettre de Lisette a fait naître dans mon cœur, je suis ravi que la rupture vienne de sa part plûtôt que de la mienne. Mais un trouble plus considérable m'agite : la stupidité du Vicomte m'étonne, & je ne peux me persuader que mon fils ait des sentimens si grossiers ; mais voici Thibaut qui vient fort à propos.

SCENE IX.

ALMEDOR, THIBAUT.

THIBAUT.

MOnsieur ...

ALMEDOR.

J'ai à vous parler, mais voyez bien auparavant que personne ne puisse nous écouter (*à part.*) Si les soupçons que j'ai sur Thibaut pouvoient être justes, je vais l'éprouver par toutes sortes d'endroits.

THIBAUT.

Personne ne nous peut entendre.

ALMEDOR.

Ah Thibaut, que vous m'avez mal ſervi !

THIBAUT.

Moi, Monſieur, & quand ?

ALMEDOR.

Quand vous m'avez été fidelle.

THIBAUT.

Je vous ſervirai mal ainſi toute ma vie.

ALMEDOR.

Je ne puis me conſoler de voir mourir le nom d'Almédor avec moi, & je n'ai qu'un enfant indigne de le faire revivre.

THIBAUT.

Pas ſi indigne, vous verrez quel mérite on lui trouvera, dès qu'on aura ſeulement commencé à fleurer ſa richeſſe.

ALMEDOR.

La Nature ne me dit rien en ſa faveur.

THIBAUT.

La Nature? la Nature ne ſera pas toûjours muette.

ALMEDOR

J'ai déjà écrit pour trouver une fille dont je fus le parrain environ trois ou quatre ans avant de m'embarquer pour les Indes ; c'étoit bien la plus jolie enfant du monde, & je l'aurois fait élever dès-lors, ſi j'en avois eu les moyens ; mais j'étois ſi peu riche, que je n'oſois pas même porter le nom de ma maiſon, & j'avois pris un nom ſuppoſé, parce que j'étois dans de trop bas emplois.

THIBAUT.

Et que voudriez-vous faire, Monſieur, de cette fille, ſi vous la trouviez?

ALMEDOR.

Lui donner tout mon bien, & la marier avec votre fils que j'aime, qui a un mérite infini.

THIBAUT *bas.*

Diable, ce n'eſt pas là mon compte (*haut.*) Vous lui faites, Monſieur, trop d'honneur.

ALMEDOR.

Parlez-moi franchement, là, ſeriez-vous fâché que je fiſſe la fortune de votre fils?

THIBAUT.

Monſieur, à vous dire la verité, un pere eſt toûjours pere; quelque froideur que j'aye montré ce matin à Clitandre, parce que je n'en juge pas par le dehors comme vous, que je ſçai bien ce qui le tient, & que je le connois mieux que vous ne le connoiſſez, j'ai été cependant bien aiſe du préſent de quatre cens piſtoles que vous lui avez fait, & je ſerai ravi toutes les fois que vous voudrez contribuer à ſa fortune.

ALMEDOR.

Je n'aurois qu'à envoyer mon fils aux Indes, en Canada, à Miſſiſſipy, & là lui donner plus de terre qu'il n'en ſçauroit défricher en cent ans; après tout il n'eſt bon qu'à cela, & il ne ſera jamais qu'un ruſtre & qu'un payſan: au lieu que ſi je faiſois porter mon nom au vôtre, ſçavez-vous qu'avec le mérite qu'il a, & les biens immenſes dont j'accompagne-

rois ſon mérite, il pourroit eſpérer une fortune brillante dans la guerre.

SCENE X.

Me. THIBAUT, ALMEDOR, THIBAUT.

Me. THIBAUT.

MOnſieur, il y a un carroſſe dans la cour qui demande à vous parler.

ALMEDOR.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Me. THIBAUT.

C'eſt un joli petit Monſieur, dans un équipage auſſi leſte & auſſi brillant que celui d'un Colonel de Dragons, blanc comme un cigne de la tête à la ceinture, & noir comme un merle de la ceinture en bas, le voici qui vient.

SCENE XI.

LISETTE *en homme de Robe*, ALMEDOR,

LISETTE.

A-T-on averti le bon-homme Almédor que Mr. de Liſſettencourt veut lui parler ?

ALMEDOR.

Monſieur, me voilà prêt à vous répondre.

LISETTE.

Quoi, c'eſt là ce Monſieur ſi riche ? il eſt vêtu comme un hobereau ſec qui a quitté l'arriere-ban.

ALMEDOR.

A mon âge on ne ſe pique guéres d'ajuſtement.

LISETTE.

Pour moi, j'avouë que ma fureur eſt d'avoir des habits magnifiques, rien ne me déplaît tant dans le parti de la robe, que j'ai pris par complaiſance pour ma famille, que tout eſt confondu, & que le Préſident & le Procureur ſont vêtus de même.

ALMEDOR.

Il y a encore moins de différence entre la Préſidente & la Procureuſe.

LISETTE.

Il faut voir auſſi, comme je m'en dédommage dès que je puis quitter cet attirail lugubre, & comme nous relevons ce triſte habillement par la gayeté des pierreries ; nous en ſommes farcis depuis la tête juſqu'aux pieds, comme vous pouvez voir, ſans compter, montres, étuis, bijoux, boëtes à portrait, tabatieres ; goûtez de ce tabac, il eſt de la Havane.

ALMEDOR.

Je n'en prends jamais.

LISETTE.

Aimez vous mieux du Seville vieux, la Floride, Portugal, celui-ci eſt mon favori, parce qu'il

eſt fort ; je ſuis en tabac comme en vin de Champagne, je veux que le vin ait du vin, le tabac du tabac, qu'il ſoit fort enfin, rien de foible ne m'accommode.

ALMEDOR.

Monſieur, que puis-je faire pour votre ſervice ?

LISETTE.

Attendez que je vous demande auparavant ſi vous me connoiſſez ?

ALMEDOR.

Je n'ai pas cet honneur, Monſieur.

LISETTE.

Le bon homme Accurſe vous dira ce que c'eſt en Picardie que la maiſon de Gaudinot de Liſettencourt.

ALMEDOR *bas.*

Gaudinot, c'eſt l'homme de ma lettre.

LISETTE.

Je ſuis devenu le chef de cette maiſon par la mort de feu Monſieur mon pere Lieutenant-général au Préſidial d'Abbeville, dont mes parens m'ont forcé de prendre la charge, juſqu'à ce que j'aye dégourdi mes talens.

ALMEDOR.

Monſieur voulez-vous bien que ...

LISETTE.

Patience, vous n'êtes pas ſi borné que vous ne voyiez-bien que nous ne ſommes pas faits ſans vanité pour la Province.

ALMEDOR.

J'ai une grande impatience, Monſieur, de ſçavoir à quoi je vous ſuis néceſſaire.

LISETTE.

Doucement ; je connois des perſonnages qui acheteroient bien cher ce tête à tête, qui ne vous coûte guéres.

ALMEDOR.

Il me coûte du temps, Monſieur, dont les gens de mon âge connoiſſent mieux le prix que ceux du vôtre.

LISETTE.

Il eſt vrai que vous n'êtes pas d'un âge à en profiter, venons donc au fait.

ALMEDOR.

Je reſpire.

LISETTE.

Je ſçai que vous êtes fort ami du bon homme Accurſe.

ALMEDOR.

Beaucoup.

LISETTE.

J'en ſuis bien aiſe ; j'ai auſſi de l'amitié pour lui, il y a long-tems qu'il connoît la maiſon de Gaudinot : Liſſettencourt eſt le nom d'une de mes terres, je ſuis en train d'acheter toutes les belles terres de Picardie.

ALMEDOR.

Voulez-vous la vendre ? je l'acheterai.

LISETTE.

Non, si le bonhomme Accurse connoît l'ancienneté de ma maison, il n'en connoît pas moins ma richesse, & cependant, ni moi, ni feu Mr. mon pere, ni aucuns de Messieurs nos ayeuls n'avons été aux Indes que sur la Carte. Je viens de chez le bon homme Accurse, je ne l'y ai pas trouvé, & il vaut autant que je vous parle qu'à lui-même de l'affaire qui m'amene.

ALMEDOR.

Et parlez-en donc à la fin, Monsieur, je vous en supplie.

LISETTE.

On dit qu'il marie sa fille avec votre fils.

ALMEDOR *à part.*

Je ne me suis pas trompé, c'est mon homme, (*haut*) je l'espére ainsi.

LISETTE.

Cela n'est pas fait encore?

ALMEDOR.

Peu s'en faut.

LISETTE.

Et ne le sera pas, je croi ?

ALMEDOR.

Pourquoi, Monsieur ?

LISETTE.

Parce que j'ai sur lui la priorité d'hipoteque, & que je suis porteur d'une belle & bonne promesse de mariage d'Angélique.

ALMEDOR.

Angélique vous a fait une promeſſe de mariage, Monſieur ? je ne l'aurois jamais crû.

LISETTE.

Oh que ſi, ſi vous ſçaviez tout.

ALMEDOR.

Mais, Monſieur, vous qui êtes un ſage Magiſtrat, & un Magiſtrat en chef, trouvez-vous qu'une jeune fille puiſſe, ſans le conſentement de ſon pere ...

LISETTE.

Je vous entends ; & croyez-vous que le bon homme Accurſe veüille tâter d'un procès contre moi ? palaſambleu je le promenerois dans toutes les Juriſdictions, & en attendant un arrêt définitif, je me ferois adjuger Angélique par proviſion.

ALMEDOR.

Je ſuis ſûr de votre crédit ; mais je le ſuis encore plus de la bonne juſtice.

LISETTE.

Ah voici qui eſt bon, juſtice entre nous autres gens de robe, & ſur-tout contre moi.

ALMEDOR.

Monſieur Accurſe, a des amis, il n'y a guéres de juges à qui il n'ait donné autrefois des leçons.

LISETTE.

Et je leur donne des préſens tous les jours moi, tenez, c'eſt moi qui ai ſoin d'entretenir leurs buvettes de patés d'Amiens. Allez, allez, ſi vous êtes auſſi ami du bon homme Accurſe que vous le

dites, conseillez-lui de ne pas songer à soûtenir le premier exploit que lui fera donner Mr. Gaudinot de Lisettencourt Lieutenant-général du Présidial d'Abbeville, & qui ne desespére pas de degré en degré d'être un jour Chancelier de France, je ne vous en dirai pas d'avantage. Adieu, mon cher petit corsaire.

ALMEDOR.

Dieu vous garde Monsieur le Chancelier en herbe.

SCENE XII.

ALMEDOR, ACCURSE, LISETTE.

LISETTE.

MAis voici le bon homme Accurse, je suis ravi de trouver ensemble les deux personnes à qui j'ai affaire, & je suis bien aise avant d'aller à Versailles, de terminer le différend que j'ai avec ces deux Messieurs.

ACCURSE.

Je ne sçai pas le différend que vous pouvez avoir avec Monsieur. Mais quant à moi, je n'eus jamais l'honneur de vous connoître.

LISETTE.

Comme vous dites cela, & ne connoissez-vous pas M. Gaudinot?

ACCURSE.

J'ai eu autrefois en penſion chez moi un fou de ce nom.

LISETTE.

Monſieur le Docteur parlez mieux des perſonnes de qualité ; quoiqu'il ne ſoit que mon couſin aſſés éloigné,. reſpectez un nom que je porte : mais je ſuis preſſé de vous quitter, je dois être ce ſoir au ſouper du Roi. Venons au fait. J'ai entre les mains une promeſſe de mariage de Mademoiſelle Angélique.

ACCURSE.

De ma fille ?

LISETTE.

Sans doute, elle eſt faite au nom de mon couſin, & je l'ai acquiſe moi par un bon acte paſſé devant Notaire, par lequel je ſuis ſubrogé à ſes droits, actions & hipotéques.

ALMEDOR.

Ceci eſt nouveau.

ACCURSE.

Vous Monſieur ?

LISETTE.

Oüi moi.

ACCURSE.

Comment & depuis quand eſt-ce qu'on cede, vend & tranſporte des promeſſes de mariage comme des lettres de change ?

LISETTE.

Voici le fait en deux mots. Je ſuis amoureux,

fol de votre fille, j'apprends que vous l'allez marier à un malotru. Le cousin heureusement pour moi n'en est plus amoureux, & l'est devenu à la fureur d'une sœur que j'ai, jolie comme l'amour, jugez-en, elle me ressemble, elle a un air gaillard & un petit nez retroussé comme moi : que fais-je pour avoir votre fille malgré vous, malgré vos dents, malgré vos livres, malgré vos loix & vos paragraphes? je ne suis ni fol ni étourdi, je prends la balle au bond, & sçachant la promesse que le cousin avoit, je l'ai troquée contre un bon contrat de mariage, par lequel je lui donne ma sœur avec ma terre de Lissettencourt, & vingt mille écus comptant.

ACCURSE.

Je défie qu'en tout le Code & le Digeste on trouve une espece pareille, & que jamais un échange de cette nature soit tombé dans l'imagination d'aucun *Titius* ni *Mævius*.

LISETTE.

Vous me parlez-là de plaisans galopins, je prétends bien aussi avoir la gloire de l'invention.

ACCURSE.

Vous en serez ma foi pour votre sœur, pour votre argent, & pour votre terre. Que dites-vous de ce fou là?

ALMEDOR.

Ses prétentions ne me paroissent pas fort solides.

LISETTE.

Ce ne sera pas vous qui les jugerez, mon petit écumeur

écumeur de mer, vous devez tout au plus mettre le nez dans les affaires de l'Amirauté.

ACCURSE.

Nous verrons.

LISETTE.

Eh bien oüi, nous verrons; vous ne pouvez me rien reprocher une fois, si ce n'est que je n'ai pas assez cherement acheté votre fille : je sçai bien que ce n'est pas la moitié de ce qu'elle vaut. Mais où est-elle donc ma petite maîtresse? faites appeller ma future, vous verrez si dès qu'elle me verra elle ne me subrogera pas d'elle-même à la passion qu'elle a pour mon cousin.

ACCURSE.

Vous me feriez rire avec vos ridicules subrogations, si je n'avois pitié de vos discours dans la bouche d'un homme qui porte une robe : il paroît bien que vous n'avez pas été mon ecolier, vous sçauriez que dans tout le Droit écrit...

LISETTE.

Vous ne sçauriez citer que votre Droit : votre droit: je me mocque de tout le droit moulé & écrit, apprenez que toutes sortes de papiers se négocient aujourd'hui, j'ai agiotté cette promesse, ainsi j'ai pour moi l'usage & la coûtume présente.

ACCURSE.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Et moi j'y mangerai ma charge & mes terres. Allez, allez, cette affaire ne m'embarrasse guéres.

Venons à la vôtre, Monſieur le Flibuſtier.

ACCURSE.

Voyons s'il aura plus de raiſon avec lui.

LISETTE.

Où avez-vous trouvé que votre jocriſſe de fils puiſſe ſe marier à une autre, après avoir donné ſa foi à une très-honnête fille, qui a la protection d'une Préſidente du Parlement de Bordeaux, & d'un Lieutenant Général du Préſidial d'Abbeville?

ALMEDOR.

Je ſuis bien ſûr que le Vicomte n'a pas fait de promeſſe de mariage.

LISETTE.

Parce qu'il ne ſçait pas écrire, n'eſt-ce pas? Mais n'a-t-il pas mille fois, avec des ſermens entrelardés de cinquante tatigué, & autant de palſangué très-patéthiques, promis & juré devant témoins à Liſette, de n'épouſer jamais qu'elle?

ALMEDOR.

Qui eſt cette Liſette?

LISETTE.

Liſette? Qui ſervoit ma future, la fille du beau-pere que voilà.

ALMEDOR.

Bon, on ne ſçait plus où elle eſt, la bonne libertine.

LISETTE.

Parlez-en mieux, s'il vous plaît, c'eſt une très-honnête fille, & ſi elle ne l'étoit pas, elle ne ſeroit pas eſtimée autant qu'elle l'eſt de Madame la Préſidente de Cadillac.

ALMEDOR.

La Préſidente de Cadillac ?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

ALMEDOR.

De Bordeaux ?

LISETTE.

De Bordeaux, alliée à la moitié du Parlement de Paris, & qui protégera puiſſamment Liſette.

ACCURSE.

Il vous dit vrai, Madame la Préſidente eſt ſa Maraine.

ALMEDOR.

Sa Maraine ?

LISETTE.

Oui, ſa Maraine ; cela vous étonne ? Elle la nomma avec un Gentilhomme de ſes amis, qui n'étoit pas riche, & qui alla bruſquer ſa Fortune aux Indes, dont il n'eſt jamais revenu.

ALMEDOR.

Sçavez-vous comment s'appelloit ce Gentilhomme ?

LISETTE.

Et qu'importe ? Madame la Préſidente a aſſez de crédit pour que Liſette ſe puiſſe paſſer de ſon Parain.

ALMEDOR.

Je le crois ; mais comment s'appelloit-il pour cauſe ?

LISETTE.

Il n'y a pas un quart d'heure que j'ai vû son Extrait-Baptistaire ; à quoi cela nous sert-il ? il s'appelloit Geronte.

ALMEDOR.

A quoi cela me sert ! cette Lisette est ma filleule.

LISETTE.

Votre filleule ? & vous vous appellez Almédor.

ALMEDOR.

J'avois mes raisons en ce temps-là pour me faire appeller Geronte.

ACCURSE.

Voilà ce que je n'avois jamais sçû.

LISETTE.

Quoi, Lisette seroit assez heureuse pour être votre filleule, & vous la reconnoîtriez pour telle ?

ALMEDOR.

Oui, assûrément, Monsieur ; mais que sera-t-elle devenuë ? je la recouvre & je la perds en même temps, où la retrouverai-je ?

LISETTE.

Pas loin d'ici, je sçai où elle est.

ALMEDOR.

Eh ! Monsieur, apprenez le moi de grace.

LISETTE.

J'irai moi-même tout-à-l'heure vous la chercher, & elle ne sçauroit venir sans moi ; mais je pense à une chose, cette avanture pourroit bien nous mettre tous trois d'accord.

ACCURSE.

Comment ?

LISETTE.

Premierement, je ſuppoſe qu'on me céde Angélique, cela va ſans dire.

ACCURSE.

Je n'en conviens pas, vous n'êtes pas mon fait.

LISETTE (*à Almédor.*)

Or je penſe, Monſieur, que puiſque vous connoiſſez la famille de Liſette, que vous ſçavez qu'elle eſt honnête, & ſans reproche : Liſette étant votre filleule, & autant aimée de vous que je vois qu'elle l'eſt, vous pourriez bien en un beſoin, & faute d'autre, en faire votre belle-fille.

ACCURSE.

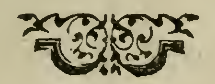
Je ne m'y oppoſe pas.

ALMEDOR.

J'ai déjà ſongé à l'établiſſement de Liſette, faites la ſeulement venir; allez, Monſieur, de grace, & ne vous amuſez nulle part.

LISETTE.

Je ſerai ici en huit minuttes, & je renonce à tous les droits que j'ai ſur Angélique, ſi j'y manque d'une ſeconde, ſerez-vous content ? vérifiez-le à ma montre, je vous la laiſſe exprès.



SCENE XIII.

ALMEDOR, ACCURSE.

ALMEDOR.

HO! ho! c'eſt la montre que j'ai donnée ce matin à Liſette. Que veut dire ceci ? N'avez-vous pas remarqué que ce jeune homme & Liſette ont quelques traits l'un de l'autre?

ACCURSE.

J'y faiſois réflexion, comme vous ; mais je penſe à votre nom de Geronte, dont je n'avois jamais ouï parler : je n'avois garde de ſçavoir que vous fuſſiez connu de Madame la Préſidente de Cadillac.

ALMEDOR.

Et moi je ne ſçavois pas qu'elle fût à Paris, c'eſt la meilleure de mes amies ; vous ne pouvez comprendre la joye que j'ai que Liſette ſoit cette même enfant que nous nommâmes enſemble. J'ai des vûës pour Clitandre & pour Liſette.



SCENE XIV.

ANGELIQUE, LISETTE, ALMEDOR, ACCURSE.

ANGELIQUE.

VOus voulez bien, Monſieur, que j'aye l'honneur de vous préſenter Liſette moi-même, & qu'après la fortune qui vient de lui arriver, je ne la regarde plus comme ma ſuivante, mais comme mon amie.

ALMEDOR.

Viens, ma chere Louiſon, que je t'embraſſe, nous irons tout-à-l'heure enſemble chez Madame de Cadillac. Qu'eſt devenu ce jeune Monſieur à qui j'ai l'obligation de t'être allé avertir, & qui m'a laiſſé ta montre?

LISETTE.

Permettez, Monſieur, que je commence par me jetter à vos genoux : je ſerois indigne de la fortune où je ſuis parvenuë, ſi je vous laiſſois plus longtemps dans l'erreur. Ce jeune homme n'eſt autre choſe que moi-même.

ACCURSE.

Nous nous en étions quaſi doutés.

SCENE XV.

CLITANDRE, ALMEDOR, ACCURSE, ANGELIQUE, LISETTE.

ALMEDOR.

VOus a-t-on dit, Monſieur, à quel point je commence d'être heureux ? voilà la fille dont j'étois en peine, & l'épouſe que je vous deſtine.

ANGELIQUE.

On veut que tu ſois ma Rivale.

LISETTE.

Oh ! que je ne ſuis pas ſi ſotte de perdre mon temps à vous arracher du cœur de Clitandre, vous y êtes trop attachée.



SCENE DERNIERE.

LE VICOMTE, THIBAUT, Me. THIBAUT, ALMEDOR, ACCURSE, ANGELIQUE, CLITANDRE, LISETTE.

LE VICOMTE.

AH! palaſangué, vous ne me retiendrez pas, je veux parler, moi,

Il tombe.

CLITANDRE *le relevant.*

Ah! Monſieur, n'êtes-vous point bleſſé?

ALMEDOR.

Qu'il eſt généreux!

LE VICOMTE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait? mêlez-vous de vos affaires. Eſt-ce que je ne ſçai pas bien me tenir ſur mes jambes? jarni.

ACCURSE.

Il eſt ſot, ivrogne, brutal, & a toutes ſortes de vices.

ALMEDOR.

Que je ſuis malheureux!

LE VICOMTE.

Mordienne, je viens vous dire que vous n'avez qu'à épouſer votre Angélique, j'aime mieux le petit doigt de Liſette, que toute ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Belle déclaration !

ALMEDOR.

Ah ! c'eſt trop de ruſticité, maraut, vous me pouſſez à bout. (*à Accurſe.*) Monſieur je vous demande pardon, je vous ferai toutes ſortes de ſatisfactions. (*à Clitandre.*) Et vous, Monſieur, vous ſerez auſſi content de moi à votre tour ; mais auparavant, permettez que je me ſatiſfaſſe ici moi-même en préſence de tout le monde. Hola, Thibaut.

THIBAUT.

Monſieur.

ALMEDOR.

Faites-moi venir tout-à-l'heure cet homme de Breſt, qui doit partir dès ce ſoir pour aller aux Indes.

THIBAUT.

Et pourquoi ſi vîte, cet homme de Breſt ?

ALMEDOR.

Je veux qu'il emmenne avec lui ce malheureux, & qu'il le laiſſe aux Indes.

Me. THIBAUT. (*bas.*)

Notre fils aux Indes.

ACCURSE.

Ah ! mon ami, cela eſt par trop rude.

LE VICOMTE.

Eſt-ce bian loin de notre Ferme ?

ALMEDOR.

Allez-donc vîte le chercher : il ſera ſot tant-qu'il lui plaira dans un autre monde.

Me. THIBAUT (*bas.*)

Mon cher Colas en l'autre monde?

ACCURSE.

Ceci eſt violent.

ALMEDOR.

Je ne le verrai plus: auſſi bien, je ne me ſuis jamais ſenti pour lui aucune tendreſſe, & je ne puis me perſuader qu'il ſoit mon fils. (*à Thibaut.*) Vous êtes encore-là, maraut?

THIBAUT.

Monſieur.

ALMEDOR.

Je ferai mieux d'aller moi-même le lui remettre entre les mains; allons, ſuivez-moi, miſérable.

LE VICOMTE.

En l'autre monde? j'arnigué je n'irai pas. (*à Thibaut.*) parlez lui donc, où je dirai tout.

ALMEDOR.

Si vous ne me ſuivez pas, je vais vous faire enlever.

THIBAUT (*bas.*)

Oh! je ſuis perdu!

LE VICOMTE.

Oh! tatigué, je n'y veux pas aller, moi, en l'autre monde, envoyez-y votre fils, ſi vous voulez.

ALMEDOR.

Que veut-il dire? mon fils!

LE VICOMTE.

Je veux dire, moi, que je ſuis fils de mon pere,

moi, & que je n'irai pas à l'autre monde.

ALMEDOR.

Ah! vous résistez, c'est trop de patience; hola, mes gens, Lindostant, Visapour, Bengala, liez & garottez-moi ce malheureux?

THIBAUT ET SA FEMME (*à genoux.*)

Monsieur, nous vous crions merci, ce sot-là est notre fils.

ALMEDOR.

Votre fils! Eh! misérables, qu'avez-vous fait du mien?

Me THIBAUT.

Le voilà, Monsieur.

CLITANDRE.

Qu'entends-je?

ALMEDOR (*en courant l'embrasser.*)

Ah! mon fils!

LISETTE (*faisant un saut de joye.*)

Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Ciel!

ACCURSE.

Est-il possible!

ALMEDOR.

Ah! mon fils, la Force du Sang ne s'est jamais démentie en moi.:. Misérables...

CLITANDRE.

Trouvez bon, Monsieur, que la premiere grace que je vous demande en qualité de votre fils, soit le pardon de ces malheureux.

ALMEDOR.

Je n'attendois pas moins de votre généroſité.

CLITANDRE (*à Accurſe.*)

Puiſque j'ai l'honneur d'être Gentilhomme, & le véritable fils de votre meilleur ami, voudrez-vous bien, Monſieur, avoir pour moi les mêmes bontés que vous aviez pour ſon fils ſuppoſé ?

ACCURSE.

Monſieur, ce n'eſt plus bonté ni complaiſance, & je ne ſçaurois faire un plus digne choix pour ma fille.

LE VICOMTE.

Je ne ſommes donc plus Vicomte, mordienne, je ne me ſoucierois de l'être, que pour faire Mademoiſelle Liſette Vicomteſſe.

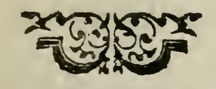
ALMEDOR.

Eh ! bien, je vous marie enſemble, & lui donne la Ferme pour ſa dot.

LISETTE.

Grand merci, mon parain ; viens mon pauvre Colas, tu vaux mieux qu'un Vicomte, pour entretenir la paix du ménage.

Fin du dernier Acte.



DIVERTISSEMENT.

CHacun des mains de la Nature
Prend un caractere en naiſſant,
Le grand eſt fait pour être grand,
Il en porte une marque ſûre;
C'eſt envain qu'une place obſcure
Nous cache l'éclat de ſon rang:
Son cœur ſans ceſſe nous aſſûre
De la nobleſſe de ſon Sang.

On danſe.

VAUDEVILLE.

PEut on par l'éducation
Cacher une naiſſance obſcure,
En dérober juſqu'au ſoupçon?
Non, non.
Malgré tous nos ſoins, la Nature
Se démaſque par quelque trait,
On ſent toûjours ce que l'on eſt.

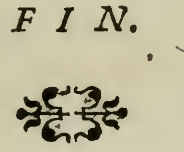
Lorſque, Silvie, l'importune raiſon,
Nous ordonne d'être ſévére,
Son conſeil eſt-il de ſaiſon?
Non, non.
Contre un tendre amant qui ſçait plaire,
Tôt ou tard la vertu ſe taît,
On ſent toûjours ce que l'on eſt.

Par la fierté le gros Damon,
Prétend nous cacher sa naissance,
Est-elle noble ? A-t-il raison ?
Non, non.
Car c'est à l'air de suffisance,
Qu'un homme de rien se connoît,
On sent toûjours ce que l'on est.

Certain petit Maître Barbon,
Par le secours de la parure,
Se fait-il aimer d'un tendron ?
Non, non.
Il déguise envain sa figure,
Près d'une Iris qui s'y connoît,
Un vieux sent toûjours ce qu'il est.

Croyez-vous, Enfans d'Apollon,
Fournir une heureuse carriere,
Sur la foi d'un illustre nom ?
Non, non.
C'est du jugement du Parterre,
Et de son équitable Arrêt,
Qu'un Auteur apprend ce qu'il est.

FIN.

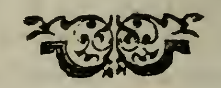


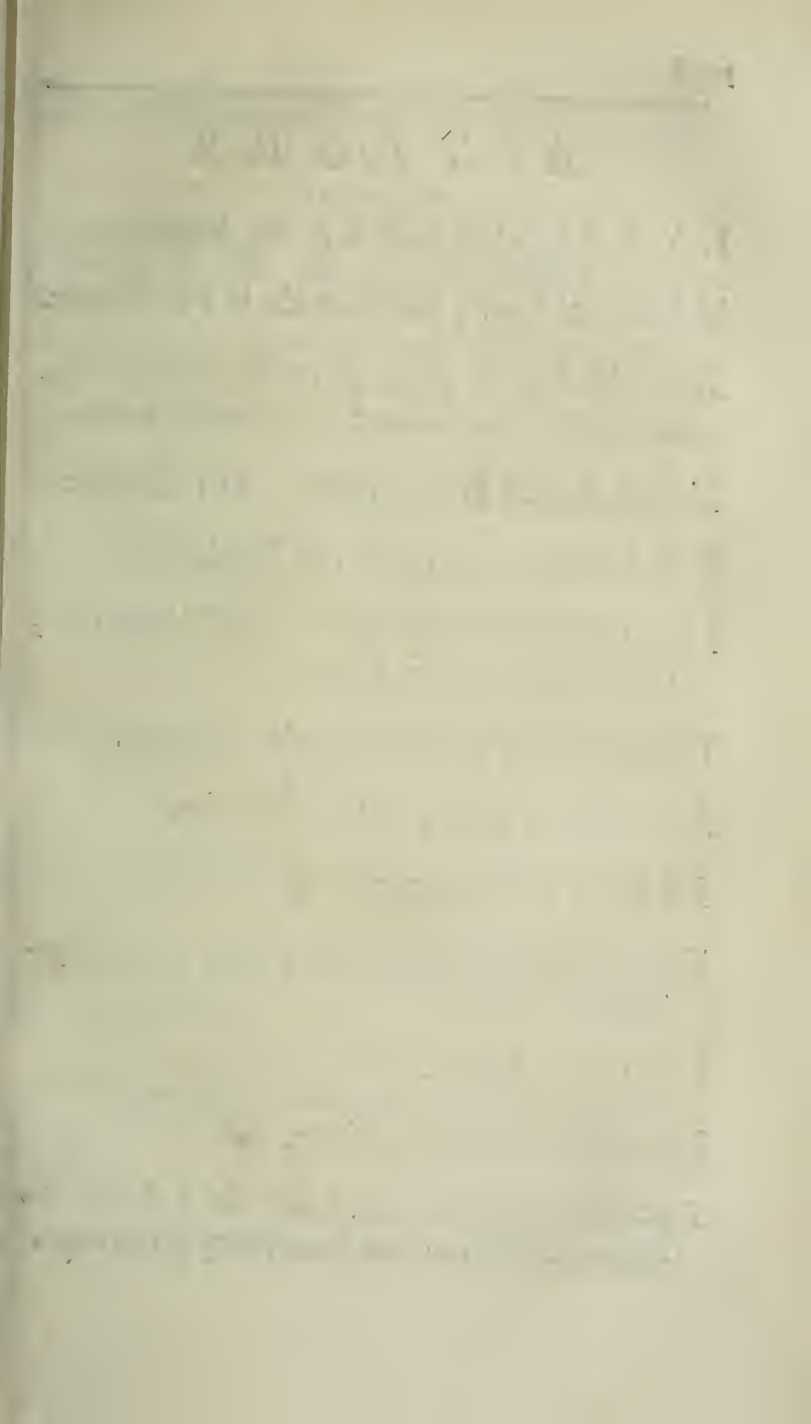
LES
QUIPROQUO,
COMEDIE
EN UN ACTE,
EN PROSE.
Par M. BRUEYS,

AVERTISSEMENT sur les Quiproquo, & sur les Embarras du derriere du Théatre.

LE Lecteur ne trouvera pas avec raiſon les deux Piéces ſuivantes du ton de celles qui les précédent. Le fond du comique de celles-ci eſt bien moins noble, & les expreſſions bien plus dans le genre de farce, auſſi ne les donne-t'on que ſur ce pied-là, & vraiſemblablement Monſieur de Brueys n'avoit pas eu d'autre intention en les faiſant. Il avoit imaginé les Quiproquo ſur une avanture à peu près pareille, arrivée dans ſa province ; & les embarras du derriere du Théatre ne ſont qu'une idée de Piéce, ou un nombre de ſcenes détachées qu'il a raſſemblées ſous un même titre, & dont il avoit eu deſſein de faire quelque choſe de mieux. L'imperfection de ce dernier ouvrage a fait douter s'il devoit être inſéré dans ce Recueil ; mais ce qui a déterminé à l'y admettre, eſt la notte qu'en donne Mr. Palaprat dans un de ſes diſcours préliminaires, en parlant des ouvrages de ſon ami qui étoient venus à ſa connoiſſance, mais dont il croyoit les manuſcrits perdus. Bien des gens rigides ſur l'exactitude des recueils ou compilations, auroient pû prendre de là une autre idée de cette Piéce, & accuſer le Libraire d'avarice ou de négligence de l'avoir omiſe ici : c'eſt ce qui a déter-

miné à la joindre aux autres Piéces de Mr. Brueys & à avertir auparavant le Lecteur de la raison qui y a engagé. Par ce moyen, ceux qui ne veulent que du bon, se dispenseront, s'ils le jugent à propos, de lire cette Piéce; & ceux qui sont curieux de voir tout ce qu'à fait un Auteur, ne seront peut-être pas fâchés de l'y trouver. En tout cas on n'accusera pas le compilateur de partialité, ou d'une considération outrée & assez ordinaire pour un Auteur dont on met au jour les ouvrages : puisque l'on n'a cherché qu'à satisfaire tout le monde, en donnant ces deux Piéces. D'ailleurs les Embarras du derriere du Théatre, qui à la rigueur est le seul ouvrage qu'on eût pû retrancher de ce volume, ne fait pas une augmentation assez considérable sur le total de l'édition des œuvres de Mr. de Brueys, pour causer aux acheteurs le moindre renchérissement.





ACTEURS.

LA PRESIDENTE de Balivaux.

NERINNE, ſuivante de la Préſidente.

DU MANOIR, pere de Marianne, & maître du cabaret du Grand-Turc.

MARIANNE, fille de Du Manoir.

ERASTE, amant de Marianne.

LE BARON DE LA JOBLINIERE, Gentilhomme de Beauce.

URBINE, ſervante du cabaret.

LA VIGNE, valet d'Eraſte.

JACQUO, garçon de cabaret.

Des hommes en manteaux gris & en manteaux rouges.

Un Commiſſaire.

Des Commis de barriere.

La Scene eſt dans une Salle du cabaret du Grand-Turc dans un Fauxbourg d'Orleans.

LES
QUIPROQUO,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA PRESIDENTE (*habillée en homme.*)
NERINNE.

LA PRESIDENTE.

JE crois, Nerinne que personne ne m'a reconnuë.

NERINNE.

Eh qui diantre reconnoîtroit sous cet habit, à l'heure qu'il est, & au cabaret du Grand-Turc, Madame la Présidente de Balivaux ?

LA PRESIDENTE.

Le perfide ! tu vois, Nerinne, à quoi me réduit son infidélité.

NERINNE.

Mais croyez-vous, Madame, qu'Eraste songe à épouser une des filles de Du Manoir le maître de ce logis?

LA PRESIDENTE.

Sans doute je le crois, ne sçais-je pas que mal-

gré les engagemens qu'il a pris avec moi, malgré tout ce que j'ai fait pour lui, le traître a l'insolence d'aimer Marianne? ne ſçais-je pas encore qu'il eſt ici, & que l'on y fait des préparatifs de nôces? en faut-il d'avantage pour me déterminer?

NERINNE.

Ah! je conviens qu'Eraſte eſt jeune, qu'il eſt aimable, & de plus homme de guerre; & j'avouë qu'il eſt bien douloureux pour une femme comme vous, de ſe voir préferer une jolie fille de dix-huit ans, & qui n'a que dix mille écus en mariage; mais ce qui doit vous raſſûrer, c'eſt que tout le monde dit que l'on donne cette Marianne à un Baron de Beauce, tout des plus ridicules.

LA PRESIDENTE.

En un mot Eraſte eſt dans cette maiſon, il aime Marianne, je le ſçai, on parle de nôces, & je ne veux pas m'expoſer à en avoir le démenti.

NERINNE.

Mais enfin, Madame, quel peut être votre deſſein; voulez-vous lui faire mettre l'épée à la main, que prétendez-vous?

LA PRESIDENTE.

Ce que je prétends, Nerinne? faire valoir la promeſſe de mariage qu'Eraſte m'a faite; je l'ai ſur moi, Nerinne, bien cachetée, & en bonne forme.

NERINNE.

Oh! vous avez raiſon, quand on en a, il les faut bien garder; car enfin n'en a pas qui veut des promeſſes: mais avec ce précieux papier, & ces

quatre

quatre hommes que vous avez fait cacher dans le bois du jardin, que voulez-vous faire à votre cher Erafte ?

LA PRESIDENTE.

L'enlever.

NERINNE.

L'enlever ?

LA PRESIDENTE.

Oui l'enlever.

NERINNE.

Une femme enlever un homme.

LA PRESIDENTE.

Pourquoi non, les hommes n'enlevent-ils pas les femmes ? cela doit être égal.

NERINNE.

Mais, Madame, quand vous l'aurez enlevé que ferez-vous ?

LE PRESIDENTE.

Ce que je ferai ? belle demande ! il m'époufera ; n'eft-ce pas ainfi que nous en ufons, quand ils nous enlevent?

NERINNE.

Oh ! Madame, cela n'eft pas égal.

LA PRESIDENTE.

Egal ou non, je m'en mocque, de tous mes amans Erafte eft le feul qui me refte, il m'appartient, & je prétends l'avoir. Voudrois-tu que j'attendiffe qu'il eût époufé la fille de ce cabaretier, pour lui faire enfuite un procès & divertir tout le monde à l'audience ? non, non, la chofe eft arrê-

tée, je l'enleverai, & pour n'être pas connuë, & faire réüssir moi-même mon projet, je me suis ainsi déguisée; mais j'entends quelqu'un : vas dire à ces quatre hommes de monter doucement l'un après l'autre dans la chambre que j'ai retenuë là-haut ; quand Eraste passera seul dans cette salle, je prendrai si-bien mes mesures qu'il ne m'échappera pas, je vais de mon côté examiner ce qui se passe dans ce logis.

NERINNE.

Quelle extravagante!

SCENE II.

MARIANNE, ERASTE, URBINE, LA VIGNE.

MARIANNE.

IL faut donc l'avoüer, Eraste, oui je serois au desespoir d'être séparée de vous, & plûtôt que d'être à ce Baron à qui mon pere me destine, je ne sçai....

ERASTE.

Vous me charmez, adorable Marianne, cependant on prépare tout pour vos nôces.

MARIANNE.

Comptez que mon pere n'en sera pas le maître, & je me mettrai plûtôt dans un couvent pour toute ma vie, que de....

URBINE.

Bel expédient ! après cela Erafte n'a qu'à fe pendre, & nous ferons tous hors d'embarras.

MARIANNE.

Me marier à ce Baron ! que deviendrois-je, Erafte ?

URBINE.

Mais avec tous ces beaux fentimens, & tout le bel étalage d'amour que vous allez vous faire l'un à l'autre (fuivant la loüable coûtume des amans) fi vous ne prenez vîte un parti, vous ferez ce foir Madame la Baronne.

ERASTE.

Je vais encore parler à votre pere, peut-être le toucherai-je en ma faveur.

URBINE.

Projet inutile, je connois à merveille Mr. Du Manoir, il y a quinze ans que je le fers ; comptez qu'il eft plus entêté qu'une vieille mule : il eft prévenu, & s'eft chauffé la tête pour ce vilain Baron, & le diable ne l'en feroit pas revenir.

ERASTE.

Que ferons-nous donc, La Vigne ?

MARIANNE.

Quel remede à ce malheur, Urbine ?

LA VIGNE.

A tout ceci, je n'en vois qu'un, mais il eft immanquable.

MARIANNE.

Quel eft-il ?

ERASTE.

Parle, mon cher la Vigne.

LA VIGNE.

Il faut, Monſieur, commencer par enlever Mademoiſelle, & puis nous verrons après les expédiens qu'il faudra prendre.

ERASTE.

C'eſt bien dit.

MARIANNE.

Moi, m'enlever, Eraſte....

ERASTE.

Belle Marianne, ſi ce moyen eſt le ſeul qui nous reſte pour faire notre bonheur, pourquoi....

MARIANNE.

Non, Eraſte, non, je n'y puis conſentir.

LA VIGNE.

Eh bien, Monſieur, laiſſons Mademoiſelle devenir Baronne, puiſqu'elle le veut.

MARIANNE.

Epouſer le Baron, ou être enlevée, quelle ſituation, Urbine!

URBINE (*par réfléxion.*)

Un enlevement! oui-deà j'en conviens, cela eſt fort; mais après tout, Mademoiſelle, l'on prétend que votre mere a été enlevée, l'on m'a même fort aſſûrée que votre grande mere l'avoit été auſſi, ainſi vous êtes de race à n'être mariée que par enlévement.

MARIANNE.

Mais l'honneur, Urbine?

URBINE.

Eh bien l'honneur, n'eſt-il pas à couvert? votre mere n'a-t-elle pas conſenti à votre mariage? n'avez-vous pas une promeſſe de Monſieur? allez, allez, combien de filles ſont très-bien femmes aujourd'hui, qui ſe ſont fait enlever ſans avoir pris autant de précautions!

MARIANNE.

Ah, Urbine! quel conſeil me donnes-tu?

ERASTE.

Belle Marianne, ſi vous m'aimez, ſongez qu'il s'agit de n'être jamais ſéparé de vous.

LA VIGNE.

Comptez, Mademoiſelle, que vous n'avez point d'autre parti à prendre.

URBINE.

J'y trouve cependant une difficulté.

MARIANNE.

Eh quelle eſt-elle?

URBINE.

Monſieur votre pere qui ſe défie de vous, a fermé toutes les portes; il a plus fait, il a défendu à tous ſes gens de vous laiſſer ſortir: voilà le diable.

LA VIGNE.

Eh bien, forçons quelque paſſage.

URBINE.

Non, non, il faut éviter l'éclat, on crieroit au ſecours, il y a là-haut des Avocats, des Procureurs, & un Commiſſaire, qui plus eſt: Dieu

ſçait comme la Juſtice ſe mettroit d'abord en jeu.

LA VIGNE (*après avoir rêvé.*)

Il me vient une bonne idée, mais ce lieu n'eſt pas propre à vous la communiquer ; écoute Urbine ſi j'ai tort. (*il lui parle à l'oreille.*)

URBINE.

Fort-bien ; mais j'entends quelqu'un, c'eſt votre pere ; Mademoiſelle, allez dans ma chambre, je vais vous y trouver, & je vous dirai dequoi il eſt queſtion ; mais ſurtout point de ſi, de mais, ni de car ; je n'aime pas qu'on me dérange dans mes projets : vous, Eraſte, courez avertir vos gens, & que le carroſſe ſoit au plûtôt à la porte du jardin ; toi vas vîte où tu ſçais .... eh ! là tu m'entends, & reviens nous trouver promptement.

LA VIGNE.

J'y cours.

MARIANNE (*à Eraſte.*)

Allons-donc ; voyez, Eraſte, ce que je fais pour vous.

ERASTE.

Plus vous faites pour moi, & plus vous augmentez mon amour & ma reconnoiſſance. Adieu, belle Marianne, je vous quitte, mais ce même amour vous eſt un ſûr garand ....

URBINE.

Eh ! morbleu partez : vous, vous direz tout cela ce ſoir.

ERASTE (*à Urbine.*)

Je m'en rapporte à toi, prends bien garde au moins, ...

URBINE (*le chassant.*)

Eh oui, oui, allez & ne vous embarrassez de rien. (*à Marianne*) Vous, passez par ici pour ne point rencontrer Monsieur Du Manoir, & son Baron de Beauce. Je les entends, fuyez.... Enfin les voilà partis.

SCENE III.

DU MANOIR, LE BARON, URBINE.

DU MANOIR (*à Urbine.*)

URbine, ayez soin que tout le monde soit content, prenez bien garde que ma fille ne sorte : & que l'on nous laisse seuls ici, nous avons quelque chose à dire, Monsieur le Baron & moi.

URBINE.

C'est assez, Monsieur, soyez tranquille, tout ira bien.



SCENE IV.

LE BARON, DU MANOIR.

LE BARON.

OH ! çà, beau-pere, parlons un peu d'affaires ; Quel avantage ferez-vous, s'il vous plaît, au premier enfant mâle que j'aurai de Marianne ?

DU MANOIR.

Parbleu, Monſieur, je vous ai tout dit, je n'ai qu'un mot, & deux filles toutes prêtes à marier ; je vous donne la plus jolie, je ne vois pas que vous ayez rien à me demander de plus, & je joins à cela une dot de trente bonnes mille livres : ce ſera votre affaire de partager cela entre vos mâles & vos femelles.

LE BARON.

Mais cet argent eſt-il bien compté ? car je ne prétens pas me meſallier à crédit.

DU MANOIR.

Oh ! parbleu, Monſieur, informez-vous de moi : j'ai pignon ſur ruë, & votre argent eſt tout prêt.

LE BARON.

Fort bien, tandis que votre fille ſe diſpoſe à devenir ce ſoir Madame la Baronne, & à ſe trouver une des premieres Dames de la Beauce ; réglons un peu le Contrat.

DU

DU MANOIR.

Oui-dea, Monſieur, réglons, réglons, c'eſt bien aviſé.

LE BARON.

Quelle qualité, beau-pere, vous donnerons-nous, qui ſonne un peu haut ?

DU MANOIR.

Eh ! mais cela va ſans dire ; nous mettrons au Contrat : Marianne, fille de Monſieur du Manoir, Maître du Grand Turc : eſt-ce que cela ne ſonne pas aſſez ?

LE BARON.

Oui ; mais ſi nous ôtions du Manoir & Maître, & que nous miſſions ſeulement : Marianne, fille du Grand Turc ? Hen, qu'en dites-vous ?

DU MANOIR.

Oh ! bien, mettez, mettez, comme il vous plaira, pourvû que ma fille ſoit Baronne, il ne m'importe.

LE BARON.

C'eſt afin que les enfans que nous aurons ſoient plus ſûrement Gentilshommes & Demoiſelles ; car je vous réponds d'une nombreuſe lignée.

DU MANOIR.

A la bonne heure, vous êtes le Maître, c'eſt votre affaire.

LE BARON.

Je ne ſçai ; mais j'ai ſongé encore à une choſe, à propos, de notre Contrat.

DU MANOIR.

Eh ! à quoi, Monſieur le Baron ?

LE BARON.

Votre fille a été cajolée de beaucoup de gens ; & à parler franchement, beau-pere, elle n'a pas eu chez vous de trop bons exemples.

DU MANOIR.

Oh ! parbleu, j'y ai mis bon ordre, elle n'a pas affaire à un ſot, au moins ; & tout Maître de Cabaret que je ſuis, je ſçais mon pain manger. Ah ! oui, ma foi, c'eſt bien à moi qu'on en revend, n'ai-je pas ſervi dans la milice ?

LE BARON.

Cela eſt vrai ; mais on dit que Marianne eſt un peu coëffée d'un certain Eraſte.

DU MANOIR.

Ah ! c'eſt une médiſance, je les ai trouvé quelquefois, il eſt vrai, tête-à-tête dans le bois de mon jardin ; mais je lui ai bien défendu de le voir, & Eraſte eſt un honnête-homme, un Officier qui ſert bien le Roi, & que j'ai connu dans ma derniere campagne.

LE BARON.

Tant qu'il vous plaira ; mais pour ne rien riſquer, & pour que mon honneur ſoit à couvert, quand elle ſera ma femme, j'ai ſongé à une précaution, dont aucun mari ne s'eſt encore aviſé, je crois.

DU MANOIR.

Et quelle précaution ?

LE BARON.

C'eſt de faire mettre dans le Contrat un article tout exprès, par lequel il ſera dit, que quoique nous ſoyons mariés enſemble, nous demeurerons cependant ſéparés d'honneur.

DU MANOIR.

Séparés d'honneur ?

LE BARON.

Oüi, comme on eſt ſéparé de biens : avec cette clauſe, elle aura ſon honneur à elle, & j'aurai le mien à moi ; ainſi chacun fera de ſon honneur, comme il l'entendra : hen, cela eſt-il bien imaginé ?

DU MANOIR.

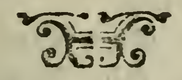
Jarnibleu, Monſieur le Baron, que vous êtes un ruſé compere ! morbleu, ſi je m'étois aviſé de cette clauſe-là quand je me mariai . . . mais baſte.

LE BARON.

Ah ! çà, puiſque nous ſommes convenus de nos faits, il ne reſte plus qu'à faire dreſſer le Contrat ; & c'eſt ce que je veux faire. Adieu, beau-pere, ſongez que la dot ſoit prête, au moins.

DU MANOIR.

Allez, allez, mon gendre, vous ſerez content.



SCENE V.

DU MANOIR *seul.*

MA foi, vive les Barons pour avoir de l'esprit, il en faut convenir. Quelle fortune pour ma fille, d'épouser un Baron! & un Baron de Beauce! Ma foi, je l'emporte sur mes Confreres, ils en créveront tous de dépit pour le coup. Mais il faut parler à Marianne, pour la disposer à bien recevoir Mr. le Baron, & ne pas manquer sa fortune; car il est bien vrai, qu'elle est un peu coëffée de ce Monsieur Eraste. Hola! ho! Urbine, Urbine: cette coquine-là, sous prétexte qu'il y a long-temps qu'elle me sert, me fait toûjours crier une heure, Urbine... Urbine...

SCENE VI.

DU MANOIR, URBINE.

URBINE (*sur le même ton.*)

MOnsieur, Monsieur.

DU MANOIR.

Veux-tu donc me faire égosiller? Que ne réponds-tu, quand on t'appelle?

URBINE.

Mais, Monsieur, vous criez si fort, que l'on ne

vous entend point : que vous plaît-il ?

DU MANOIR.

Fais-moi venir Marianne tout-à-l'heure, j'ai à lui parler.

URBINE.

J'y vais, Monſieur; (*à part.*) peſte ſoit du contre-temps.

DU MANOIR.

Que marmottes-tu là entre tes dents ? va vîte la chercher.

URBINE (*à part.*)

Que lui dirai-je ? (*haut.*) Monſieur, elle n'a pas le temps préſentement.

DU MANOIR.

Qu'elle le prenne, & qu'elle vienne vîte ; car il faut abſolument que je la voye.

URBINE (*à part.*)

Diantre, ſoit de l'homme, (*haut.*) Monſieur elle eſt enfermée dans ſa chambre.

DU MANOIR.

Je vais donc la trouver.

URBINE.

Attendez, attendez, Monſieur, (*à part.*) quel chien d'embarras !

DU MANOIR.

Par quelle raiſon attendrois-je ? j'y vais, te dis-je. (*Il veut ſortir.*)

URBINE

Doucement, Monſieur, (*à part.*) j'enrage. (*elle le ramene.*) Monſieur, vous ne ſçauriez la voir préſentement.

DU MANOIR.

Et pourquoi donc?

URBINE (*en riant.*)

Vous ne vous en doutez pas?

DU MANOIR.

Non, ma foi.

URBINE (*en riant.*)

Oh! si-fait, si-fait.

DU MANOIR.

Eh! non-fait, non-fait, de par tous les diables: Mademoiselle Urbine, je vous chasserai d'ici, ou vous me direz tout-à-l'heure...

SCENE VII.

DU MANOIR, URBINE, JACQUO.

JACQUO (*à du Manoir.*)

AH! Monsieur, venez vîte, il y a dans le jardin trois carossées de beaux Monsieurs & de belles Demoiselles de qualité, qui demandent à vous parler, parce qu'ils disent, comme çà, qu'ils veulent souper ici, & que vous leurs fassiez grand-chere. Jarnigoi qu'ils ont l'air cossu!

URBINE.

Allez promptement, Monsieur, & ne manquez pas une si belle occasion.

DU MANOIR.

J'y vais ; toi, ſonges à avertir ma fille de ſe trouver dans ma chambre, où je me rendrai dans un inſtant ; mais qu'elle n'y manque pas. (*à Jacquo.*) Toi, viens avec moi pour recevoir mes ordres.

(*Ils ſortent.*)

URBINE.

Ah ! je reſpire ; je ne me ſuis jamais trouvée dans un pareil embarras : allons trouver Marianne, & tâchons de lui faire éviter la rencontre de ſon pere ; mais je l'apperçois. Ah ! qu'elle a bon air ſous ce déguiſement.

SCENE VIII.

URBINE, MARIANNE (*habillée en homme.*)

MARIANNE.

J'Ai entendu ſortir mon pere, & je ſuis venu promptement te retrouver dans la crainte qu'il ne vînt me ſurprendre dans ma chambre.

URBINE.

Oh ! ma foi, pour le coup, je le donne au plus fin à vous reconnoître ; que les habits d'Eraſte vous font bien ; oui, vous pouvez paſſer partout à préſent ſans rien craindre.

MARIANNE.

Non, Urbine, ce déguiſement ne calme point

mes craintes, & il faut que l'antipathie que j'ai pour le Baron, & l'amour que je ressens pour Eraste soient bien forts, pour m'engager à faire une démarche aussi hardie.

URBINE.

Ma foi, Mademoiselle, c'est bien-là le moment d'avoir des scrupules, quand il s'agit de prendre un mari qui vous convienne; point de réfléxion, s'il vous plaît, où je vous abandonne.

MARIANNE.

Eh! bien, Urbine, c'en est fait, je ferai tout ce que tu me diras; mais sois sûre que je me punirai de mon imprudence par une retraitte éternelle, si ce projet ne réüssit pas au gré de mon honneur & de mes souhaits.

URBINE.

A la bonne heure; mais ne perdons point de temps, Eraste doit être de retour, il m'a dit qu'il seroit avec ses gens à la petite porte du jardin, il vous attend, sans doute, allez le trouver.

MARIANNE.

Je tremble, & .....

URBINE.

Oh! point de ces craintes-là, je vous prie, & songez seulement que vous passez devant la porte de la chambte de votre pere, & qu'il pourroit bien y être; vous n'avez pas besoin de moi, & je ne pourrois que vous faire reconnoître: partez-donc promptement, je resterai ici pour ne donner aucun soupçon; & pour le plus sûr, je vais éteindre les lumieres.

SCENE IX.

DU MANOIR, MARIANNE, URBINE.

Pendant cette Scene, le Jeu muet d'impatience & d'agitation de Marianne, fait croire à du Manoir ce qu'Urbine lui veut persuader.

MARIANNE (*à Urbine.*)

AH ! Ciel ! Urbine, voici mon pere, il a fermé la porte, que vais-je devenir ?

DU MANOIR. (*un flambeau à la main sans voir personne.*)

J'ai entendu du bruit sur l'escalier, voyons ce que c'est ; mais qui diable à éteint la lumiere ?

URBINE. (*tandis que du Manoir va rallumer les lumieres, dit à Marianne :*)

Tout est perdu, Mademoiselle, vous ne pouvez sortir ; mais ne vous déconcertez point, votre habit m'inspire une ruse, tenez-vous-là, & secondez-moi bien, marchez en colere, faites le méchant.

DU MANOIR (*appercevant Urbine.*)

Qu'est-ce donc, Urbine seule & sans lumiere ? Oh, oh, avec un Officier ! comment, coquine ?

URBINE.

Paix, ne parlez pas si haut, Monsieur, où vous êtes perdu.

DU MANOIR (*bas en tremblant.*)

Comment, carogne, je veux parler haut, moi.

URBINE.

Paix, vous dis-je, ſi l'on vous entend, vous êtes mort, (*bas à Marianne.*) enfoncez votre chapeau ſur vos yeux...

DU MANOIR.

Je ſuis mort!....

URBINE.

Oui, mort; Voyez-vous ce jeune Officier?

DU MANOIR.

Eh! bien, oui.

URBINE (*bas à Mariane.*)

Allons, de l'emportement, jurez, peſtez, (*haut à du Manoir.*) Je tâche de l'appaiſer. (*à Marianne.*) Fort bien.

MARIANNE.

Fort mal.

DU MANOIR (*en tremblant.*)

En effet, il paroît fâché.

MARIANNE (*bas*)

Cruel amour! à quoi m'expoſes-tu!

DU MANOIR (*à Urbine.*)

Je veux ſçavoir ce que c'eſt.

URBINE.

La peſte, donnez-vous-en bien de garde, ne l'approchez pas, je l'ai entendu par hazard, il tenoit conſeil avec cinq ou ſix de ſes amis pour vous tuer.

DU MANOIR.

Pour me tuer, moi? Et pourquoi?

URBINE.

Vous ſouvient-il de cet Abbé qui vint ici l'autre jour avec un Mouſquetaire, un Officier de dragons, & trois femmes ?

DU MANOIR.

Oui. Eh, bien ?

URBINE.

C'eſt ce même Officier de Dragons, ne ſoufflez pas, vous dis-je, il vient de dire, que votre vin les a penſé tous faire crever.

DR MANOIR.

Eh ! mais ; ſi l'on s'enyvre chez-moi, eſt-ce ma faute ?

MARIANNE (*ſe promenant à grand pas à Urbine.*)

A quoi bon cette hiſtoire, Urbine ? (*à part.*) Que je ſuis malheureuſe !

URBINE (*à Marianne.*)

Bon. Ah ! Monſieur, ſauvez-vous. S'il vous reconnoît, ſi il appelle ſes amis, c'eſt fait de vous.

DU MANOIR (*effrayé.*)

En effet, j'ai entendu des manteaux rouges ſur l'eſcalier.

URBINE (*à part.*)

Bon, c'eſt Eraſte & ſes gens. (*haut.*) Ne vous l'ai-je pas dit ? Je l'ai très-fort aſſûré que vous n'étiez pas ici, & je vais le lui dire encore.

DU MANOIR.

Mais, pourquoi les lumieres étoient-elles éteintes ?

URBINE.

Pourquoi ? . . . parce que j'avois peur qu'il ne vous reconnût ; ôtez-vous d'ici ? (*à Marianne*) Je vous jure , Monſieur , que Monſieur du Manoir eſt ſorti. (*bas.*) Faites donc du bruit. (*à du Manoir.*) Retirez-vous. (*à Marianne.*) Il eſt parti hier pour la campagne. (*bas.*) Allons-donc , mettez l'épée à la main. (*à du Manoir.*) Fuyez , vous dis-je.

DU MANOIR. (*bas à Urbine.*)

Je vais chercher mon gendre le Baron ; c'eſt un brave homme , & avec lui je ne craindrai rien.

URBINE.

Gardez-vous en bien , vous ne connoiſſez pas ce drôle-là , il batteroit toute la Beauce ; retirez-vous ſeulement , laiſſez la porte ouverte , & je le ferai ſortir ; repoſez-vous ſur moi. Ah ! Ciel ! le voilà qui met l'épée à la main ; ſauvez-vous vîte , ou vous êtes mort . . . Enfin , le voilà parti , la porte eſt ouverte , & nous ſommes libres.



SCENE X.

MARIANNE, URBINE.

MARIANNE.

A La fin je reſpire.

URBINE.

Sortez vîte, que ceci n'arrive plus ; Eraſte eſt là, ſans doute, qui vous attend. Ce ſont apparemment les manteaux rouges que votre pere a entendu, je vous quitte, Adieu.

SCENE XI.

MARIANNE, LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE (*à des hommes en manteaux gris.*)

C'Eſt Eraſte qui paſſe, il eſt ſeul, je le reconnois à ſes habits ; ſaiſiſſez-vous de lui, vous autres, & conduiſez-le dans la chambre haute de ma maiſon, qui donne ſur le jardin de ce logis, je vous ſuivrai de près. (*ſeule.*) Enfin, traître, je te tiens, tu ne m'échapperas plus, & je vais voir de quel front tu ſoûtiendras la trahiſon que tu m'as faite.

SCENE XII.

ERASTE, LA VIGNE, (*ſuivi d'hommes en manteaux rouges.*)

ERASTE.

BOn, voilà Marianne, qui va, ſans doute, où je lui ai dit de ſe rendre; ſuivez-la ſans bruit, & menez-la où je vous ai dit.

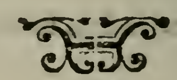
LA VIGNE.

Oui, paſſez devant; mon Maître & moi nous ferons l'arriere-garde, & nous empêcherons que perſonne ne nous ſuive.

SCENE XIII.

URBINE, DU MANOIR (*qui ſurvient.*)

MArianne doit-être déjà loin; ainſi pour que l'on ne me ſoupçonne de rien, il eſt temps que je donne l'allarme au quartier. Au ſecours, au ſecours, Monſieur du Manoir, Nannon, Jacquo, Angélique, au ſecours, au ſecours, au ſecours.



SCENE XIV.

DU MANOIR, URBINE.

DU MANOIR.

OU'y a-t-il donc ? à qui diable en as-tu, de crier comme tu fais ?

URBINE.

Ah ! Monſieur !

DU MANOIR.

Quoi ?

URBINE.

Ah ! Monſieur !

DU MANOIR.

Eh ! bien ?

URBINE.

Marianne...

DU MANOIR.

Eh ! bien, Marianne...

URBINE.

J'allois la chercher pour vous l'amener, comme 'ous me l'avez ordonné ; j'ai d'abord entendu de ce ôté-là un cri ; mais un cri...... & puis tout d'un oup, je n'ai plus rien entendu.

DU MANOIR.

Que veut dire cela ?

URBINE.

Cela veut dire, Monſieur, que peut-être cet offi-

cier de Dragons, ces manteaux rouges... Ah! la pauvre Marianne!

DU MANOIR.

Quoi, ma fille seroit enlevée?

URBINE.

Monsieur, ces gens-là sont bien vindicatifs.

DU MANOIR.

Ah! coquine, tu as facilité son enlevement.

URBINE.

Moi, Monsieur? Eh! si cela étoit, ne me serois-je pas sauvée avec elle?

DU MANOIR.

En effet; mais de quel côté sont-ils allés? Par où ont-ils passé?

URBINE.

Ils ont passé, à ce que je crois.., ils ont passé par la porte que vous aviez laissé ouverte.

DU MANOIR.

Allons vîte avertir le Commissaire, il soupe heureusement là-haut. Au voleur, Monsieur le Commissaire, au voleur, au voleur,

URBINE.

Courage, il ne me soupçonne de rien: pendant qu'il va se plaindre au Commissaire, allons voir si nos amans sont en sûreté. Ah! Ciel, je vois Eraste; comment ose-t-il reparoître ici? (*à Eraste.*) Qui diantre vous amene en ce logis?

SCENE XV.

URBINE, ERASTE, LA VIGNE & les Commis de la barriere.

ERASTE.

IL a fallu céder à la force, ma chere Urbine.

URBINE.

Et que viennent faire ici les Commis de la barriere? que vous eſt-il arrivé?

LA VIGNE.

Malencontre. Ils nous traitent comme des Contrebandiers, cela n'eſt-il pas bien injuſte?

ERASTE (*d'un air abattu.*)

Marianne me deſeſpére, Urbine, certainement elle ne m'aime pas, & je ne comprends rien à ſon procédé.

URBINE.

Expliquez-vous, Monſieur.

ERASTE.

Oui, Marianne a perdu l'eſprit, ou la cruelle s'eſt répentie du parti qu'elle avoit pris. O ciel! que je ſuis malheureux! ma chere Urbine, il n'eſt plus temps de rien déguiſer, & ....

URBINE.

Mais encore, que veut dire tout ceci?

LA VIGNE.

C'eſt ce que je vais te dire, tu le comprendras ſi tu peux. A peine les gens que Monſieur avoit amenés ont voulu la faire monter en carroſſe, qu'elle s'eſt miſe à crier comme tous les diables. La canaille s'eſt amaſſée, les broches, les bâtons, les hallebardes ont paru dans un clin d'œil. Nous avons ſoûtenu le choc, mon maître & moi, avec une intrépidité merveilleuſe. Foüette cocher, diſions-nous ſans ceſſe : le cocher de foüetter, & elle de crier. Enfin ayant perdu le carroſſe de vûë, & ne pouvant plus tenir tête à la multitude qui nous accabloit nous avons été arrêtés à la barriere par ces Meſſieurs qui nous ramenent ici fort civilement comme tu le vois.

URBINE.

Peſte ſoit de la folle avec ſes cris, c'étoit bien là le temps.

ERASTE.

Ah ma chere Urbine, Marianne auroit eu plus de réſolution ſi elle avoit eu plus d'amour.

URBINE (*aux Commis.*)

Oh çà Meſſieurs retirez-vous, s'il vous plaît, je réponds de ces gens ci.

UN COMMIS.

Quand nous les aurons remis entre les mains de Mr. Du Manoir, notre voiſin & notre ami.

ERASTE.

Le voici.

LA VIGNE.

Et avec un Commiſſaire, de par tous les diables.

SCENE XVI.

ERASTE, LA VIGNE, URBINE, DU MANOIR, LE COMMISSAIRE JACQUO, LES COMMIS.

LE COMMISSAIRE (*une ſerviete à la main.*)

ALlons, allons, dequoi s'agit-il? dépêchons ceci; il eſt bien cruel de ne pouvoir être un moment ſans travailler. (*à Jacquo*) Toi, va chercher ma robe. (*aux Commis*) Et vous, qu'avez-vous à dire?

UN COMMIS.

Monſieur, nous avons vû qu'on enlevoit une fille de chez Monſieur Du Manoir, nous l'avons entenduë crier, & voici les enleveurs que nous avons arrêtés.

DU MANOIR.

Ah, ah, Monſieur, c'eſt donc vous?

ERASTE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi; j'enlevois il eſt vrai, Mademoiſelle votre fille, parce que vous aviez la cruauté de me la refuſer. Je l'aime, ſa mere me l'a promiſe, nous nous ſommes donné une promeſſe de mariage, & je ſuis prêt à l'épouſer.

LE COMMISSAIRE.

Oh, oh, Monſieur ſe met à la raiſon; dès qu'il

l'épouſe, c'eſt une affaire finie, vous n'avez plus beſoin de moi.

DU MANOIR.

Attendez un moment, Monſieur le Commiſſaire, Monſieur veut bien épouſer ma fille, mais je l'ai promiſe moi au Baron de la Jobliniere, & il eſt actuellement chez le Notaire qui fait dreſſer le contrat.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne pouvez pas la donner à deux, & Mr. me paroît être le premier en datte.

URBINE.

Il eſt vrai.

DU MANOIR.

Nous verrons tout cela; mais avant tout, je veux qu'on me rende ma fille.

ERASTE.

Elle eſt ſans doute chez moi, Monſieur le Commiſſaire peut prendre la peine de l'y aller chercher, La Vigne l'y conduira, & il n'y a pas loin d'ici.

LE COMMISSAIRE.

Allons donc : mais faites dire, je vous prie, là haut que l'on m'attende. (*à part*) Ceci ſervira à payer le ſouper.

DU MANOIR.

Obéis à Monſieur ; Urbine, & fais boire ces Meſſieurs pour les remercier du ſervice qu'ils m'ont rendu.

URBINE.

J'y cours. (*à part*) Et je reviens dans le moment voir comme tout ceci finira.

SCENE XVII.

LE BARON, DU MANOIR, ERASTE.

LE BARON.

OH çà, beau-pere, le contrat eſt dreſſé en bonne forme & avec toutes les clauſes requiſes ; je donne mon nom & ma Baronie au premier de mes enfans mâles.

DU MANOIR.

Oh oui ma foi il eſt bien queſtion ici de mâle, voilà Monſieur qui ne veut que des femelles.

LE BARON.

Qui, Monſieur ? je le connois, c'eſt un galant homme, il ſera parbleu de la nôce, je l'en prie.

DU MANOIR.

Oh, il n'en veut être que trop, de par tous les diables.

LE BARON.

Comment ?

DU MANOIR.

Il vient d'enlever votre prétenduë.

LE BARON.

Comment ma future eſt enlevée ?

ERASTE.

Oui, Monſieur le Baron, mais je ne vous ai point offenſé, j'aimois Marianne avant que vous euſſiez penſé à l'épouſer. Nous étions engagés l'un

à l'autre, & j'ai voulu me saisir d'un bien qui m'appartient, & dont on ne pourra me séparer qu'avec la vie.

LE BARON.

Eh bien! beau-pere, jugez par ce commencement si j'avois bon nez de faire mettre dans le contrat la clause de séparation d'honneur? oh, oh que l'on n'est pas si sot en Beauce, touchez-là, Monsieur du Manoir, vous pouvez vous engendrer ailleurs. (*d'un ton d'ironie.*) Les filles du Grand-Turc ne sont bonnes que pour des Bachas, entendez-vous? serviteur. (*il sort.*)

SCENE XVIII.

DU MANOIR, ERASTE, JACQUO, URBINE.

JACQUO (*tout essouflé.*)

AH Monsieur, en apportant la robe de Monsieur le Commissaire, j'ai entendu Mademoiselle Marianne qui crioit comme un diable dans la maison de Madame la Présidente de Balivaux.

DU MANOIR.

Tais-toi, tu ne sçais ce que tu dis.

URBINE.

Vas, vas, nigaut, tu n'es qu'un sot.

JACQUO.

Il faut bien que cela soit, car tout le monde

me le dit ; je ne ſuis qu'une bête, j'en conviens : & cependant votre fille crie & ſe veut jetter par la fenêtre dans votre jardin ; mais je cours lui dire de ſe donner patience.

ERASTE.

Tu te trompes Jacquo, elle eſt chez moi, & Monſieur le Commiſſaire l'eſt allé chercher. Voici déjà la Vigne.

SCENE XIX.

LA VIGNE, *& les précédens.*

LA VIGNE (*à Eraſte.*)

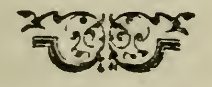
AH parbleu, Monſieur, nous avons fait une belle expédition.

ERASTE.

Comment ?

LA VIGNE.

Vous allez voir tout à l'heure. Voici le Commiſſaire qui vous amene la perſonne que nous avons enlevée.



SCENE XX.

DU MANOIR, ERASTE, LA PRESIDENTE, LE COMMISSAIRE, LA VIGNE, URBINE.

ERASTE (*à la Préſidente la prenant pour Marianne.*

VEnez belle Marianne, j'ai tout avoüé &... (*la reconnoiſſant*) ah ciel !

DU MANOIR.

Madame la Préſidente de Balivaux en habit d'homme.

LA PRESIDENTE (*à Eraſte.*)

Oui c'eſt moi, traître, oſes-tu bien ſoûtenir mes regards ? Par quel hazard, perfide, as-tu pû m'échapper, & comment as-tu ſi promptement changé d'habit? parle.

URBINE.

Quel galimathias ?

ERASTE.

Je n'y comprens rien.

LA PRESIDENTE.

Te voilà confondu, perfide, & tu connois à préſent toute la noirceur de ton procedé .... m'enlever ! ingrat.

Du

DU MANOIR.

Que veut donc dire tout ceci ? eh bien, Monſieur le Commiſſaire ?

LE COMMISSAIRE.

Eh bien, je vous amene la perſonne que j'ai trouvée chez Monſieur.

LA PRESIDENTE.

Scelerat, tu m'as reconnu, malgré mon déguiſement, & tu ne m'as fait enlever que pour m'empêcher de m'oppoſer à ton mariage.

DU MANOIR.

Et non, non, il avouë qu'il a enlevé Marianne, & il faut qu'il me la rende, ou qu'il ſoit pendu.

ERASTE.

Je ne ſçai plus où j'en ſuis.

LA VIGNE.

Il y a ici du Quiproquo.

DU MANOIR.

Allons, Monſieur le Commiſſaire, il faut donner la queſtion à ce maraut-là.

LA VIGNE.

J'y conſens, pourvû que ce ſoit avec du vin de Champagne.

LE COMMISSAIRE.

Voici une affaire qui s'embroüille de plus en plus, parce que je la veux expédier, tandis que tant d'autres ſe débroüillent malgré moi.

SCENE XXI.

JACQUO, *& les précedens.*

JACQUO.

MOnſieur encore une fois, ſi vous n'envoyez promptement au ſecours, votre fille ſe jette par la fenêtre, venez voir, elle a déja commencé.

DU MANOIR.

Madame, on dit que ma fille eſt chez vous.

LA PRESIDENTE (*à Eraſte.*)

T'auroit-elle ſuivi, perfide, juſques dans la chambre où je t'avois fait enfermer?

SCENE XXII.

LES PRECEDENS, NERINNE, MARIANNE, (*habillée en homme*) LA VIGNE.

LA VIGNE.

MA foi, voici tous les oiſeaux hors de cage.

NERINNE.

J'ai vû, Madame que vous vous étiez trompée: Mademoiſelle vouloit ſe jetter par la fenêtre, & je la ramene chez ſon pere; car vous n'avez pas, je crois, beſoin d'une fille.

LA PRESIDENTE.

D'une fille !

DU MANOIR (*à Urbine.*)

Encore cet officier de dragons ?

MARIANNE.

Mon pere, je viens me jetter à vos genoux.

DU MANOIR.

Ma fille auſſi habillée en homme !

MARIANNE.

Mon pere excuſez un amour extrême ; ſur la foi de cette promeſſe . . . .

LA PRESIDENTE.

Ah ! je vois ce que c'eſt, je voulois t'enlever, ingrat, cet habit m'a trompé, & je n'ai enlevé que cette petite créature.

ERASTE.

Helas ! Madame, votre déguiſement m'a fait commettre la même faute.

LA VIGNE.

Voilà ce que c'eſt que les affaires de nuit.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien finiſſons-nous ?

LA PRESIDENTE.

Sans doute, Monſieur, ceci ſera bien-tôt terminé. (*à Marianne*) Vous pouvez, ma petite amie, donner la main à celui que votre pere vous deſtine ; (*à Eraſte*) & pour vous, Monſieur, vous ne refuſerez pas, je penſe, de me donner la main ?

ERASTE.

Moi, Madame, je vous demande pardon, je

n'aurai pas assûrément cet honneur - là.

LE COMMISSAIRE (*à la Présidente.*)

Oui, Madame, il faut que Monsieur vous épouse, puisqu'il vous a enlevée, cela me paroît naturel, & c'est l'ordre des procédés.

MARIANNE. (*au Commissaire.*)

Attendez, je vous prie, Monsieur, il m'a fait une promesse de mariage, & la voilà.

LA PRESIDENTE (*à Marianne.*)

Oh j'en ai une autre avant vous, ma petite mignonne.

ERASTE. (*à La Vigne*)

Traître, ne m'avois tu pas dit que je n'avois rien à craindre de ce côté-là?

LA VIGNE.

Oui, Monsieur, je vous l'ai dit, & cela est vrai, allez votre chemin, & ne craignez rien.

ERASTE.

Vous avez une promesse de moi, Madame?

LA PRESIDENTE.

Tu voudrois le nier, perfide, mais la voici bien cachetée.

LE COMMISSAIRE.

Ceci devient sérieux, deux promesses.

LA PRESIDENTE.

Je pourrois me prévaloir de la qualité de Présidente; mais la premiere promesse doit passer devant l'autre, les dattes regleront tout, j'y consens, tenez Monsieur, lisez & jugez: (*bas*) vous serez bien payé.

LA VIGNE (*à Marianne.*)

Ne vous inquiétez point, laiſſez-la faire.

LE COMMISSAIRE (*après avoir lû.*)

Mais, Madame, ne vous trompez-vous point?

LA PRESIDENTE.

Non, Monſieur, je ne me trompe aſſûrément point.

LE COMMISSAIRE.

Cette promeſſe eſt ſinguliere.

LA PRESIDENTE.

Elle eſt dans toutes les regles, Monſieur, c'eſt moi qui l'ai dictée, allez, je m'y connois bien: j'en ai tant vû, qu'un Notaire ne l'auroit pas mieux faite.

LE COMMISSAIRE.

En effet, Madame, je vois bien que ce n'eſt pas là le ſtile de Notaire.

LA PRESIDENTE.

Oui, Monſieur, mieux qu'un Notaire.

LE COMMISSAIRE.

Vous avez raiſon, car il faut que celui-ci ſoit un Notaire d'Opera.

LA PRESIDENTE.

Que voulez-vous dire, Monſieur, ſe mocque-t-on d'une perſonne comme moi?

LE COMMISSAIRE.

Non, Madame, mais voulez-vous que je liſe la promeſſe que vous m'avez donnée?

LA PRESIDENTE.

Si je le veux? aſſûrément; liſez, Monſieur, liſez, & bien haut.

LE COMMISSAIRE.

Ecoutez-moi donc, heureusement je sçais un peu déchifrer cette écriture-là. (*il prélude*) la la la la.

LA PRESIDENTE.

Lisez, Monsieur, vous dis-je, & ne plaisantez pas.

LE COMMISSAIRE.

Je vais lire, Madame, (*il chante*)

Je n'ai point de choix à faire,
Parlons d'aimer & de plaire,
Et vivons toûjours en paix.

LA PRESIDENTE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que cette mauvaise plaisanterie? ce n'est pas là ma promesse.

LE COMMISSAIRE.

Donnez-vous patience, Madame, elle sera peut-être à la fin. (*il continuë*)

L'himen détruit la tendresse,
Il rend l'amour sans attraits;
Voulez-vous aimer sans cesse?
Amans, n'épousez jamais.

LA PRESIDENTE.

Monsieur, encore un coup, vous me poussez à bout.

LE COMMISSAIRE.

Mais vous, Madame, vous mocquez-vous de

me donner une chanson pour une promesse de mariage ?

LA PRESIDENTE.

Une chanson ! Voyons. (*à Eraste*) Ah traitre !

LA VIGNE.

Ma foi, Madame, c'est encore un Quiproquo de ma façon.

LA PRESIDENTE.

Ah coquin, tu m'as joüé ce tour là en emportant une de mes lettres pour ce perfide.

LA VIGNE.

Cela est vrai, Madame, je pris un papier pour l'autre.

LA PRESIDENTE. (*renfonçant son chapeau.*)

(*à part* Je suis trahie, mais je m'en vengerai, (*à Eraste*) mon petit Monsieur, vous entendrez dans peu parler de moi. (*Elle sort avec Nerinne*)

LA VIGNE (*ironiquement.*)

Madame, nous connoissons trop vos bontés pour rien craindre de vos menaces, mais plus de surprise au moins, cela n'est pas de bonne guerre.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS.

ERASTE.

EH bien, Monsieur, ne vous rendrez-vous point à l'amour que je ressens pour votre aimable fille ?

MARIANNE.

Mon pere, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, ne refusez pas de faire le bonheur de ma vie.

ERASTE.

Otez-moi la vie, si vous m'ôtez la belle Marianne : Monsieur, je ne vous demande que sa main.

LA VIGNE.

Si vous aimez tant les Barons, mon maître le sera, vous n'avez qu'à parler, on se fait dans ce pays-ci tout ce que l'on veut.

DU MANOIR.

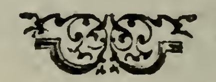
Monsieur le Commissaire, que me conseillez-vous ?

LE COMMISSAIRE.

De laisser votre fille à Monsieur, moi de quitter ma robe, & nous de nous aller tous mettre à table.

DU MANOIR.

Ma foi cela est bien dit, & j'y consens donc en faveur de l'ancienne connoissance. (*à Eraste*) Allons, mon capitaine touchez-là, je vous pardonne, & buvons.



LES EMBARRAS DU DERRIERE DU THEATRE,

COMEDIE

EN UN ACTE.

ACTEURS.

Madame LUCE.

MAROTE, Servante de Me. Luce.

LE BARON, Fils de Me. Luce.

LE MARQUIS, Ami du Baron.

Mr. MENANDRE, Poëte.

Mr. DE L'E'TOILE, Comédien.

Mlle. DE L'E'TOILE, Comédienne.

Mr. DAMIS,
Mr. DU VERGER,
Mr. FLORIDOR,
Mr. ALIDOR,
} Comédiens.

La Scene est sur le Théatre de Lyon.

LES EMBARRAS DU DERRIERE DU THEATRE.

SCENE PREMIERE.

MADAME LUCE, MAROTE.

Me. LUCE.

NON, non, Marote, tu as pris quelqu'autre pour Menandre.

MAROTE.

Je ſuis auſſi ſûre, Madame, que celui que je viens de voir avec Monſieur votre fils, eſt le Poëte Menandre, que je ſuis ſûre que vous êtes Madame Luce, ma Maîtreſſe.

Me. LUCE.

Tu t'es trompé, te dis-je.

MAROTE.

Bon, trompé, à un Poëte? Eſt-ce qu'on ne connoît pas ces Meſſieurs-là de cent pas? Et puis, qui diantre ſe méprendroit à celui-là? Il n'eſt ni pe-

tit, ni grand à Lion qui ne le connoiſſe : n'eſt-ce pas lui qui rêve toûjours profondément ? qui fait des Vers par-tout, dans les ruës, à table, en joüant à l'Ombre ? N'eſt-ce pas ce fol qui fait de ſi mauvaiſes Comédies ?

Me. LUCE.

Inſolente !

MAROTE.

Je vous demande pardon, Madame, je ne ſongeois pas que vous en faites auſſi, & que vous êtes aſſociés enſemble pour cela.

Me. LUCE.

Eh bien, je te dis encore une fois, que mon fils & Menandre ſont ici quelque part à la Comédie : écoute, ne me chagrine pas davantage.

MAROTE.

Là, Madame, ſans vous fâcher, où voulez-vous qu'ils ſoient ? de la loge où nous nous ſommes d'abord placées en entrant, nous avons vû qu'ils ne ſont pas dans le parterre, je viens par votre ordre de fureter haut & bas ; & enfin, vous avez voulu les venir chercher derriere le Théatre.

Me. LUCE.

Marote, n'eſt-ce pas mon fils qui vient de paſſer ?

MAROTE.

Eh ! non, Madame, c'eſt le Moucheur de chandelles ; croyez-moi, retournons à notre loge.

Me. LUCE.

Non, je ſuis venu ici pour ſurprendre mon fils avec Mademoiſelle de Beauregard, & j'y reſterai :

depuis qu'il eſt amoureux de cette Actrice, je ne le reconnois plus. Quoiqu'il ne ſoit que le fils d'un Echevin de Gaſcogne, il ſe fait appeller Monſieur le Baron; & il eſt toûjours avec ce fat, qui n'étant que le fils d'un Banquier, prend auſſi la qualité de Marquis.

MAROTE.

Parlez bas, Madame, vous riſquez d'être entenduë ici de gens qui pourroient être dans le même cas.

Me. LUCE.

En un mot, je ne veux point que mon fils épouſe Mademoiſelle Beauregard.

MAROTE.

Oh! oh! Madame, eh vous le ſouhaittiez ces jours paſſés avec tant d'empreſſement; vous vouliez même que votre fils entrât dans cette troupe-ci; il y a quelque choſe de nouveau.

Me. LUCE.

Il y a de nouveau... que je ne le veux plus.

MAROTE.

Je le vois bien; mais vous ſouvient-il, Madame, que vous me diſiez, Je ferai des Comédies, Marote; la Troupe les recevra, mon fils les jouera, & le profit ne ſortira pas de la famille?

Me. LUCE.

Oui; mais depuis j'y ai fait des réfléxions; ne m'en parle plus.

MAROTE.

Avez-vous quelque ſcrupule de faire des piéces de

Théatre, & de les voir joüer par votre fils? Croyez-moi, Madame, ceux qui travaillent à divertir innocemment le Public, ne ſont pas les gens les plus inutiles de la Société. Euh! vous avez quelque rancune contre cette Troupe-ci.

Me. LUCE.

Oh! puiſqu'il te faut tout dire, ſçaches-donc, Marote, que ces imbecilles ont refuſé d'accepter la Comédie que je leur lûs hier; ils diſent qu'elle ne vaut rien.

MAROTE.

Oh! après cela, Madame, je n'ai rien à dire. Voilà le plus juſte ſujet du monde pour rompre un mariage; mais peut-être leur avez-vous obligation de leur refus.

Me. LUCE.

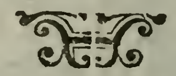
Taiſez-vous, impertinente.

MAROTE.

Pardon, Madame, ils ont tort de parler mal de votre piéce, après le bien que je vous en ai ouï dire, & à Monſieur Menandre.

Me. LUCE (*appercevant Menandre.*)

Eh bien, vois ſi j'avois raiſon: voilà-t-il pas Monſieur Menandre?



SCENE II.

Mr. MENANDRE, Me. LUCE, MAROTE.

Me. LUCE.

MOnſieur, je vous prie de me dire où vous avez laiſſé mon fils ?

Mr. MENANDRE.

Un moment, Madame, au nom des Dieux, un moment.

MAROTE.

Ne l'interrompez pas, il compoſe.

Me. LUCE.

Oh ! qu'il prenne un autre temps... Monſieur... Monſieur...

MAROTE.

Il nevous entend plus, le voilà aux nuës.

Me. LUCE.

Monſieur, Monſieur Menandre, Monſieur... Il enfante quelque choſe de grand; mais je veux ſçavoir de lui...

MAROTE.

Madame, vous allez coûter la vie à quelques Vers... Comme il roule les yeux !... quelles grimaces !... il ſe mange le bout des doigts... bon, il s'arrache la barbe... Ah ! pauvre tête !... quel métier !...

Me. LUCE.

Ah ! bon, bon, il se radoucit.

Mr. MENANDRE.

Ah ! je les tiens.

MAROTE.

Quoi ?

Mr. MENANDRE.

Non . . . je ne les tiens plus.

Me. LUCE.

Qu'est-ce Monsieur ?

Mr. MENANDRE.

Quatre Vers, quatre, que je cherche depuis c matin.

MAROTE.

Est-ce, Monsieur, que vous les avez perdu ici ?

Mr. MENANDRE.

Qu'on me laisse en repos. (*il sort.*)

MAROTE.

Laissons-le là, Madame, aussi bien Monsieur d Verger que voici, vous donnera peut-être des nou velles de votre fils.



SCENE

SCENE III.

Mr. DU VERGER, Me. LUCE, Mr. MENANDRE, MAROTE.

Me. LUCE.

MOnſieur, je ſuis votre ſervante.

Mr. DU VERGER.

Ah ! Madame Luce, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

MAROTE.

Bon jour, Monſieur.

Mr. DU VERGER.

Serviteur Marote.

MAROTE.

Oh ! loüé ſoit Dieu, voici un homme qui parle au moins.

Mr. MENANDRE (*déclame.*)

Précipices affreux...

MAROTE.

Fort bien, l'un eſt ſur le toît, & l'autre dans la cave.

Me. LUCE.

Faites-moi la grace, de me dire, Monſieur, ſi mon fils....

Mr. DU VERGER.

Madame, vous ſçavez à quoi mon devoir m'oblige, il s'agit aujourd'hui d'une nouveauté; je vous

demande pardon, je n'ai pas de temps de reſte, & je ſuis venu ici pour me recueillir un moment.

Me. LUCE.

Monſieur du Verger eſt bien incivil de ne me pas écouter.

MAROTE.

Eh ! ne voyez-vous pas, Madame, qu'il a en tête l'annonce de quelque méchante piéce, & qu'il travaille à dorer la pillule ?

Me. LUCE.

Je lui pardonne de bon cœur, & je ſonge que je pourrois faire de ceci une aſſez plaiſante Scene...

MAROTE.

Je meurs de pèur, Madame, que l'envie d'y rêver ne vous prenne auſſi.

Me. LUCE.

Oui, vraiment... le ſujet en ſera ſingulier.... Mais où placer la Scene?.: Je penſe que..: Fort bien.

MAROTE.

Madame ?

Me. LUCE.

Tais-toi ſotte.

MAROTE.

Bon : les voilà tous trois auſſi fous l'un que l'autre. Quels gens ! quel pays ! on ne voit ici que des poſſédés... J'enrage de bon cœur; car je n'ai jamais eu tant d'envie de parler... Tâchons donc de lier converſation avec quelqu'un d'eux... (*au Poëte.*) Monſieur, Monſieur...

Mr. MENANDRE.

Paix.

MAROTE.

Il n'eſt pas jour chez celui-là. Il eſt encore dans les précipices : allons à l'autre.... Monſieur.... Monſieur...

Mr. DU VERGER.

Eh ! patience donc.

MAROTE.

La pillule n'eſt pas encore dorée... Eſſayons à ma Maîtreſſe... Madame !... Madame...

Me. LUCE.

Taiſez-vous, ignorante.

MAROTE.

La Scene n'a pas encore trouvé ſa place ; mordienne, que ne ſuis-je Auteur ! je ferois de ceci une Scene aſſez drôle.

SCENE IV.

Mr. MENANDRE, Me. LUCE, Mr. DU VERGER, MAROTE.

Mr. DU VERGER (*répétant ſon annonce.*)

MEſſieurs, nous vous donnerons demain pour la premiere fois.

MAROTE.

Oh, oh.

Me. LUCE.

Non, cette Scene n'eſt pas bien-là.

MAROTE.

Ah, ah.

Mr. MENANDRE.

Précipices affreux, & vous noires forêts,

MAROTE.

Ah ! l'autre.

Mr. DU VERGER.

Les caracteres en ſont tout nouveaux.

Me. LUCE.

A merveille ! Voilà tout juſte où il la faut placer.

Mr. MENANDRE.

Je languis dans vos fers depuis trois fois trois
luſtres.

MAROTE.

Oh ! ma foi, je n'y puis plus tenir ; Monſieur, Monſieur, Monſieur, voulez-vous rêver juſqu'à demain ?

Mr. DU VERGER.

Enfin, mon annonce eſt faite.

Me. LUCE.

Pour le coup j'ai trouvé où placer ma Scene.

Mr. MENANDRE.

Apollon ſoit loüé ; je tiens mes quatre Vers.

Me. LUCE.

Préſentement, Monſieur, dites-moi, je vous prie, où eſt mon fils ?

Mr. MENANDRE.

A propos, Monſieur, pourquoi avez-vous eu

la cruauté de refuser la Comédie que Madame vous lût hier ?

Mr. DU VERGER.

Monsieur, je vous le dirai tantôt... Madame, votre fils est ici quelque part.

Me. LUCE.

Il est, sans doute, avec sa Mademoiselle Beauregard, & je la veux attendre ici.

Mr. MENANDRE.

Nous avons une autre Comédie, intitulée : *Les sept Sages de la Grece*, quand la lirons-nous ?

Mr. DU VERGER.

Quand il vous plaira, Monsieur; (*à Me. Luce.*) Me. ne vous attendez pas de voir ici d'aujourd'hui Mademoiselle Beauregard, à l'heure que je vous parle, elle joüe le rôle de Berenice. Vous sçavez sa coûtume, lorsqu'elle joüe, elle passe de la Scene dans sa loge ; & vous ferez mieux de vous aller remettre à vos places pour entendre la Comédie.

MAROTE.

Il se passe dans les foyers, Monsieur, des Scenes qui valent quelquefois bien celles du Théatre.

Mr. MENANDRE.

Je vais suivre ses pas, & ne le quitte point qu'il ne m'ait dit les raisons de son injuste refus, & qu'il n'ait pris jour avec moi, pour la lecture de nos sept Sages de la Grece.

Me. LUCE.

J'apperçois Monsieur Alidor, il faut que je me plaigne à lui, de ce que mon fils recherche encore

Mademoiselle Beauregard, après les défenses qu'il lui en a faites de ma part.

SCENE V.

Mr. ALIDOR, Me. LUCE, MAROTE.

MAROTE.

VOus prenez fort mal votre temps, Madame, vous voyez bien qu'il joüe aujourd'hui, & qu'il repasse son Rôle.

Me. LUCE.

N'importe... Monsieur... Monsieur Alidor.... Monsieur...

Mr. ALIDOR.

Ah ! Madame, je suis votre serviteur.

Me. LUCE.

Va, toi, cependant chercher mon fils, & si tu le trouve, viens vîte m'avertir.

Mr. ALIDOR.

Ce n'est pas à moi qu'elle en veut.

MAROTE.

Oui, Madame... fiez-vous y.

SCENE VI.

Mr. ALIDOR, Me. LUCE.

Mr. ALIDOR (*répétant un rôle.*)

POurquoi vous dérober vous-même en ce moment ?

Me. LUCE.

Monsieur, après ce que vous avez dit de ma part à mon fils, je voudrois bien sçavoir pourquoi il aime encore Mademoiselle Beauregard, & ce qu'il vient chercher ici ?

Mr. ALIDOR.

Le plaisir de lui faire un aveu si charmant...

Me. LUCE.

Je m'en mocque.

Mr. ALIDOR.

Elle l'attend, Madame, avec impatience.

Me. LUCE.

Je n'en doute pas.

Mr. ALIDOR.

Je réponds en partant de son obéïssance.

Me. LUCE.

Chansons !

Mr. ALIDOR.

Et même elle m'a dit, que prêt à l'épouser,
Vous ne la verriez plus que pour l'y disposer.

Me. LUCE.

Elle en a menti, Monsieur Alidor, elle en a menti.

Mr. ALIDOR.

Qui, Madame ?

Me. LUCE.

Mademoiſelle Beauregard.

Mr. ALIDOR.

Et qui vous parle d'elle, Madame ?

Me. LUCE.

Vous, Monſieur, qui me dites que mon fils eſt prêt à l'épouſer.

Mr. ALIDOR.

Moi, Madame ? Je ne ſonge ni à elle, ni à Monſieur votre fils.

Me. LUCE.

Vous ne m'avez pas répondu ?

Mr. ALIDOR.

Je repaſſe quelques endroits d'un Rôle que je joüe aujourd'hui.

Me. LUCE.

Vous ne m'avez donc pas entendu ?

Mr. ALIDOR.

J'entendois qu'on parloit derriere moi ; & il nous arrive tous les jours de repaſſer nos Rôles dans la confuſion de ceux qui nous environnent.

Me. LUCE.

En effet, j'étois bien bête de ne pas m'appercevoir, que ce qu'il diſoit eſt du Rôle d'Antiochus. Eh ! bien, Monſieur, je ne vous interromps pas davantage... & je vais moi-même chercher mon fils. Cette coquine de Marote pourroit bien être d'intelligence avec eux.

SCENE

SCENE VII.

Mr. ALIDOR, LE MARQUIS.

Mr. ALIDOR.

LA peste soit de la folle .... (*il répéte*) Madame après cela.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah.

Mr. ALIDOR.

Titus m'a commandé .... (*à part*) Non, j'ai sauté quatre vers : au diable soient les rieurs.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

Mr. ALIDOR.

Eh Monsieur, ne sçauriez-vous aller rire ailleurs? vous riez de bien peu de chose.

LE MARQUIS.

Ah par la sambleu, celui-ci est encore assez plaisant ! je ris de bien peu de chose ? vous vous figurez donc qu'on rit de vous, Monsieur Alidor ?

Mr. ALIDOR.

Vous feriez bien mieux, Monsieur le Marquis, d'aller dire à Monsieur le Baron, votre ami, de prendre garde à Madame Luce sa mere qui le cherche.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur Alidor ... ah, ah, ah, ah.

Mr. ALIDOR.

La place n'eſt pas tenable.

LE MARQUIS.

Adieu, Roi de Comagene.

Mr. ALIDOR.

Adieu, Monſieur le Marquis .... Où diantre aller pour ne pas trouver des fâcheux ? il en pleut ici de tous les côtés.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS. (*à part*)

LA peſte me tuë, ſi ce petit Monſieur là n'a crû que je riois de lui. Ah, ah, ah .... Te voilà, mon cher Baron ? & d'où diable ſors tu ? je t'allois chercher pour te dire que ta mere ....

LE BARON.

Eh je le ſçais, Marote me l'a dit, mais dequoi ris-tu ?

LE MARQUIS.

Peux tu, toi-même .... t'empêcher de rire?

LE BARON.

Eh par la ſan-dis, dequoi veux-tu que je rie? de te voir rire.

LE MARQUIS.

Tu n'as donc encore rien vû?

LE BARON.

Je ſors d'entrer tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Tu ne fais que d'entrer ?

LE BARON.

Eh, non, te dis-je; eſt-ce qu'on a commencé ſans moi ?

LE MARQUIS.

Eh, morbleu, n'entens-tu pas ? voilà qu'on finit le ſecond acte, & je ſuis venu me cacher ici pour y rire tout mon ſou.

LE BARON.

Et dis-moi donc, quelle piéce jouë-t-on, qui te fait tant rire ?

LE MARQUIS.

Berenice.

LE BARON.

Berenice.

LE MARQUIS.

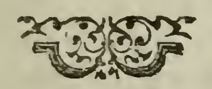
Oui, Berenice, de l'illuſtre Monſieur de Racine.

LE BARON.

Eh Dieu me damne, ſi je n'y pleure toûjours comme un veau.

LE MARQUIS.

O regarde ſi tu y pleureras, aujourd'hui, voici celui qui jouë Titus.



SCENE IX.

Mr. DE L'ETOILE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

EH, cadedis, qu'eſt-ce que je vois ? Monſieur de l'Etoile Titus ! Ah, ah, ah, ah, c'eſt donc aujourd'hui le monde renverſé. Ah, ah, ah, ah.

LE MARQUIS.

Eh, mon cher, avois-je tort ?

LE BARON.

Eh par la ſan-dis, approchez-donc, Monſieur de l'Etoile, que je vous voye de près. Ah, ah, ah, ah.

Mr. DE L'ETOILE.

Ah, ah, ah, ah. Par la ſan-dis, j'approcherai, quand vous aurez achevé de rire.... Monſieur Floridor, Monſieur Floridor, vous m'avez fait faire la ſottiſe vous ne m'y ratraperez plus, ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS.

Mais, mais, par la ſambleu, Monſieur de l'Etoile depuis quand vous fâchez-vous donc de faire rire les gens ? cela n'eſt pas donné à tout le monde.

Mr. DE L'ETOILE.

Oh parbleu, Monſieur, je me fâche que les gens rient, quand ce n'eſt pas mon deſſein de les faire rire.... Je l'avois bien prévû, que dès qu'on me

verroit ſous cet équipage, tout le ſérieux de la piéce s'en iroit au diable .... Mes camarades n'ont pas voulu me croire, je me ſuis laiſſé engeoller .... de Paſquin que j'etois hier, on m'a fait aujourd'hui, malgré moi Empereur Romain. Dès que j'ai montré le nés, on a ri ... j'entends qu'on rit encore ... voici des rieurs qui m'attendent au paſſage .. oui ... cela eſt-il donc ainſi ? je renonce à l'Empire. Acheve la piece qui voudra.

LE BARON.

Eh donc, Monſieur de l'Etoile?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh donc, Monſieur le Baron?

LE BARON.

Il m'eſt avis, que quand on a commencé un rôle, on ne le quitte pas; & les ſpectateurs ?

Mr. DE L'ETOILE.

Oh, les ſpectateurs, les ſpectateurs, ils doivent rire, quand ils doivent rire, & pleurer quand ils doivent pleurer, c'eſt là leur rôle; s'ils le quittent, l'acteur doit quitter le ſien auſſi.

LE MARQUIS.

Il eſt morbleu en colere tout de bon. Ah, ah, ah, ah.

Mr. DE L'ETOILE.

Oh, riez, riez tant qu'il vous plaira : mais ſi on me voit jamais ni Empereur, ni Roi, ni Conſul, ni Tribun, ni ſeulement Prêteur, je veux bien l'aller dire à Rome.

LE BARON.

Eh, mardis, si vous cessez de joüer, que dira le public ?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh, mardis, on lui donnera Merlin Dragon, ou quelqu'autre piéce.

LE MARQUIS.

Voici Monsieur Floridor qui vient sans doute pour y donner ordre.

SCENE X.

Mr. FLORIDOR, M. DE L'ETOILE, LE BARON, LE MARQUIS.

Mr. FLORIDOR (*d'un air froid & grave.*)

QU'est-ce ceci, Mr. de l'Etoile ? on vient de me dire que vous ne voulez pas achever.

Mr. DE L'ETOILE.

On vous a dit vrai, vous avez voulu vous divertir à mes dépens.

Mr. FLORIDOR.

Oh, pour cela, non.

Mr. DE L'ETOILE.

On nous avoit demandé Berenice, il a fallu la joüer, & je sçai de bonne part que vous avez cabalé pour faire tomber sur moi le rôle de Titus.

Mr. FLORIDOR.

Oh, oh! que dites-vous là?

Mr. DE L'ETOILE.

Chacun pour s'en diſpenſer avoit une excuſe toute prête. Cleante diſoit qu'il étoit trop froid pour faire l'amoureux ; Philandre, que l'application que ce rôle demandoit, lui feroit perdre les idées d'une piéce dont il menace le public ; Cliton craignoit les ſifflets ; Jolimont diſoit qu'il avoit trop ſoupé hier au ſoir ; vous, que vous aviez paſſé toute la nuit au jeu ; je voulus m'excuſer comme les autres ſur une piéce de vin de l'Hermitage que je devois aller retirer au port ; mais je fus obligé de conſentir à la pluralité des voix, que la choſe fût miſe au ſort, & vous avez fait enſorte, ou mon malheur a voulu, que l'Empire Romain me ſoit échû en partage. Vous voyez ce qui eſt arrivé : vous devez être bien content au moins, car tout le monde en a ri, vous l'avez vû.

Mr. FLORIDOR.

J'ai vû... j'ai vû... que... que voulez-vous que je vous diſe... Voilà un grand mal, on a ri, eh bien ?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh bien, ne vous voilà-t-il pas avec votre ſang-froid ? j'aimerois autant qu'on me rît au nez.

LE MARQUIS.

Mais Monſieur de l'Etoile j'ai pourtant vû cinq ou ſix Dames qui pleuroient à chaudes larmes.

Mr. DE L'ETOILE.

Oui je l'ai bien vû auſſi ; mais c'étoit à force de rire, & je gagerois bien....

Mr. FLORIDOR.

Mr. de l'Etoile, notre profeſſion nous engage à reſpecter tout ce qui vient du public.

LE BARON.

Eh cadedis, mocquez-vous de cela Mr. de l'Etoile : un bon acteur ne s'émeût de rien : qu'on rie, qu'on pleure, qu'on ſifle, il va toûjours ſon chemin, prenez exemple de Monſieur, l'avez-vous jamais vû déconcerté, quoique je l'aye ſiflé plus de vingt fois?

SCENE XI.

Mle. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR, Mr. DE L'ETOILE, LE BARON, LE MARQUIS.

Mlle. DE L'ETOILE.

EH mon Dieu ! quel deſordre eſt-ce ceci ?

LE MARQUIS.

Ah ! Mademoiſelle de l'Etoile, vous voilà aujourd'hui belle à ravir.

LE BARON.

Voilà, Dieu me damne, une petite étoile qui ne doit rien au ſoleil.

Mlle. DE L'ETOILE.

Oui, Meſſieurs, je ſuis belle, mais je ſuis chagrine, & j'ai ſujet de l'être.

Mr. FLORIDOR.

Eh, morbleu Mademoiſelle, avec qui vous amuſez-vous-là ? venez, s'il vous plaît, & priez ces Meſſieurs de nous laiſſer en repos.

Mlle. DE L'ETOILE.

Meſſieurs, allez je vous prie, vous remettre ſur le Théatre, parlez, geſticulez, étalez votre parure & votre bonne mine aux Dames & au parterre, enfin divertiſſez le public, & donnez-nous le temps de régler tout ceci.

Mr. FLORIDOR.

Oui, ces Meſſieurs ſont fort complaiſans, voyez comme ils s'en vont. Il eſt vrai que vous n'êtes guéres propre à chaſſer les gens.

Mlle. DE L'ETOILE.

Oh ! qu'ils demeurent, je ne ſçaurois qu'y faire.

Mr. FLORIDOR.

Voilà cependant votre mari qui ne veut pas joüer.

Mlle. DE L'ETOILE.

Il y a bien d'autres nouvelles. Mademoiſelle de Beauregard a ſçû que Madame Luce eſt ici, elle a juré qu'elle ne ſortiroit point, & s'eſt barricadée dans ſa loge.

Mr. DE L'ETOILE.

Oh ! courage ; voilà ma Berenice aux arrêts, ſi on ceſſe de joüer, ce ne ſera plus ma faute.

Mr. FLORIDOR.

Ceci eſt embarraſſant, Mr. le Baron, prenez s'il vous plait la peine d'aller trouver Mr. du Verger,

il eſt dans ma loge avec Mr. Menandre, tâchez tous enſemble de faire entendre raiſon à Madame Luce. Vous ſçavez ſon foible, il ne faut que lui dire... vous comprenez bien.

LE BARON.

Si je comprens? & qui comprendra donc? viens, Marquis, tu nous aideras.

LE MARQUIS.

De tout mon cœur, auſſi-bien, ſi tu entres dans la troupe, parbleu je ſonge à te ſuivre.

LE BARON.

Je te réponds qu'une part vaut bien le revenu de ton Marquiſat.

LE MARQUIS.

Et de ta Baronnie auſſi.

SCENE XII.

Mr. FLORIDOR, Mr. DE L'ETOILE, Mlle. DE L'ETOILE.

Mr. FLORIDOR.

SOngeons à diſpoſer votre mari à ſortir quand ſon tour viendra. Je vous réponds, Monſieur, qu'on ne rira plus, pourvû que vous récitiez, comme je vous ai dit.

Mr. DE L'ETOILE.

Eh ventrebleu, Monſieur, ne l'ai-je pas déjà fait inutilement? Tenez pour vous bien imiter j'ai d'a-

bord jetté nonchalament un côté de ma perruque, comme cela ſur l'épaule droite.... ou ſur la gauche : car vous m'avez dit que c'étoit la même choſe.

Mr. FLORIDOR.

Cela eſt d'un grand maître.

Mr. DE L'ETOILE.

Après j'ai étendu les bras amoureuſement.

Mr. FLORIDOR.

Fo... fort bien.

Mr. DE L'ETOILE.

Enſuite pour varier, je les ai triſtement croiſés ſur la poitrine.

Mr. FLORIDOR.

Pa..: pa... pas mal.

Mr. DE L'ETOILE.

Quelque-fois le chapeau à la main d'un côté, & le poing ſerré de l'autre, j'ai balancé tout mon corps ſur la pointe de mes pieds comme cela.

Mr. FLORIDOR.

On ne peut pas mieux.

Mr. DE L'ETOILE.

Dans cet endroit de la piéce où mon Paulin me vient dire que Rome n'entend pas raillerie, vous ſçavez bien?

Mr. FLORIDOR.

Oui, eh bien par quelle action avez-vous marqué votre triſteſſe ?

Mr. DE L'ETOILE.

J'ai mis bruſquement mes gands, comme ceci.

Mr. FLORIDOR.

Cela parle aſſurément.

Mr. DE L'ETOILE.

Et après, quand on m'eſt venu dire que le Senat fait l'entendu . . . Je les ai arrachés avec tranſport, comme ceci.

Mr. FLORIDOR.

Cela eſt très-pathétique.

Mr. DE L'ETOILE.

Oui : mais tout cela au diable n'a de rien ſervi.

SCENE XIII.

MAROTE, Mr. DE L'ETOILE, Mlle. DE L'ETOILE.

Mlle. DE L'ETOILE.

EH ! mon Dieu, dépêchons-nous. On vous vient ſans doute avertir que le public ſe plaint de notre retardement.

MAROTE.

Non, je viens vous dire que Mr. du Verger craignant que le parterre ne s'impatientât ſelon ſa louable coûtume, a fait habiller promptement quatre danſeurs qui amuſent le public par un entr'acte. Pour moi, j'ai laiſſé Madame Luce entre les mains de gens qui ne la quitteront point, qu'ils ne l'ayent renduë traitable ſur ce que l'on deſire d'elle. Mr. Menandre raiſonne fortement avec vos Meſſieurs

ſur la piéce que vous refuſâtes hier, & commence à croire que ce qui ſe paſſe ici finira par quelques mariages, comme les Comedies. Mais voici nos diſputeurs.

SCENE XIV.

Mr. MENANDRE, Mr. DU VERGER, Me. LUCE, MAROTE, Mr. FLORIDOR.

Mr. DU VERGER.

EH! ſans paſſion, Monſieur, ſans paſſion.

Mr. MENANDRE.

Non; non, je vous ſoûtiens, que ſi vous n'avez trouvé que cela à redire à la Comedie que Madame vous lut hier, vous errez *toto cælo*, *toto cælo*.

Mr. DU VERGER.

Mais, Madame, il ne faut que le ſens commun pour voir ....

Me. LUCE.

Pures chimeres, Monſieur, pures viſions.

Mr. DU VERGER.

Mais, Monſieur.

Mr. MENANDRE.

Je vous prouverai par Ariſtote, Horace, Anaxagore ....

Mr. DU VERGER.

Monſieur, ſans aller chercher ces grands hommes-

là, je ne veux pour juge que cette fille ; je ſçais qu'elle a aſſez bon ſens pour le différend dont il s'agit, elle ne vous eſt pas ſuſpecte.

Mr. MENANDRE.

Non.

MAROTE.

Çà voyons, dequoi eſt-il queſtion ? parlez, je vous écoute..... Tâchons de contenter tout le monde.

Mr. DU VERGER.

Monſieur & Madame ont fait une Comédie, intitulée : *L'Amour Soldat.*

MAROTE.

Ce titre eſt fort galand.

Mr. MENANDRE.

Il vaut ſeul une Comédie. *L'Amour Soldat !*

Me. LUCE.

Voilà ce qu'on appelle un Titre : *L'Amour Soldat.*

Mr. DU VERGER.

Tous les perſonnages de cette Piéce ſont Capitaines ou Gens d'Epée.

MAROTE.

On ne ſçauroit mettre ſur le Théatre de plus braves gens.

Me. LUCE.

Quel dommage !

Mr. DU VERGER.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon d'une jeune Comteſſe, où ſe rendent d'autres Dames.. Là, on y joüe, on y feſtine, on y fait l'amour.

MAROTE.

Eh ! bien, cela n'eſt-il pas dans l'ordre? Les Officiers font-ils autre choſe, quand ils ſont à Paris?

Mr. MENANDRE.

Quelle imagination !

Mr. DU VERGER.

Ecoute-moi ſeulement, voici la difficulté ; on veut nous faire joüer cette Comédie en Eté, en Eté.

MAROTE.

Ah ! je vous comprens, Monſieur, vous voulez dire que les Gens d'Epée ſont partis, & qu'il n'eſt pas à propos de les mettre ſur la Scene à Paris, dans un temps où ils ſont tous à la guerre.

Mr. DU VERGER.

Te voilà au fait.

MAROTE.

Par ma foi, Madame, Monſieur a raiſon, j'ai ouï dire, qu'il n'a reſté à Paris que les Officiers qui ne ſont plus en état de ſervir. Les femmes ne s'accommoderoient pas de ces gens-là.

Mr. MENANDRE.

C'eſt une illuſion.

MAROTE.

Ne vous joüez pas à cela, Monſieur, on prendroit à préſent la maiſon de votre Comteſſe pour les Invalides.

Me. LUCE.

Et ne verroit-on pas que ce ſeroient de jeunes Officiers, galants & bienfaits?

MAROTE.

Eh ! bien, Madame, cela fait contre votre Co médie, les femmes qui la verroient enrageroien de voir un si grand nombre d'Officiers sur le Théa tre, & de n'en avoir plus chez-elles. Je suis de l'a vis de Monsieur, cette piéce ne vaut rien pou l'Eté ; mais aussi, Monsieur, il y a un expédient recevez-la pour l'Hyver, & tout le monde ser content.

Mr. DU VERGER.

Eh ! bien, Monsieur, pour juger votre différen avions-nous besoin d'Aristote ?

MAROTE.

Bon ! Aristote, il faut être benêt pour le con sulter sur le goût des femmes d'aujourd'hui. Je n suis qu'une servante ; mais si cet Aristote-là reve noit au monde, je voudrois qu'il vînt plus d quinze jours à mon école ; encore n'en sçauroit-i pas tant que moi.

Mr. MENANDRE.

J'entre assez, Madame, dans les réfléxions d cette fille ; gardons cette Comédie pour l'Hyver.

Me. LUCE.

Donnons-leur en attendant, cette piéce, don nous avons tiré le sujet de Terence : il n'y a que des Bourgeois.

Mr. MENANDRE.

La voici dans cette poche.

Mr. FLORIDOR.

Quel titre lui donnez-vous ?

Mr.

Mr. MENANDRE.

L'Heautontimorumenos.

Mr. FLORIDOR.

Monſieur, ce nom ſeul feroit fuir tous nos Auditeurs.

Me. LUCE.

Eh bien, Monſieur, nos ſept Sages de la Grece ?

Mr. MENANDRE.

La voici dans cette autre poche.

MAROTE.

Je crois qu'il en eſt farci.

Mr. DU VERGER.

Nous n'avons pas le temps de la lire; mais comment traittez-vous ce ſujet ? les mettez-vous tous ſept ſur la Scene ?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monſieur.

Me. LUCE.

Et ils ſont tous ſept amoureux.

Mr. FLORIDOR.

Sept Sages amoureux ?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monſieur, en amour le nombre de ſept eſt myſterieux.

Me. LUCE.

Ce n'eſt pas tout, chaque Sage a un confident, & chaque Maîtreſſe de Sage une confidente, qui s'aiment auſſi.

MAROTE.

Et que faites-vous de tant d'amoureux ?

Me. LUCE.

Ce que nous en faiſons, ignorante ?

Mr. MENANDRE.

Nous les marions tous au dernier Acte.

Mr. FLORIDOR.

Vous les mariez tous ?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monſieur, & la piéce finit par quatorze mariages:

MAROTE.

Miſéricorde ! quatorze mariages ?

Mr. MENANDRE.

Aucun Auteur ancien, ni moderne, n'eſt encore allé juſques-là, que je ſçache.

Mr. DU VERGER.

Non, aſſûrément.

Me. LUCE.

Nous les avons ſurpaſſé en cela, à coup ſûr.

Mr. FLORIDOR.

Sans doute.

Mr. MENANDRE.

Il ne faut pas rire, c'eſt une affaire de calcul, & qui ſe prouve comme deux & deux font quatre.

MAROTE.

Il eſt auſſi ſûr que ſept & ſept font quatorze. Meſſieurs, ne privezpas le Public d'une piéce, où il y a quatorze mariages, quand ce ne ſeroit que pour faire celui de Monſieur le Baron.

Mr. FLORIDOR.

Pour amuſer Madame Luce, allez lui accorder par forme de tréve tout ce qu'elle voudra, afin qu'elle laiſſe joüer en repos Mademoiſelle Beauregard, & conſente à ſon mariage. Voici Monſieur de l'Etoile, je vais le diſpoſer à ſortir.



SCENE XV.

Mr. DE L'ETOILE, Mlle. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR.

Mr. FLORIDOR.

OH ! çà, Monſieur, vous voilà, ſans doute, prêt à joüer, dès que l'entr'Acte ſera fini?

Mr. DE L'ETOILE.

Non, & je venois vous dire que...

Mr. FLORIDOR.

Quoy ?

Mr. DE L'ETOILE.

Que vous devriez prendre ma place.

Mr. FLORIDOR.

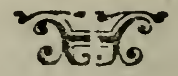
Moi ? Je crois que vous êtes fol, que diroit-on de voir ſortir un autre Titus ?

Mr. DE L'ETOILE.

Au moins qu'on me donne un autre confident, un autre Paulin, que Mr. Damis.

Mlle. DE L'ETOILE.

Bon, il eſt bien temps à cette heure.



SCENE XVI.

Mr. DAMIS, Mr. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR, Mlle. DE L'ETOILE.

Mr. DE L'ETOILE.

LE voici, le pauvre diable, il enrage auſſi bien que moi.

Mr. DAMIS.

Eh ! qui diantre n'enrageroit ? dès que nous paroiſſons enſemble, Monſieur Titus & moi, au diable un ſeul mot de notre Rôle veut-on écouter? Vous diriez qu'aujourd'hui Titus & Paulin joüent la Scene qu'on a vû joüer autrefois à Arlequin & à Scaramouche.

Mr. FLORIDOR.

Vous n'avez plus qu'une petite Scene à paroître enſemble ; répétez-la ici, pour voir ; vous verrez que cela ira mieux.

Mr. DAMIS.

Oh ! pour cela, non, cela ira de mal en pis.

Mlle. DE L'ETOILE.

Eh ! que ſçait-on ? Allons, répétez-la, j'ai ici le livre, je vous ſoufflerai. C'eſt à vous à commencer, Monſieur Damis ; courage ! Berenice en s'en allant, dit adieu.

Mr. DAMIS.

. . . Dans quel deſſein vient-elle de ſortir,
Seigneur, eſt-elle enfin diſpoſée à partir ?

Mr. DE L'ETOILE.

Paulin je ſuis perdu : je n'y pourrai ſurvivre,
La Reine veut mourir : allons, il faut la ſuivre;
Courons à ſon ſecours.

Mr. DAMIS.

Eh ! quoi n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt, qu'on obſerve ſes pas ?
Quels applaudiſſemens l'Univers vous prépare !
Quel rang dans l'avenir !

Mr. DE L'ETOILE.

Non, je ſuis un barbare,
Moi-même je me hais ; Neron tant déteſté,
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Berenice expire ;
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

Mr. DAMIS.

Quoi, Seigneur ?

Mr. DE L'ETOILE.

Je ne ſçai, Paulin, ce que je dis :
Ah ! Rome, ah ! Berenice, ah ! Prince malheureux !
Pourquoi ſuis-je Empereur ? pourquoi ſuis-je amoureux ?

Mlle. DE L'ETOILE.

Oh ! ſi vous la récitez comme cela, tant pis pour ceux qui riront.

SCENE DERNIERE.

Mr. DU VERGER, Mr. DAMIS, Mr. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR, Mlle. DE L'ETOILE.

Mr. du Verger.

NOs Dânseurs vont finir. Il faut vîte aller commencer le troisiéme Acte.

Mr. de l'Etoile.

Ah ! mon pauvre Paulin !

Mr. Damis.

Ah ! Titus !

Mr. du Verger.

Cependant j'ai bien fait des affaires en peu de temps.

Mr. Floridor.

Eh ! quoi ?

Mr. du Verger.

Madame Luce consent au mariage.

Mlle. de l'Etoile.

Et Comment l'avez-vous fait revenir ?

Mr. du Verger.

En lui promettant de joüer ses Comédies à ses risques, périls & fortunes.

Mr. de l'Etoile.

S'il y a des Empereurs, les joüe qui voudra.

Mr. Damis.

Et les Paulins auſſi.

Mr. Floridor.

Allons donc continuer Berenice, & puis enſuite terminer le mariage de Mademoiſelle Beauregard.

FIN.



PARAPHRASE

PARAPHRASE
DE
L'ART POETIQUE D'HORACE,

Par Monsieur de BRUEYS.

A TRES-HAUT ET TRES-PUISſant Prince Louis-Auguſte de BOURBON DUC DU MAINE, Général des Suiſſes & Griſons, Gouverneur & Lieutenant-Général pour le Roi de ſa Province de Languedoc.

MONSEIGNEUR,

Je prens la liberté de préſenter à V. A. cette Paraphraſe, parce que j'ai crû qu'elle pourroit lui être de quelque uſage, dans le temps que ſon âge l'oblige de s'occuper à l'Etude des belles Lettres. Il eſt vrai que l'on dit par-tout tant de choſes ſurprenantes des lumieres de ſon eſprit, que je crains bien que ce Livre ne puiſſe pas ſoûtenir la juſteſſe de ſon diſcernement: mais, MONSEIGNEUR, le nom d'Horace, à l'abri duquel le mien oſe paroître, me fait eſpérer, qu'en faveur de ce fameux Poëte, (qui eſt déjà ſi cher & ſi connu à V. A.) elle me fera la grace d'avoir plûtôt égard à l'intention que j'ai de lui plaire, qu'aux défauts qu'elle pourroit remarquer dans mon Ouvrage. Je ſuis d'ailleurs très-perſuadé, MONSEIGNEUR, que bien que ce chef-d'œuvre de l'antiquité, ſur lequel je viens de travailler, ait été compoſé ſous le regne d'Auguſte, il ne laiſſe pas néanmoins d'être entierement du goût de notre ſiecle, puiſque les regnes des Héros, quelques éloignés qu'ils puiſſent être, ont toûjours une très-grande reſſemblance. V. A. ſçait qu'il y a tant de rapport de celui de cet Empereur (ſous lequel floriſſoit l'Auteur de cet Art Poëtique) avec celui de notre grand Monarque, que l'on pourroit aiſément croire, que ſi Horace lui-même revenoit au monde, & qu'il vît les trophées qu'on éleve de tous côtés à la gloire du Roi,

il prendroit Paris pour Rome, & les François d'aujourd'hui pour les Romains de ſon temps. Ainſi, MONSEIGNEUR, *V. A. agréera peut-être que j'aye renouvellé en notre Langue une piéce d'Eloquence, dont l'Auteur même ne ſe trouveroit pas étranger parmi nous, puiſque non-ſeulement il y reverroit & ſon Auguſte, & tout l'éclat de ſon ancienne Italie, mais encore il y trouveroit ſes Mecænes, ſes Piſons, ſes Virgiles, ſes Sallustes, & ſes Tibulles. Après cela,* MONSEIGNEUR, *je pourrois peut-être eſpérer que rien ne manqueroit à ce Livre, pour avoir quelque agrément auprès de V. A. ſi je pouvois encore croire que les préceptes qu'il contient, euſſent quelque rapport avec les deſſeins qu'elle forme, pour immortaliſer ſon nom: mais je ne puis pas me flater de cette penſée, parce que je ſçai que les Princes viennent au monde pour ſe rendre plûtôt recommandables à la poſtérité par des actions éclatantes, que par des Ouvrages d'eſprit. Cependant,* MONSEIGNEUR, *comme les plaiſirs que donnent les belles Lettres, ont fait quelquefois l'amuſement des plus grands hommes; peut-être V. A. me permettra-t-elle de croire qu'après l'exemple des Scipions & des Céſars, elle voudra bien mêler quelque jour les lauriers qu'elle commence à cueillir ſur le Parnaſſe, à ceux qu'elle moiſſonnera bien-tôt dans les champs de Mars. Que je m'eſtimerois alors heureux,* MONSEIGNEUR, *ſi je me ſentois aſſez de forces pour oſer entreprendre de mettre en pratique pour la gloire de V. A. les leçons de l'Ouvrage que je lui préſente aujourd'hui: & de lui pouvoir témoigner par ce moyen la juſte reconnoiſſance que j'aurai toute ma vie de l'honneur qu'elle me fait de le recevoir ſous ſa protection, & de me permettre ici de l'aſſûrer que je ſuis avec un profond reſpect,*

MONSEIGNEUR,

de V. A.

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, BRUEYS.

AVERTISSEMENT.

MON deſſein n'eſt pas d'avertir le Lecteur que l'Art Poëtique d'Horace eſt dans ſon caractére un chef-d'œuvre de l'Antiquité : tout le monde ſçait que ce Poëme renferme dans moins de cinq cens vers les principales regles de l'Art de bien écrire.

On ſçait auſſi que ces regles ſont ſi générales, qu'elles inſtruiſent, non-ſeulement ceux qui compoſent des Livres, ou qui parlent en public ; mais encore qu'elles ſervent à bien juger des Ouvrages d'autrui : enfin l'on ſçait que quoi que l'on veüille écrire, on trouve à mettre en œuvre quelque précepte d'Horace, ou à profiter de quelqu'un de ſes avis.

Je ſuis ſeulement obligé d'avertir ceux qui liront cet Ouvrage, que bien que je lui aye donné le nom de Paraphraſe, je n'ai pas toûjours paraphraſé mon Auteur. Lorſque je l'ai trouvé clair & in-

telligible, je me ſuis contenté de le traduire ſimplement : lorſqu'il m'a paru obſcur, je m'y ſuis un peu plus étendu, & j'ai tâché d'exprimer toutes les beautés que j'y ai ſenties, & toutes les idées que les termes dont il ſe ſert, portent dans l'eſprit quand on les examine de bien près.

Ce qui m'a donné le plus de peine, a été de trouver la connexion des préceptes, afin de faire un diſcours ſuivi d'un original, qui ſemble avoir été fait ſans ordre & ſans liaiſon.

Je dis que l'original ſemble avoir été compoſé de la ſorte : car au fond, jamais ouvrage ne fut ni mieux ſuivi, ni dans un plus bel ordre que celui-ci : mais comme Horace écrivoit en vers & donnoit des préceptes, il falloit néceſſairement que pour la grace de la Poëſie, & pour la briéveté du ſtile, il retranchât les connexions, en quoi il a ſuivi le précepte qu'il donne :

Quidquid præcipies, eſto brevis : ut citò dicta

Percipiant animi dociles, teneantque fideles:
Omne ſupervacuum, pleno de pectore manat.

Comme j'écris en Proſe, j'ai été obligé de garder une autre méthode, & d'expliquer partout cet ordre, afin que le Lecteur paſſe ſans peine d'un précepte à l'autre.

Lorſqu'Horace cite à demi mot, ou fait alluſion en paſſant à quelque endroit de la Fable ou de l'Hiſtoire, je l'explique ſuccintement, afin qu'on n'ait pas beſoin de commentaire pour l'entendre.

Je donne auſſi la raiſon des préceptes, lorſqu'elle n'eſt pas aſſez connuë, ſans néanmoins perdre jamais de vûë le ſens de l'original. Il eſt vrai que pour éclaircir deux ou trois paſſages aſſez obſcurs, j'ai haſardé d'y ajoûter quelque choſe du mien: mais le ſens d'Horace m'y portoit ſi naturellement que je ne ſçaurois m'empêcher de croire qu'il l'avoit ainſi penſé lui-même, & que s'il avoit écrit en Proſe, il n'auroit pas manqué de le dire.

Je tâche auſſi de donner la raiſon de l'harmonie des Vers, & du rapport de leurs différentes meſures aux matieres auxquelles ils ont été deſtinés : Pourquoi (par exemple) les Vers exametres ont été conſacrés au Poëme Epique ; pourquoi les Vers ïambiques aux piéces de Théatre, & ainſi des autres : il eſt vrai qu'en cela j'ai été peut-être un peu trop hardi ; je n'ai rien dit néanmoins que je n'aye premierement ſenti, & tous les gens de bon goût que j'ai conſultés, m'ont avoüé qu'ils l'avoient remarqué, auſſi-bien que moi.

Aureſte je n'ai pas toûjours ſuivi le ſens des Commentateurs, parce que je n'y ai pas toûjours trouvé mon compte. Par exemple, ſans aller plus loin, ils diſent tous, que le ſecond précepte qu'Horace donne, commence à ce Vers :

Incœptis gravibus plerumque & magna profeſſis,
Purpureus latè, &c.

Et je fais voir, ce me ſemble aſſés clairement, que ce n'eſt qu'une ſuite du

premier précepte, dans laquelle le Poëte donne la raiſon pourquoi l'uniformité de l'Ouvrage (qui eſt ſon premier précepte) eſt ordinairement mal gardée : ce qui vient, dit-il, de la demangeaiſon qu'ont la plûpart des Auteurs, de faire entrer dans leurs Ouvrages certains lieux communs qui flatent leur imagination ; & je ne penſe pas qu'on puiſſe deſavoüer, que les trois idées qu'Horace donne dans ces trois paſſages qui s'entreſuivent, & qui commencent ainſi: *Humano capiti. Incœptis gravibus*. Et *Amphora cœpit inſtitui* : que ces trois idées, dis-je, ne répondent les unes aux autres: & ne tendent toutes à éclaircir le précepte de l'uniformité de l'Ouvrage, lequel précepte eſt ſeulement terminé à ce Vers ici :

Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat & unum.

C'eſt ainſi que j'en ai uſé en pluſieurs autres endroits, comme je pourrois le faire voir, ſi je n'appréhendois de faire une Préface plus longue que mon Ouvrage : mais ceux qui voudront pren-

dre la peine de l'examiner, le trouveront facilement, ſans que je les fatigue ici par de longues remarques.

J'avouë néanmoins que les Commentateurs m'ont beaucoup aidé, & que ſans eux peut-être ne ſerois-je jamais venu à bout de mon deſſein : il eſt vrai que j'ai eu bien du chagrin de voir qu'ils m'abandonnoient quelquefois au plus grand beſoin, & j'aurois de bon cœur fait échange de toutes les queſtions de Grammaire, & de toutes les Moralités ſur leſquelles ils s'étendent volontiers, avec la ſolution de quelques paſſages difficiles qui m'ont tenu long-temps à la torture.

Je me ſuis ſur-tout écarté du ſens des Commentateurs, lorſqu'ils font dire à Horace des choſes froides, ou qui ne répondent pas à la juſteſſe, & à la délicateſſe de ſon eſprit : véritablement dans ces endroits-là, je n'ai pas crû devoir les en croire ſur leur autorité, & (aſſûré que j'étois que ce grand maître qui inſtruit ſi-bien les autres, n'avoit rien pû dire lui-même qui ne fût très-

bien penſé) j'ai cherché dans ſes expreſſions quelqu'autre choſe que ce qu'ils lui font dire ; & j'ai trouvé qu'effectivement je ne me trompois point, & que les beautés qui ne ſe préſentent pas d'abord, ſe découvrent néanmoins lorſque l'on veut bien prendre la peine de les chercher avec application.

Après avoir rendu raiſon de la conduite que j'ai tenuë dans cette Paraphraſe, je ne ſçaurois m'empêcher de remarquer ici, que Fabricius, & tous ceux qui ont crû avec lui que les préceptes qui ſont contenus dans cet Ouvrage ont coulé de la plume du Poëte ſans ordre & ſans liaiſon, ſe ſont aſſûrément trompés.

Il eſt vrai qu'Horace n'y garde pas un ordre ſi méthodique, que ceux qui écrivent en Proſe quelque traité de Rhétorique : mais néanmoins il n'a pas ſemé ſes préceptes à l'avanture, comme ils ſe l'imaginent.

Pour le faire voir, voici en deux mots l'œconomie de ce Poëme. Horace ſe propoſe d'y traiter trois choſes : premie-

rement qu'un Ouvrage doit plaire à l'esprit ; secondement qu'il doit toûcher le cœur ; & en troisiéme lieu, qu'il doit chatoüiller l'oreille. Il donne au commencement les préceptes qu'il faut garder pour rendre un Ouvrage agréable, afin de plaire à l'esprit. Il enseigne ensuite ce qu'il faut observer pour rendre un Ouvrage pathetique, afin de toucher le cœur ; & enfin il instruit de ce qu'il faut pratiquer pour le rendre harmonieux, afin de chatoüiller l'oreille.

Après qu'il a traité ces trois choses, non en Rhéteur, mais en Poëte ; pour délasser le Lecteur, & mêler l'agréable à l'utile, il fait l'éloge de la Poësie, mais d'une maniere si admirable qu'il excite par là les Auteurs à l'observation de ses préceptes, & leur fait prendre l'envie de s'élever à la perfection d'un si bel Art.

Il donne ensuite des avis très-utiles ; comme de prendre pour modele les Auteurs qui ont le mieux écrit ; d'employer beaucoup de temps & d'application à la composition des Ouvrages ; de ne les

produire pas avec précipitation ; de consulter le ſentiment des gens éclairés, ſincéres, & deſintéreſſés ; & de ſe ſoûmettre à leur correction, ſans prévention, & ſans opiniâtreté.

Enfin il finit ce Poëme par une raillerie contre les méchans Poëtes, & fait voir le deſtin pitoyable, & d'eux, & de leurs Ouvrages : ce qu'il fait ſans doute pour faire voir combien il eſt important de garder toutes les regles qu'il a données, afin de ne pas reſſembler à ces miſérables qui ſont l'objet du mépris & de la riſée publique.

Cet ordre, dont je viens de faire ſuccintement le plan, n'eſt pas diviſé par Sections & par Chapitres dans cet Ouvrage, comme dans les traités ordinaires de Rhétorique : & Horace ne prend pas même la peine d'en avertir le Lecteur : mais il regne néanmoins dans tout le corps du Poëme, & ſe fait remarquer à ceux qui le liſent avec application : par exemple, qui ne reconnoît que le Poëte paſſe du premier point au ſecond, lorſqu'il dit ;

Non ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata, dulcia ſunto :
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Qui ne voit enſuite qu'il paſſe au troiſiéme, & qu'il va traiter de l'harmonie des Vers quand il dit :

Syllaba longa brevi ſubjecta, vocatur ïambus,
Pes citus : unde etiam trimetris accreſcere juſſit
Nomen ïambeis ; quum ſenos redderet ictus
Primus ad extremum ſimilis ſibi, &c.

C'eſt ainſi que le Poëte laiſſe par-tout entrevoir l'ordre qu'il a gardé. Il eſt vrai qu'il ne s'y aſſujettit pas entierement, & que l'on trouvera dans un lieu, des choſes qui ſeroient peut-être mieux placées dans un autre : mais qui ne ſçait que lorſqu'on écrit en Vers, cette trop grande exactitude eſt quelquefois un défaut, & qu'il ſuffit que dans un Poëme il y ait en général une belle œconomie qui regne dans tout le corps de l'Ouvrage ?

Comme j'ose croire que tout le monde sera en ceci de mon sentiment, je m'imagine qu'on aura un extrême regret de voir que ce prétendu défaut d'œconomie dans ce Poëme d'Horace, ait porté un de nos plus fameux Poëtes à nous donner un Art Poëtique effectivement sans ordre, quoique d'ailleurs admirable en toutes manieres.

Si Monsieur Blondel n'avoit entierement justifié notre Auteur de ce que Scaliger, Lipse, & Turnebe, trouvent à redire dans ce Poëme, sur le jugement qu'Horace y donne des Vers & des railleries de Plaute ; je serois ici obligé de prendre en main sa défense, & de faire voir que du temps d'Auguste la versification licentieuse, les jeux de mots, les équivoques & les railleries insipides de Plaute, n'étoient plus à la mode : mais il ne se peut rien ajoûter à ce que ce judicieux Auteur en a dit ; & je suis assûré que le Lecteur me sçaura bon gré que je le renvoye pour cela à la comparaison de Pindare & d'Hora-

ce, imprimée chez Barbin en 1673.

Je ſouhaiterois que celui qui a ſi-bien ſoûtenu ſur ce ſujet le ſentiment de notre Poëte, ne l'eût pas accuſé d'être tombé dans la faute que Longin appelle παρένθυρσον *fureur hors de ſaiſon* ; dans l'endroit où Horace parle de la jettée du lac de Lucre, du deſſéchement des Marais du Pont, & du changement du cours du Tibre : il eſt vrai qu'en traduiſant ce paſſage de la maniere, que Monſieur Blondel l'a traduit, il ſemble que la critique eſt juſte ; mais il me ſemble auſſi qu'en donnant à ce paſſage le tour que je lui ai donné, l'on n'y trouve plus cette *fureur hors de ſaiſon* : c'eſt de quoi le Lecteur peut être éclairci en comparant ces deux traductions.

D'ailleurs quand on ſeroit obligé d'avoüer que dans cet endroit-là Horace, eſt un peu trop élevé, eu égard à la matiere qu'il traite : l'on doit en même temps lui rendre cette juſtice de reconnoître qu'il a voulu prendre adroite-

ment

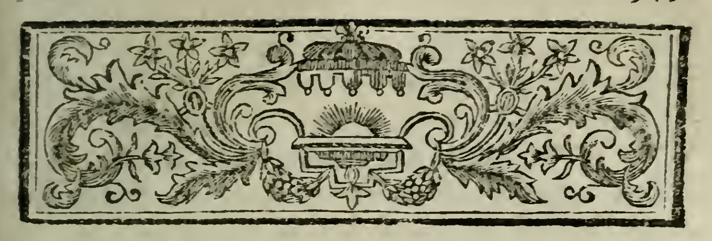
ment l'occaſion de faire l'éloge de certains Ouvrages publics, qui faiſoient du bruit de ſon temps : & c'eſt ainſi que l'Horace de notre ſiécle ne manque pas de faire naître l'occaſion de parler de ſon Auguſte, lorſque la matiere qu'il traite ſemble l'en éloigner, comme par exemple dans cet endroit du Lutrin, où la moleſſe fait l'éloge du Roi d'une maniere ſi naïve & ſi ingénieuſe.

Voilà ce que j'étois obligé de dire au Lecteur pour l'avertir de la conduite que j'ai tenuë dans cette Paraphraſe, & pour juſtifier l'Art Poëtique d'Horace, de ce que l'on y a trouvé à redire juſques à preſent.

Au reſte comme il y a dans cette piéce pluſieurs paſſages qui ſont extrêmement difficiles à entendre, & qui peuvent être expliqués diverſement, je ne ſuis pas ſi attaché à mes ſentimens, que je ne défére avec plaiſir à ceux des gens de Lettres, qui voudront bien me faire la grace de m'a-

vertir des fautes que je puis avoir faites, afin que je puiſſe les corriger dans une ſeconde édition, & que le Public en profite.





PARAPHRASE DE L'ART POETIQUE D'HORACE.



UISQUE j'ai fait deſſein, mes chers Piſons, de vous donner les regles de l'Art Poëtique ; l'ordre veut que je commence par celle qui ſert de fondement à toutes les autres. Cette regle eſt l'uniformité de l'Ouvrage, c'eſt-à-dire, qu'il faut néceſſairement que toutes les parties qui le compoſent, répondent à la nature de leur tout, comme étant les membres d'un même corps.

Pour faire voir la néceſſité de ce précepte, & combien ſont ridicules ceux qui ne l'obſervent pas ; je me ſervirai d'un

exemple tiré de la Peinture, laquelle, comme vous ſçavez, a un ſi grand rapport avec la Poëſie, qu'elle a été appellée une Poëſie muëtte. Imaginez-vous donc, je vous prie, quel jugement feroit-on d'un Peintre qui s'aviſeroit de faire un Tableau, dans lequel il joindroit le col d'un cheval à une tête humaine, formeroit enſuite le reſtè du corps avec les membres de divers animaux, mettroit confuſément ſur tous ces membres des plumes d'oiſeaux d'eſpéces différentes, & pouſſeroit ſi loin ſon extravagance, qu'ayant commencé ſon deſſein par une belle tête de femme, il le finiroit par les extrémités de quelque poiſſon noir & hideux? Pourriez-vous vous empêcher de rire à la vûë d'un tableau ſi monſtrueux, quelques amis que vous fuſſiez de celui qui l'auroit fait? Cependant il eſt certain qu'un Poëme, ou quelque ouvrage d'eſprit que ce fût, feroit tout-à-fait ſemblable à ce ridicule tableau, ſi les conceptions vagues qu'on y employeroit, n'avoient entr'elles non plus de rapport & de liaiſon, qu'en ont les ſonges & les rêveries d'un frénétique, & ſi les diverſes parties dont il ſeroit compoſé, ne concouroient pas entr'elles mutuellement à produire un tout uniforme.

Je ſçai bien qu'on permet également aux

Peintres & aux Poëtes de ſe donner de grandes licences : Je n'ai garde de le deſavoüer, j'ai quelquefois beſoin moi-même qu'on m'accorde cette liberté, & à mon tour je rends volontiers la pareille aux autres : mais cette licence ne doit pas aller juſqu'à nous permettre de manquer à l'uniformité, en aſſociant des choſes formellement oppoſées : comme ſi nous voulions mêler les oiſeaux qui volent dans l'air, avec les ſerpens qui rampent ſur la terre ; les agneaux qui ſont le ſymbole de la douceur, avec les tigres qui ſont le ſymbole de la cruauté.

Vous venez de voir par l'exemple de ce tableau ridicule que je viens de mettre devant vos yeux, que ce défaut n'eſt pas ſupportable dans la Peinture : Voyez maintenant par un exemple à peu près ſemblable, l'effet qu'il produit dans la Poëſie. Figurez-vous donc que comme ce Peintre avoit commencé ſon deſſein par une tête humaine qui promettoit toute autre choſe que ce qui l'a ſuivie ; qu'auſſi un Poëte après un commencement grave, qui prépare l'eſprit à quelque choſe de grand, ſe relâche tout d'un coup de cette gravité, & s'amuſe à faire des deſcriptions d'un bois ſacré, d'un autel de Diane, d'un ruiſſeau qui ſerpente dans une belle campa-

gne, du fleuve du Rhin, ou de l'Arc-en-ciel: N'eſt-il pas vrai que la conduite de ce Poëte eſt auſſi extravagante que celle de ce Peintre, en ce qu'il ne prend pas garde que ces deſcriptions étant des pieces trop brillantes pour aſſortir un ſujet grave & majeſtueux, il tombe dans la même faute que feroit un Tailleur, s'il s'aviſoit de coudre ſur un habit noir une piece d'écarlate, dont l'éclat mal placé choqueroit la vûë?

Ce qui fait que l'on tombe ſouvent dans ce défaut, & que l'uniformité eſt ordinairement mal gardée, c'eſt que la plûpart de ceux qui ſe mêlent d'écrire, ont un grand panchant à faire entrer dans leurs ouvrages certains lieux communs qui flattent leur imagination, ſans conſidérer s'ils y peuvent entrer avec bien-ſéance : car j'avouë qu'une belle deſcription miſe en ſon lieu, eſt un riche ornement; mais je dis ſeulement qu'il ne faut pas l'enchaſſer mal-à-propos, étant certain qu'une piéce hors de ſon lieu, quelque belle qu'elle ſoit, ne fait jamais un bel effet.

Les Auteurs qui veulent à quelque prix que ce ſoit employer leurs lieux communs, ſont à peu près comme ce Peintre qui ne ſçavoit deſſiner qu'un cyprès & l'employoit dans tous ſes ouvrages, juſques-là qu'ayant

un jour à peindre un naufrage, il ne manqua pas d'y faire trouver place à ſon arbre favori, & le planta dans quelque coin de ſon tableau : je vous laiſſe à penſer ſi ce cyprès revenoit bien au-deſſein de celui qui vouloit ſe voir peint au milieu des vagues nageant ſans eſpérance parmi le débris de ſes vaiſſeaux.

En un mot & ces Peintres & ces Poëtes, qui mêlent ſans diſcernement des choſes qui ne peuvent aller enſemble, reſſemblent juſtement à un Potier de terre qui commenceroit d'abord à faire un grand vaſe, & après quelques tours de rouë finiroit ce vaſe en petit pot de terre, faiſant ainſi d'une ſeule maſſe d'argille une piéce à double forme & ridicule à voir.

Il eſt donc certain que ceux qui manquent à l'uniformité de l'ouvrage, violent le plus eſſentiel de tous les préceptes. Tous les autres défauts peuvent être ſupportés en quelque maniere : mais celui qui péche contre cette regle, ne doit pas attendre d'être pardonné.

Voici un autre écueil que ceux qui écrivent doivent éviter avec d'autant plus de ſoin, que l'apparence de bien faire les y entraîne, & les y fait donner. On ſçait par exemple qu'il faut être court pour n'être pas ennuyeux : & ſi l'on n'y prend garde,

on ſe rend obſcur, ce qui eſt encore un plus grand défaut que d'être ennuyeux: on s'applique à polir & à limer un ouvrage pour le rendre agréable, & bien ſouvent pour s'attacher trop à la politeſſe, la compoſition en eſt moins nerveuſe, & n'a plus rien de mâle ni d'animé. Pour éviter la baſſeſſe du ſtile, on tâche de s'élever: & ſi on n'y garde beaucoup de meſures, cette élevation eſt une enflure inſuportable. Il arrive auſſi que pour éviter cette enflure, on rampe quelquefois miſerablement. Enfin ſi un Auteur pour paroître fécond & abondant, amplifie au-delà des juſtes bornes le ſujet qu'il manie; ce n'eſt plus cette agréable varieté qui eſt tant eſtimée; mais ce ſont des monſtres & des prodiges en matiere d'éloquence, & au lieu d'applications juſtes & bien conduites, il place néceſſairement les dauphins dans les bois, & les ſangliers dans les mers. Tant il eſt vrai, comme je viens de dire, que l'apparence de bien faire nous trompe en pluſieurs occaſions; & que la crainte même qu'on a de faillir n'étant pas ménagée avec art, nous ſert quelquefois de piége pour nous faire tomber dans de plus grands défauts, que ceux que nous voulons éviter.

On donne encore dans cet écueil, lorſque pour s'attacher avec trop de ſcrupule

à

à perfectionner quelque endroit d'un ouvrage, on néglige la perfection du tout ensemble, qui doit être toûjours le principal but d'un habile Ecrivain ; & c'est justement la faute que fait ce statuaire en bronze qui travaille auprès du Cirque Æmilien. Il épuise toute son industrie à exprimer au naturel & ses ongles & les cheveux : mais pour s'attacher trop scrupuleusement à la perfection des parties, il n'a jamais pû réüssir à faire un beau tout. Pour moi, si j'entreprenois de composer quelque chose, & que j'imitasse cet ouvrier, il me semble que l'ouvrage que je mettrois au jour, seroit aussi ridicule que le seroit un homme auquel la nature auroit veritablement donné de beaux yeux & de beaux cheveux noirs, mais assortis d'un nez difforme & défiguré.

Pour éviter tous ces défauts & garder un juste milieu entre ces extrêmités dangereuses, il faut toûjours choisir pour écrire, un sujet proportionné à nos forces : examiner long-temps si ce que nous entreprenons est de notre portée, ou s'il est au-dessus : car il est certain que celui qui aura bien choisi son sujet, ne manquera ni d'élegance, ni d'ordre, ni de clarté.

Pour ce qui est de l'œconomie d'un ouvrage, toute sa grace & toute sa beauté

consiste, si je ne me trompe, à sçavoir ranger les choses qu'on a à dire, selon l'ordre dans lequel elles peuvent faire un plus bel effet : par exemple, il y a des choses qu'il faut placer au commencement, comme dans leur veritable jour : il y en a d'autres qu'il faut se donner patience que le lieu vienne de les employer : il faut rejètter celles-ci, faire choix de celles-là, & ne prendre pas indifféremment tout ce qui se présente à l'esprit, mais seulement ce qui convient le mieux à l'ouvrage qu'on veut mettre au jour. Il faut encore qu'un Auteur soit sobre & retenu à inventer de nouveaux termes ; quelquefois même l'arrangement des mots supplée à la grace de la nouveauté, puisqu'une des plus grandes beautés de l'élocution consiste à sçavoir détourner adroitement les termes les plus communs de leur signification propre & litterale, pour leur en donner une figurée & metaphoririque, en donnant à la phrase où ils sont enchassés, ce tour fin & délicat qui répand, pour ainsi dire, quelque air de nouveauté sur les termes les plus connus.

Ce n'est pas que lorsque la nécessité le demandera, & que l'on sera obligé d'exprimer des choses si difficiles à faire entendre, que pour s'énoncer clairement on aura besoin de les désigner par quelque nou-

velle expreſſion, alors on ne puiſſe haſarder de faire des mots nouveaux : je dis nouveaux, même pour les gens de guerre, qui ſe donnent en cela plus de licence que les autres gens : ces mots-là n'euſſent-ils jamais été connus de l'ancien Orateur Cethegus, ni de ceux de ſon temps. Mais on ne doit ſe ſervir de cette permiſſion, que dans l'extrême beſoin, & avec grande ſobrieté ; & pour lors les termes qu'on aura inventé ſoi-même, ou ceux qui auront été inventés depuis peu par d'autres, ſeront reçus avec approbation ; pourvû qu'ils tirent leur étimologie de quelque langue auſſi riche que la langue Grecque ; & qu'on ne leur ait pas fait une trop grande violence, pour leur donner l'air de la langue dans laquelle on les introduit.

Après tout, pourquoi trouveroit-on mauvais qu'on invente des mots dans le beſoin ? & ſi l'on a accordé autrefois cette liberté à Cecilius & à Plaute, pourquoi la refuſera-t-on à Virgile & à Varius ? pourquoi enfin m'envieroit-on à moi-même le bonheur que je pourrois avoir de faire quelque acquiſition en faveur de notre langue ; puiſque nous ſçavons que Caton & Ennius ont enrichi celle de leur temps de pluſieurs termes, qu'ils ont mis les premiers en lumiere ?

Il eſt donc vrai qu'il a toûjours été permis, & qu'il le doit être à l'avenir, de faire des mots nouveaux; pourvû que ces mots ſoient de miſe, eû égard au temps préſent, & qu'ils ſoient, pour ainſi dire, marqués au coin de ceux que l'uſage approuve, c'eſt-à-dire, qu'ils ne paroiſſent pas étrangers parmi ceux avec leſquels on les aſſocie.

Non ſeulement il doit être permis, mais il y a même néceſſité de faire des mots, afin de rafraîchir de temps en temps les langues de quelque nouveau ſecours, pour réparer d'un côté les pertes qu'elles font de l'autre par les mots qui périſſent, & qui tombent de vieilleſſe: puiſqu'il eſt vrai que les termes ont leur âge & leur periode limité; que les plus vieux prennent fin & font place aux autres, qui comme les feüilles nouvelles, n'ont jamais plus de grace & plus de beauté que dans leur naiſſance.

Seroit-il juſte après tout que les mots duraſſent toûjours, puiſque nous-mêmes, nos plus grands ouvrages, & généralement toutes choſes, ſont ſujettes à cette viciſſitude inévitable qui fait que tout change? Le lac de Lucre avoit été de tout temps expoſé aux vents & aux orages; & maintenant par ces grandes jettées, digne ouvrage de Jules Céſar, ce Lac a été

changé en un port, qui donne aux vaiſſeaux une retraite aſſùrée. Ce riche terroir qu'on appelle encore les Marais du Pont, étoit n'aguéres couvert d'eau ; & maintenant on voit rouler les charruës, où les barques voguoient autrefois ; & ces vaſtes & inutiles étangs ont été changés en une campagne fertile qui fournit des vivres à toutes les villes voiſines. Le Tibre ne coule plus dans le lit que la nature lui avoit donné ; on l'a forcé d'en prendre un autre pour éviter les débordemens qui ravageoient nos plaines. Si donc des choſes de cette importance ſont ſujettes au changement, quelle apparence que de ſimples mots, qui ne ſont que l'arrangement de quelques lettres, en fuſſent exempts ? Non ſans doute ils ne le ſont point ; pluſieurs de ceux qui ſont aujourd'hui en crédit, ſeront un jour rejettés ; & ceux qu'on rejette aujourd'hui, reviendront quelque jour en vogue, ſelon qu'il plaira à l'uſage d'en diſpoſer, lequel ne regne pas moins ſouverainement ſur les Langues, que les Rois dans leurs Etats : & comme nous venons de voir que dans leurs Royaumes ils changent quand il leur plaît les lacs, les marais, & le cours des rivieres ; l'uſage auſſi dans les Langues fait ce que bon lui ſemble, & change & rechange ce qu'il lui plaît.

Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir choiſir les termes dont on doit ſe ſervir, il faut auſſi ſçavoir choiſir le genre des vers le plus propre au ſujet dont on a fait choix, puiſqu'il eſt certain que la diverſité des ſujets a fait inventer les différentes meſures de vers. Homere, par exemple, a apris à tous ceux qui l'ont ſuivi, qu'on doit ſe ſervir des vers exametres pour chanter les guerres & les exploits des Rois & des Généraux d'armée; parce que la cadence noble & majeſtueuſe de ces vers, répond merveilleuſement bien à la dignité du ſujet. Ceux qui compoſerent les premiers des élegies, employerent les premiers des vers inégaux alternativement mêlés, c'eſt-à-dire, les exametres & les pentametres; parce que peut-être dans leurs chûtes entrecoupées, ils y remarquerent quelque air de plainte & de gemiſſement : mais enſuite ceux qui écrivirent après eux, ne laiſſerent pas de s'en ſervir pour exprimer le contentement & la joye, parce qu'on trouva ſans doute qu'ils étoient auſſi propres pour exprimer les ſurpriſes & les treſſaillemens de la joye, que les émotions & les élancemens de la triſteſſe & de la douleur.

Au reſte, je ne ſçaurois vous dire qui fut l'inventeur des vers élegiaques, qui

dans chaque diſtique renferment un ſens fini & coupé de deux en deux vers ; je ſçai ſeulement que les critiques en diſputent entr'eux, & que cela pend encore à juger.

Nous devons l'invention des vrais ïambiques à la colére d'Archilocus. Ce Poëte Grec fut ſi piqué de ce que Lycambe, après lui avoir donné ſa fille en mariage, la donna à un autre, que s'abandonnant à l'impétuoſité de la rage qu'il en conçut, dans la ſatire qu'il compoſa contre lui, il tomba ſans y penſer dans la meſure de ces ſortes de vers; leſquels, ſi l'on y prend bien garde, ont un certain ſon qui rend les invectives plus aigres & plus piquantes, leur cadence ayant je ne ſçai quoi qui ſe rapporte au ton de la voix d'un homme qui dit des injures.

Trois raiſons ont obligé les Poëtes à ſe ſervir de ces vers pour les piéces de Théatre. Premierement il leur a ſemblé que n'étant pas ſi harmonieux que les autres, leur meſure avoit quelque choſe qui convenoit mieux à la liberté de la converſation : ſecondement leur cadence allant à repriſes, & n'étant pas ſi enchaînée & ſi ſuivie que celle des autres vers, elle donne à celui qui les prononce plus de facilité pour élever la voix, & pour ſe faire entendre

dans les grandes aſſemblées, où la foule excite ordinairement le bruit & le tumulte: & enfin leur tour étant plus naturel & moins affecté que celui des autres vers, ils les jugerent plus propres pour le Théatre; parce qu'en effet les repréſentations qu'on y voit, étant une image des actions des hommes, il étoit raiſonnable de les exprimer par le langage qui approche le plus du naturel.

C'eſt pour garder ce juſte rapport, qu'on a donné en partage aux Poëtes Liriques, les loüanges des Dieux & des Héros, les triomphes des jeux, les ſoins des amans, la joye du vin & la liberté de la table; parce que ces matieres gayes & riantes, demandent les graces & les enjoüemens de la muſique; & il ſe rencontre que ces ſortes de vers ſont les plus propres à être chantés, à cauſe qu'ils ſe trouvent diviſés par ſtrophes, ou par ſtances d'égale meſure.

Celui qui ne ſçait pas bien garder toutes ces bienſéances, qui font qu'on change de ton, & pour ainſi dire de couleurs ſuivant les matieres, ne doit point s'aplaudir du nom de Poëte qu'on lui donne par complaiſance; en tout cas pour le mériter à juſte titre, il doit ſouffrir d'être inſtruit, puiſqu'on ne doit pas avoir honte d'ap-

prendre ce qu'il eſt encore plus honteux d'ignorer.

Comme les différentes matieres qu'on traite, ont donné lieu à la différente meſure des vers; auſſi ces matieres différentes ont donné lieu à la différence des ſtiles: un ſujet comique, par exemple, ne peut pas ſouffrir l'emphaſe du ſtile tragique; & ce ſeroit faire violence à un ſujet tragique, de le dégrader de ſon élevation, & de le reduire à la ſimplicité du ſtile comique; & c'eſt ce qu'on feroit ſi l'on traitoit l'avanture fameuſe d'Atrée & de Thieſte, du même ſtile dont on traiteroit une avanture commune. Il faut donc aſſortir les ſujets qu'on traite, du caractere qui leur eſt le plus naturel; & approprier à chacun le ſtile qui lui eſt le plus convenable.

Prenez garde que je ne dis pas abſolument que la différence du ſtile dépend de la différence de l'ouvrage, mais de la différence du ſujet; & l'on ſe tromperoit ſans doute, ſi l'on croyoit que la Tragédie, parce que ſes perſonnages ſont des Dieux où des Rois, ne doit jamais ſortir du ſtile ſublime; & que la Comedie, parce que ſes perſonnages ſont des bourgeois ou des perſonnes privées, doit toûjours être renfermée dans le ſimple: puiſqu'il eſt vrai que

celle-ci, lorſque le ſujet le demande, doit prendre un ton plus élevé qu'à ſon ordinaire. C'eſt ainſi, par exemple, que vous voyez dans Terence que Chremès, quand il eſt en colére, crie & conteſte avec un emportement qui tient quelque choſe de l'élevation du caractére ſublime : & la Tragédie de même, deſcend auſſi quelquefois de ſon élevation pour languir, pour ainſi dire, dans un caractére oppoſé ; & ſes perſonnages, quand ils ſont malheureux & infortunés, empruntent pour ſe plaindre avec grace le ſtile & l'air humble de la Comedie. C'eſt ainſi que vous pouvez remarquer dans Euripide que lorſque Telephe & Pelée paroiſſent ſur la Scene comme exilés & miſérables, le Poëte, pour venir à ſon but, & toucher de compaſſion le cœur des ſpectateurs, ne manque pas de faire tenir à ces Princes un langage conforme à leur condition préſente, & ſe garde bien de leur mettre à la bouche de grands termes, & des expreſſions nobles & emphatiques.

La raiſon de cette conduite, c'eſt qu'il ne ſuffit pas qu'un ouvrage ſoit agréable & plaiſe à l'eſprit ; il faut principalement qu'il ſoit doux, inſinuant, & pathetique pour toucher le cœur, & l'entraîner du côté que bon lui ſemble. Pour y réüſſir parfai-

tement, il ne faut qu'imiter la Nature: & comme l'on se sent naturellement porté à pleurer, lorsqu'on voit pleurer; & à rire, lorsqu'on voit rire; aussi celui qui veut tirer des larmes de nos yeux, doit premierement en faire couler des siens; en un mot il doit nous présenter sa douleur, s'il veut exciter la notre; & c'est par cette innocente adresse, que les deux Héros d'Euripide, dont nous venons de parler, s'attirent la compassion des spectateurs, & les rendent sensibles à leurs disgraces.

Non-seulement il est nécessaire que ceux qui composent, gardent tous ces caractéres différens; mais il faut même que ceux qui recitent leurs ouvrages, peignent sur leurs visages, & dans leurs gestes, tous les mouvemens & toutes les agitations qui doivent être dans l'ame de ceux qu'ils représentent; & s'il y manquent, ils risquent, ou d'endormir leurs auditeurs, ou de leur servir de risée. Car je vous prie, qui ne riroit, ou qui ne dormiroit, lorsqu'on voit des Acteurs qui dans un rôle triste, ou menaçant, enjoüé, ou grave, ne composent pas leurs visages & leurs gestes à la tristesse ou à la colere, à la joye ou à la gravité?

Au reste, il n'est pas difficile de prati-

quer ce précepte : car comme la nature nous a tous formés capables de ressentir intérieurement toutes sortes de passions, les épanoüissemens de la joye, les impétuosités de la colere, ou les abattemens de la tristesse : aussi cette même nature n'a pas manqué de nous donner à tous certaines dispositions, & certains secrets ressorts, pour porter sur nos visages, & dans nos gestes ce qui se passe dans nos cœurs, tout de même qu'elle nous a donné une langue pour être ensuite l'interpréte de tous ces différens mouvemens.

Nos passions ont donc chacune leurs caracteres, leurs expressions, & leurs gestes; & si l'on manque de les assortir de ce qui leur est convenable, en mettant à la bouche d'une personne des paroles, ou lui faisant faire des gestes qui ne conviennent pas aux mouvemens de son ame, on s'expose infailliblement à la risée de tout le monde.

Non seulement le stile, les expressions & les gestes doivent convenir aux passions qu'on veut représenter; mais encore toutes ces choses se doivent rapporter à la condition, & à l'âge des personnes qu'on fait parler : Ainsi, par exemple, il y doit avoir de la différence entre le caractere, les expressions, & les gestes d'un homme riche,

& celles d'un homme pauvre ; entre celles d'un vieillard d'une expérience consommée, & celles d'un jeune homme que la fleur de l'âge rend boüillant & impétueux ; entre celles d'une Dame de qualité, & d'une suivante officieuse ; d'un Marchand qui se plaît à rouler par le monde, & d'un laboureur qui est attaché à la culture de ses champs.

On doit même observer cette différence suivant la différence des Nations : ainsi, autrement doit-on représenter un homme de Colchos & un homme d'Assyrie ; un Thébain, & un Argien ; c'est-à-dire, que chacun doit garder l'esprit, l'éducation & les manieres qu'il peut avoir reçû de son pays.

La raison de cette conduite, c'est qu'il faut nécessairement que les portraits qu'on fait des hommes, ressemblent à leurs originaux ; & c'est pour cela même qu'un Auteur qui se propose de mettre sur la scene un homme déja connû, doit bien prendre garde de le représenter tel que la renommée nous l'a déja fait connoître ; & de ne rien feindre de lui, qui ne convienne à l'opinion qu'on en a déja conçûë : ainsi s'il fait choix du fameux Achille, il faut qu'il nous le représente infatigable, prompt à se mettre en colére, inexorable, intraita-

ble, ſe croyant diſpenſé de s'aſſujettir à aucune ſorte de droit, & ne voulant rien décider que par la voye des armes: Que Medée ſoit cruelle, & ne ſuccombe jamais ſous les coups de la fortune : qu'Ino verſe des larmes : qu'Ixion ſoit perfide, Io errante, & Oreſte triſte.

Si l'on veut hazarder de mettre ſur la Scene un ſujet nouveau & quelque perſonnage qu'aucun Auteur n'ait pas encore rendu célebre, l'on doit obſerver exactement de lui faire garder juſqu'à la fin le même caractére qu'on lui aura donné au commencement, afin qu'il ſoit toûjours ſemblable à ſoi-même, & ne ſe démente jamais.

Il eſt vrai qu'en traitant un ſujet déja connû, il eſt difficile de le manier de telle ſorte qu'il ſemble à tout le monde que l'Auteur l'ait tiré de ſon propre fond : auſſi faut-il plus d'art & plus d'induſtrie pour y réüſſir & s'approprier, pour ainſi dire, un ſujet qu'on aura tiré d'Homere, ou d'ailleurs, pour le faire venir au théatre ; que ſi on le tiroit tout entier de ſon invention, en mettant ſur la Scene une nouveauté dont on n'auroit jamais oüi parler.

Au reſte en ce cas-là un Poëte ne doit pas craindre qu'on l'accuſe de larcin, & qu'on lui reproche que ce qu'il met au

jour, n'eſt pas ſon propre ouvrage; pourvû qu'il ne donne pas au ſujet qu'il aura pris, le même tour que lui a donné l'Auteur dont il l'a tiré, ce qui ſeroit trop commun & trop aiſé à faire; c'eſt-à-dire, pourvû qu'il ne le rende pas mot pour mot, comme s'il en faiſoit ſimplement la traduction; & ne s'attache pas même à l'imiter ſi exactement, que s'y trouvant enſuite engagé trop avant, il ne put après cela s'en écarter, & y ajoûter quelque choſe de ſon invention, ſans choquer la bienſéance, & violer les regles de l'Art.

Après avoir bien choiſi un ſujet, & trouvé le tour qu'on lui doit donner, la premiere choſe qu'on doit obſerver, c'eſt de ne pas promettre par un commencement trop ampoulé, au-delà de ce qu'on peut tenir dans la ſuite, pour ne pas imiter cet Auteur qui avoit ainſi commencé un Poëme Epique :

Chantons Muſe, chantons l'épouventable guerre
Qui du fameux Priam mit le Trône par terre.

Quelle croyez-vous que fut la ſuite d'un ſi amphatique début ? il arriva juſtement

la même chofe que ce que la fable raconte de l'accouchement des Montagnes, qui après avoir tenu tout le monde dans l'attente d'une production extraordinaire, n'enfanterent enfin qu'une chetive fouris. Quelle différence y a-t-il, je vous prie, d'un commencement fi préfomptueux, à celui-ci de cet Auteur illuftre, dont la modeftie ne promet rien legérement, & à l'étourdie:

Mufe raconte moi les accidens divers

De ce Héros qu'on vit errant par l'univers ;

Après l'embrafement de la fuperbe Troye.

Vous voyez qu'il ne promet, ce femble, que le recit d'un voyage : & cependant on le voit dans la fuite étalant toutes les beautés du ftile fublime, dans les chofes merveilleufes qu'il raconte, & d'Antiphatès Roi des Leftrigons qui devoroit les hommes vivans : & du Cyclope Polipheme ce Geant épouventable qui n'avoit qu'un œil au milieu du front : & des gouffres terribles de Sylla & de Caribde. Voilà l'adreffe de l'Art de n'éblouir pas d'abord par des brillans qui ne font pas foûtenus, & qu'on laiffe difparoître tout d'un coup : mais au contraire pour furprendre agréablement les Lecteurs

Lecteurs, un Auteur habile doit se servir de la même adresse dont se sert la Nature, pour relever la beauté de ses productions, qui est de faire précéder ce qu'elle doit produire de plus beau par un commencement simple & sans apparence : par exemple, dans la génération du feu, elle commence par la fumée ; & la flamme qui en sort ensuite, en est plus belle & plus brillante.

Une autre faute qu'on commet quelquefois en commençant un ouvrage, c'est lorsqu'on va chercher trop loin l'origine du sujet qu'on traite : comme le Poëte Antimachus, qui ayant dessein de chanter l'heureux retour du Prince Diomede, va prendre le commencement de cette avanture à la mort de Meleagre : ou comme cet autre Poëte, qui pour chanter la guerre de Troye, remonte jusques à l'Oeuf, dont la fable raconte qu'Helene étoit sortie.

Cette trop grande exactitude fatigue l'esprit du Lecteur, surtout dans le Poëme Epique, dans lequel un Auteur doit se hâter de venir au fait principal, & présupposant comme connuës les choses qui le précédent de trop loin, il doit entraîner tout d'un coup ses Auditeurs au milieu de son sujet, sans leur donner le temps d'en rechercher trop scrupuleusement l'origine.

En un mot, il doit être abſolument le maître de ſa matiere : il peut ſupprimer & ajoûter ce que bon lui ſemble ; retrancher les circonſtances véritables, ſi elles ne ſont pas ſuſceptibles des ornemens de la Poëſie ; ſubſtituer en leur place des fictions ingénieuſes, pourvû qu'elles puiſſent être mêlées avec grace aux faits véritables ; & en tout cela prendre toûjours bien garde qu'il n'y ait rien dans tout l'ouvrage depuis le commencement juſques à la fin, qui ne viſe à ſon but principal, afin que toutes les diverſes piéces qu'il met en œuvre, s'y rapportent uniquement.

Bien que nous ayons déjà parlé des regles qu'on doit obſerver pour ne rien dire que de convenable, il eſt pourtant néceſſaire d'y revenir pour ne pas oublier un précepte, qui eſt ſi fort de mon goût, & de celui de tout le monde en général, que ceux qui ſe mêlent d'écrire, ne ſçauroient ſe diſpenſer de l'obſerver, s'ils veulent que les Auditeurs ſoient ſi enchantés de leurs ouvrages, qu'après en avoir vû la repréſentation, ils ne quittent le Théatre qu'à regret, lors même que celui qui annonce, aura congédié l'aſſemblée, & qu'on aura tiré le rideau.

Ce précepte eſt en un mot qu'on doit étudier ſoigneuſement les mœurs, & les

inclinations des divers âges de l'homme pour le repréſenter enſuite au naturel, & faire des portraits qui paroiſſent plûtôt des originaux que des copies.

Un enfant, par exemple, qui commence à ſçavoir prononcer les mots qu'on lui enſeigne, & à marcher tout ſeul, doit être repréſenté aimant à joüer, & à badiner avec des petits comme lui, facile à ſe mettre en colere, & facile à appaiſer, voulant à tout moment tantôt une choſe & tantôt une autre.

Un jeune garcon qui n'a pas encore de la barbe au menton, & qui n'eſt plus ſous la conduite d'un Précepteur, doit être dépeint aimant les chevaux, les chiens, & la campagne : ayant un grand penchant aux plaiſirs, & de l'averſion pour ceux qui le reprennent de ſes fautes : il renvoye toûjours le plus loin qu'il peut la recherche des choſes qui lui peuvent être utiles, & n'y penſe qu'a l'extrêmité : il aime à faire grande dépenſe : il eſt rempli de préſomption, paſſionné pour tout ce qu'il déſire, & prompt à abandonner ce qu'il a ſouhaité avec le plus d'empreſſement.

Ces inclinations venant à changer dans un âge plus mûr, il faut repréſenter un homme fait, donnant tous ſes ſoins & toute ſon application à amaſſer du bien, à

ſe faire des amis, à acquérir de la réputation, & concertant ſes deſſeins de telle ſorte qu'il ne puiſſe jamais avoir lieu de ſe repentir, ni de ſe rétracter de ce qu'il a une fois entrepris.

Enfin, il faut repréſenter un vieillard accablé de toutes les infirmités de l'âge, étant ſans ceſſe rongé du ſoin d'amaſſer des richeſſes ; & après les avoir amaſſées, aimant mieux vivre miſérablement, que de s'en ſervir ; appréhendant même d'y toucher, ne donnant rien de bon cœur, craignant toûjours de trop donner, & dilayant tout autant qu'il peut à le faire ; portant ſes vûës & ſes eſpérances auſſi loin dans l'avenir, que s'il avoit encore long-temps à vivre ; tout caſſé, & cependant plus avide de la vie que jamais ; chagrin, fâcheux, difficile à contenter ; ayant à tous momens des plaintes à faire ; étant ſans ceſſe ſur les loüanges du temps paſſé, parce qu'il étoit jeune ; ne pouvant ſouffrir le préſent, parqu'il n'en ſçauroit joüir ; ſoûpirant après l'avenir, parce que l'eſpérance ne nous abandonne jamais ; aimant à reprendre les jeunes gens, & à leur donner de bons préceptes, pour ſe conſoler de n'être plus en état de leur ſervir d'exemple.

Ainſi, un Auteur (qui conſidérera que les années qui nous conduiſent de l'enfan-

ce à l'âge de perfection, nous donnent plusieurs bonnes qualités à mesure que nous montons ; & que les années qui nous conduisent ensuite à la vieillesse, nous dépoüillent de ces mêmes qualités, pour nous en donner d'autres à mesure que nous descendons) un Auteur, dis-je, qui considérera toutes ces choses, se donnera bien de garde de faire joüer le rôle d'un vieillard à un jeune homme, ou celui d'un homme fait à un enfant ; mais s'il veut être assûré de plaire, il ne sortira jamais du naturel, & donnera à chaque âge ce qu'il a de propre, & de convenable.

Les régles de la bienséance demandent aussi qu'un Auteur mette de la différence entre les choses qui doivent être representées en plein Théatre, & celles qui n'y doivent être portées que par le récit seulement. Car bien que ce que nous voyons de nos propres yeux frappe davantage notre esprit, que ce que nous oyons raconter : & que le propre spectacle d'une action soit plus vif & plus touchant que la simple narration ; il y a pourtant certaines avantures qui (pour être trop cruelles ou trop incroyables) se doivent passer derriere le rideau, & demandent d'être dérobées aux yeux des spectateurs, pour leur être ensuite rapportées par un récit, dans lè-

quel le Poëte aura un beau champ pour déployer ſon éloquence.

Seroit-il ſéant, par exemple, que Medée (pour ſe vanger de la perfidie de Jaſon) précipitât du haut d'une tour à la vûë de tout le monde les enfans qu'elle avoit eu de lui ? ou que l'abominable Atrée prépa-rât en préſence des ſpectateurs ces mets horribles, qu'il donna à Thieſte ſon frere, lorſque pour le punir de l'affront qu'il en avoit reçu d'avoir ſoüillé ſa couche, il lui fit manger dans un feſtin ſes propres en-fans ? Vous voyez, ſans doute, que ces ſpectacles ſont trop cruels pour être mis devant les yeux.

Il ne feroit pas non plus raiſonnable de vouloir faire acroire aux ſpectateurs, qu'en leur préſence Progné a été changée en oi-ſeau, & Cadmus en ſerpent ; ce ſeroit abu-ſer un peu trop de leur crédulité : & pour moi, je m'imagine que tout le monde eſt en cela de mon goût, & que quand on voit devant ſes yeux des objets de cette nature, ou ils font horreur, parce qu'ils ſont trop cruels, ou l'on n'y ajoûte point de foi, parce qu'ils ſont incroyables.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point effarou-cher les ſpectateurs par de ſemblables ob-jets ; il faut encore qu'une piéce de Théa-tre ne ſoit ni trop longue, ni trop courte,

pour remplir la curiosité des Auditeurs sans lasser leur attention; & pour cet effet elle ne doit avoir ni plus, ni moins de cinq Actes, dans lesquels on se donnera bien de garde de faire intervenir aucune Divinité, si le dénoüement de l'intrigue ne mérite une telle intervention : & l'on ne fera jamais aussi parler plus de trois personnes dans une même Scene pour éviter la confusion.

Vous voyez, sans doute, que l'on ne sçauroit se dispenser d'observer toutes ces choses, si l'on veut qu'une piéce soit demandée avec empressement, si l'on veut qu'on ne se lasse point de la voir représenter, & qu'après qu'on l'aura vûë & revûë avec plaisir, on la redemande toûjours.

Bien que le chœur semble séparé & détaché de l'ouvrage, il doit pourtant être composé de telle sorte qu'il s'intéresse dans toute l'action; & jouë, pour ainsi dire, son rôle comme les autres Acteurs, bien qu'il le jouë séparément, & à sa maniere : afin qu'on n'entende rien chanter dans les Intermédes, qui ne se rapporte au sujet principal, & semble n'en pouvoir être détaché. Il faut, s'il veut plaire, qu'il prenne toûjours le parti de la vertu, qu'il aime à entretenir la bonne intelligence entre les amis, à régler & à modérer les emportemens de la colere, qu'il se montre favora-

ble à ceux qui ont averſion pour les crimes, & qui ne peuvent ſe réſoudre à commettre une méchante action ; qu'il ne manque pas de loüer les mets des tables où la frugalité regne ; qu'il vante la droite Juſtice, & les belles Loix, qui maintiennent les Etats ſains & floriſſans ; qu'il préfére aux déſordres de la guerre les innocentes occupations de la paix, laquelle ſans obliger les hòmmes d'être inceſſamment ſur leurs gardes, les laiſſe joüir d'une heureuſe tranquillité.

Que le Choeur ſur tout ſe donne bien de garde de découvrir le ſecret de la piéce, dont il eſt inſtruit ; c'eſt-à-dire, qu'il n'avance rien qui donne lieu aux Auditeurs de deviner le dénoüement de l'intrigue, afin de ne leur pas ravir par avance le plaiſir de la ſurpriſe : mais (comme s'il étoit lui-même dans l'incertitude de ce qui doit arriver) qu'il laiſſe les ſpectateurs en ſuſpens ; qu'il entre, pour ainſi dire, dans leurs cœurs ; qu'il prenne part à leurs agitations & à leurs ſouhaits ; & qu'il prie avec eux les Dieux, qu'il leur plaiſe de donner un meilleur ſort à l'innocence, à la vertu (qu'on voit d'abord perſécutée & malheureuſe) & d'abandonner le parti du crime, qui paroît d'abord ſur la Scene orgueilleux, & triomphant.

Au reſte le Chœur changea de ſtile & de caractere, à meſure que le peuple Romain, qui croiſſoit de jour en jour, changea de goût & d'inclination ; & il en a été à peu-près du Chœur, comme de la Symphonie qui l'accompagne : car autrefois la flûte n'étoit pas comme aujourd'hui embouchée de laton , & d'une taille à pouvoir être preſque égalée à la trompette ; mais elle étoit au commencement petite & douce , n'ayant que peu de trous , parce qu'il n'en falloit pas davantage pour former un ſon qui pût aſſortir le Chœur, & remplir l'auditoire de ce temps-là, qui n'étoit pas ſi vaſte & ſi rempli de monde que nous le voyons aujourd'hui, n'y ayant alors qu'un petit nombre d'Auditeurs, qu'on pouvoit facilement compter , qui d'ailleurs n'aimoient ni l'excès, ni la ſomptuoſité , & dont les mœurs douces & bien réglées ne demandoient ni tant de bruit, ni tant de dépenſe.

Mais lorſque ce peuple victorieux commença à étendre les limites de ſon Empire , & l'enceinte de ſa ville , alors il changea de goût, en changeant de condition ; & comme la plûpart paſſoient impunément tout le jour à table , à ſe donner du bon temps dans le vin & dans la débauche, cette licence paſſa inſenſiblement des mœurs,

jusques dans les vers & dans la symphonie.

Après tout, ce changement étoit inévitable ; car, enfin, bien que ce peuple eût la commodité de vivre en Bourgeois, après s'être affranchi par la force des armes, du travail & de l'agriculture son premier partage, il étoit néanmoins rustre, brutal, & ignorant ; ensorte qu'il ne faut pas s'étonner que ceux, (qui de Laboureurs étoient devenus Soldats, & ensuite Hommes de Ville) voulûssent être divertis à leur maniere, & ne pûssent pas donner dans le goût des honnêtes gens, & des esprits cultivés, qu'il pouvoit y avoir parmi eux.

Ainsi les Joüeurs de flûte ajoûterent aux premieres regles de leur art, & les gestes du corps, & toutes ces superfluités que le luxe y a introduites, & furent vûs sur leurs échaffauts, se promenans avec de longues robes traînantes : ainsi la harpe, toute grave qu'elle est, & destinée aux choses sérieuses, reçût de l'augmentation dans ses sons par la multiplication de ses cordes ; & enfin, le Chœur pour s'accommoder à l'esprit du siécle, reçût aussi du changement, & dans l'élocution, & dans la pensée : car l'élocution pour s'accorder à l'éloquence du temps qui aimoit la rapidité, fut obligée de souffrir des tours d'expression hardis, & des manieres de parler jusques-là inoüies :

& la penſée (pour ſuivre auſſi cette même inclination) ne roulant que ſur de grandes Sentences, & mêlant toûjours parmi les préceptes quelque choſe de prophétique, ne différoit preſque en rien des Oracles de Delphes.

Et pour faire voir qu'on s'eſt moulé de tout temps ſur le goût du ſiécle, c'eſt que les Poëtes (qu'on vit entrer en lice les premiers pour diſputer entre eux ce bouc qui étoit le prix deſtiné à ceux qui avoient le mieux réüſſi à quelque piéce de Théatre) firent d'abord paroître ſur la Scene des Satyres tous nuds & hideux à voir, & tâcherent d'égayer par des plaiſanteries groſſieres la gravité de la Tragédie : parce qu'ayant à faire à un peuple yvrogne & déréglé, qui venoit à la repréſentation de leurs ouvrages au ſortir des banquets ſacrés, où ils ſe ſouloient de vin & de viande, il falloit arrêter leurs eſprits par quelque nouveauté qui fût de leur goût, & qui chatoüillât leur inclination.

Cette licence d'introduire des Satyres dans la Tragédie, s'étant ainſi gliſſée dans les Ouvrages de Théatre, tout ce que l'on peut faire aujourd'hui, c'eſt d'en corriger l'excès autant qu'il ſe peut : & ſi l'on trouve qu'il y a quelque plaiſir de voir que des Satyres en belle humeur, tournent en

jeu les choſes les plus ſérieuſes : ce mêlange doit être conduit de telle ſorte, que les perſonnages, qui doivent être graves & majeſtueux, comme les Dieux & les Heros, tiennent toûjours leur rang, & ne deſcendent jamais qu'avec bienſéance dans un commerce ſi éloigné de leur condition : car ne ſeroit-ce pas une choſe choquante & ridicule, ſi ceux qu'on voit ſous la pourpre & tous brillans d'or & de pierreries, oublioient ſi fort leur dignité, qu'on les vît après cela dans des gargottes parlant le langage des halles ?

Ce n'eſt pas que je prétende auſſi qu'ils ſoient ſi entêtés de leur grandeur, qu'ils demeurent toûjours guindés dans les nuës, & au plus haut de leur fortune, ſans s'humaniſer en aucune maniere, & n'oſer rire quelquefois avec ceux qui ſont au-deſſous d'eux ; mais je dis ſeulement, qu'ils doivent garder en cela quelque meſure, & comme ils doivent s'élever ſans oſtentation & ſans orgueil, ils doivent auſſi ſçavoir deſcendre ſans baſſeſſe & ſans indignité.

En un mot, il en doit être à peu-près de cette Tragédie, (que les Anciens appelloient Satyrique, à cauſe des perſonnages des Satyres qu'on y introduiſoit) comme d'une Dame de qualité, qui ſe trouvant dans la joye générale de quelque fête

célebre, bien qu'elle trouve indigne de ſa condition de danſer en public, ne laiſſe pas néanmoins de donner quelque choſe par complaiſance à la ſolemnité du jour pour ne troubler pas la Fête; mais qui dans ſa danſe garde toûjours la bienſéance, & ne s'abandonne jamais à des poſtures indécentes. Ainſi la Tragédie (dont l'air noble & le caractere élevé ne ſupporte qu'à regret les bouffonneries & les turlupinades) lorſqu'elle ſe trouve engagée d'y deſcendre, ne s'y doit pas abandonner tout-à-fait; mais elle doit faire connoître ſans affectation, qu'elle ſe fait quelque violence de les ſouffrir; enfin ſi elle badine quelquefois, elle doit badiner noblement, ſans qu'il lui échappe rien d'indécent, & qui déroge à la gravité dont elle fait profeſſion.

C'eſt ainſi qu'on doit ménager la pudeur de la Tragédie : & il faut même que les perſonnages ſatyriques, quand ils ont l'honneur d'y être introduits, ne diſent pas toûjours les choſes par leur nom; mais il eſt beaucoup mieux qu'ils parlent en mots couverts, pour ne pas allarmer les oreilles chaſtes.

Il ne ſuffit pas d'avoir remarqué de quelle maniere les perſonnages de la Tragédie ſe doivent diſtinguer des Satyres; l'on doit auſſi remarquer que le caractere des Saty-

res doit être différent de celui des Bouffons & des Comiques ordinaires du Théatre : la raiſon en eſt, que ceux-ci joüent le rôle des perſonnes qui vivent dans l'enceinte des Villes, & dans la ſociété humaine : au lieu que ceux-là joüent le rôle des gens ſauvages & nourris dans les bois, loin du commerce des hommes : ainſi, par exemple, il doit y avoir de la différence entre le langage de Dave, & de ſes Compagnons, (dont toute l'inclination doit être de ſçavoir joüer quelque tour de fourberie pour excroquer finement l'argent de quelque bonhomme) & le langage du Pere Silene & des débauchés de ſa ſuite, dont tous les ſentimens & toutes les expreſſions doivent tenir quelque choſe de la rudeſſe des Forêts, & ſentir l'école du Dieu des Yvrognes, dont on leur a commis l'éducation.

L'on prend un ſi grand plaiſir de voir que les fictions des Poëtes ſuivent la nature des choſes que l'on connoît, que tout le monde s'imagine d'abord qu'il n'eſt rien de plus aiſé que d'en faire autant ; cependant ces graces naturelles ſont d'autant plus difficiles à imiter, qu'elles paroiſſent aiſées à ceux qui ne connoiſſent pas ce qu'elles coûtent, & qui d'ordinaire, après avoir bien ſué & bien travaillé pour y parvenir, s'en trouvent bien éloignés ; en un

mot, ces fictions ingénieuſes, ces imitations naïves, ce mêlange bien concerté de ce que chaque choſe a de convenable, fait un ſi bel effet, & donne un tel prix aux ouvrages, qu'il n'eſt point de ſujet (quelque vulgaire & trivial qu'il puiſſe être) qui, conduit & manié de la ſorte, n'ait une grace & une beauté toute ſinguliere, & ne faſſe honneur à celui qui l'a traitté de la ſorte.

Pour être perſuadés de cette vérité, revenons, je vous prie, aux Faunes & aux Satyres. Ne ſeroit-ce pas une choſe choquante, ſi ceux que tout le monde ſçait être ſortis du fond des Forêts, paroiſſoient inſtruits du tracas & des intrigues des villes, comme s'ils étoient nés dans les carrefours, & qu'ils euſſent paſſé toute leur vie dans les marchés & dans les places publiques, ou qu'ils affectaſſent dans leurs vers une douceur & une délicateſſe puérile? Vous voyez, ſans doute, que les gens de bons ſens ſeroient choqués d'une telle conduite.

Ce n'eſt pas auſſi que je prétende que les Satyres, pour bien faire les Satyres, prononcent des mots ſales, & vomiſſent toutes ſortes d'ordures; car bien que les gens de la lie du peuple approuvaſſent ce langage, il eſt certain que les honnêtes gens, dont on doit principalement conſulter le

goût, bien loin d'applaudir à ces infamies, en feroient affûrément fcandalifés, & ne les prendroient pas en bonne part.

L'Art Poëtique eft d'une fi vafte étenduë, & demande tant de précautions, que pour y réüffir parfaitement, il ne fuffit pas de fçavoir plaire à l'efprit, & toucher le cœur fuivant les regles que nous venons de donner; mais, il faut encore fçavoir chatoüiller l'oreille par la cadence harmonieufe des vers, & par les fons agréables qui forment ce je ne fçai quoi qui réjoüit & qui enchante dans la Poëfie: & bien que ces différentes cadences femblent être l'ouvrage du hazard ou du caprice des Poëtes, fi l'on y prend garde de bien près, l'on trouvera qu'elles font fondées fur la raifon & fur une conduite tout-à-fait ingénieufe.

Voulez-vous être perfuadés de cette vérité par l'exemple des vers Iambiques? & vous jugerez après cela de la conduite qu'on a tenuë dans la compofition des autres: Il faut fçavoir que ces vers Iambiques étoient autrefois compofés de fix pieds ïambes, & vous n'ignorez pas qu'on appelle un pied ïambe deux fyllables, dont la premiere eft bréve, c'eft-à-dire, fe prononce avec vîteffe; & la derniere longue, c'eft-à-dire, fe prononce lentement. Mais lorfqu'on vint à confulter l'oreille fur la ca-

dence de ces ſortes de vers, l'on prit garde à deux défauts conſidérables ; le premier, que comme ces vers étoient compoſés de ſix pieds ſemblables, ils frappoient ſix fois l'oreille par un même ſon ; ce qui étoit déſagréable & ennuyeux : & le ſecond, qu'ils couloient avec trop de rapidité ; ce qui étoit cauſe que les choſes qui y étoient dites, n'avoient pas le temps de faire impreſſion ſur l'eſprit. Pour remédier tout à la fois à ces deux défauts, on s'aviſa judicieuſement de mêler dans ces Vers les pieds qu'on appelle Spondées, qui ſont compoſés de deux ſyllables longues ; & ainſi, par la lenteur de cette meſure, l'on diverſifia le ſon de ces Vers, & l'on modifia en même-temps la rapidité de leur cadence.

Mais voyez combien en cela même on prit de précautions pour la douceur de l'harmonie : c'eſt, que bien qu'on reçût les Spondées dans les vers Iambiques, l'on établit néanmoins que l'ïambe, (auquel on faiſoit perdre quelque choſe de ſes droits en lui aſſociant un étranger) demeureroit toûjours dans le ſecond, dans le quatriéme, & dans le dernier pied du Vers, pour empêcher qu'on ne rencontrât deux Spondées de ſuite, à cauſe qu'ils auroient produit une trop grande lenteur ;

& ainſi par le mêlange bien concerté de deux qualités oppoſées qui s'entreprêtent du ſecours l'une à l'autre, l'on diverſifia agréablement la cadence de ces Vers, en ſe donnant bien de garde de les laiſſer tomber ni dans l'un, ni dans l'autre excès.

Le Poëte Accius, (pour avoir négligé ce dernier précepte, & pour n'avoir pas conſervé au pied iambe les places que nous lui avons marquées) a laiſſé au ſentiment de tout le monde, de la rudeſſe & de la dureté dans ces grands & ſententieux Vers que nous avons de lui; & bien que ceux du Poëte Ennius (qui l'a imité en cela) ſoient récités avec emphaſe ſur le Théatre, ceux qui ont l'oreille délicate ne ſe laiſſent pas impoſer par les charmes de la prononciation, & reconnoiſſent facilement, ou qu'il y a de la négligence dans ſes Vers, à cauſe qu'il n'y a pas employé tout le temps & tout le travail néceſſaire, ou qu'il a véritablement ignoré les regles de l'Art, ce qui eſt une faute qui n'eſt pas pardonnable.

Je dis que ceux qui ont l'oreille fine & délicate ont fait cette remarque; car tout le monde ne juge pas également de la mélodie des Vers : delà vient que l'on a ſouvent fait grace ſur cela à nos Poëtes Latins, ce qui n'eſt pas trop à leur avantage; car la grace qu'on leur a faite, ne juſtifie

pas leurs fautes; mais fait voir ſeulement qu'ils ont eu à faire à des gens, qui ne connoiſſant pas leurs défauts, n'étoient pas en état de les en reprendre.

Que doit donc faire, à votre avis, un habile Auteur? Lui conſeilleriez-vous d'écrire négligemment & à l'avanture, ſur ce fondement, que peu de gens prendront garde à ce qui lui aura échappé contre les regles de l'Art? ou bien trouvez-vous que ce ſoit plus ſagement fait, qu'il s'imagine que tout le monde découvrira d'abord toutes ſes fautes, & que dans cette penſée il s'applique à n'en commettre aucune pour n'avoir pas beſoin de pardon? Je ne penſe pas qu'il ſoit difficile à ſe déterminer ſur cela, puiſqu'il vaut, ſans doute, beaucoup mieux qu'un Auteur prenne ce dernier parti. Car enfin, ſi ſon ouvrage ne mérite pas d'ailleurs d'être loüé, il aura au moins cet avantage, qu'on ne pourra lui reprocher aucune faute.

En un mot, voulez-vous des guides aſſûrés pour vous enſeigner la route qu'il faut tenir? Propoſez-vous pour exemple, les Auteurs d'entre les Greces qui ont le mieux écrit; liſez-les ſans ceſſe, feüilletez-les jour & nuit, & vous vous ferez une habitude d'écrire comme eux, en imitant leur pureté & leur exactitude.

Je pardonne à nos ayeux qui ne vivoient pas dans un ſiécle ſi éclairé que le nôtre, d'avoir donné des éloges à la verſification licentieuſe de Plaute, & à ſes fades plaiſanteries ; & d'avoir admiré ces choſes trop bonnement, pour ne pas dire trop ſottement : mais pour nous, qui ſçavons mettre de la différence entre un bon mot dit de bonne grace & une raillerie groſſiere & mal tournée ; pour nous, qui ne pouvons ſouffrir aucune fauſſe cadence, qui ſommes verſés à compter ſur nos doigts la meſure de toutes ſortes de Vers, & à conſulter l'oreille ſur leur harmonie ; nous devons avoir le goût un peu plus délicat, & nous mouler ſur des patrons plus exacts & plus achevés.

Ce n'eſt pas aſſez d'imiter ceux qui ont le mieux écrit, il faut, s'il eſt poſſible, les ſurpaſſer & renchérir par-deſſus ce qu'ils nous ont appris ; c'eſt ainſi que les plus beaux Arts ont été amenés à leur perfection, & que la Tragédie a été portée à cette élévation où elle eſt parvenuë, puiſqu'il eſt certain que ſa naiſſance eſt auſſi baſſe & auſſi ridicule qu'on la puiſſe imaginer.

Theſpis, Poëte Grec, fut le premier qui défricha cette matiere, & voici ce qui lui en donna l'occaſion. On raconte qu'un jour Icarius, (qui étoit Seigneur d'un pe-

tit village nommé Icaria, dans le voiſinage d'Athenes) ayant trouvé dans ſes vignes une chévre qui ravageoit ſes raiſins, la fit écorcher, & après en avoir fait enfler la peau, il la donna à ſes payſans pour s'en divertir. On étoit dans la ſaiſon des vendanges ; & comme le vin nouveau met en belle humeur, cette troupe ruſtique s'étant couronnée de Pampres, & barboüillé le viſage avec de la lie, ſe mit à ſauter autour de cette peau, en danſant, & en folâtrant. Il arriva cependant que, ce que le hazard avoit fait naître cette année-là, fut renouvellé les années ſuivantes dans la même ſaiſon, & paſſa enſuite en coûtume dans toutes les bourgades voiſines. Ce ne fut pas tout, ces payſans ainſi déguiſés, & ſuivis de la foule que ce ſpectacle attiroit de tous côtés, prirent de là occaſion d'aller impunément chanter des injures en cet équipage devant les portes des Bourgeois d'Athenes, dont ils avoient reçu quelque mauvais traitement : & le Poëte Theſpis s'aviſa de compoſer des chanſons ſatyriques pour ces nouveaux Acteurs, & leur apprit à monter ſur des tombereaux, pour aller plus commodément d'un côté & d'autre. Eſchilus enſuite fixa cette troupe ambulante ſur un échaffaut, inventa les perſonnages, le fameux Cothurne, les habits de Théatre,

& (au lieu de Chanſons & d'Invectives) leur apprit à réciter des Vers graves & majeſtueux. Voilà l'origine de la Tragedie. Si cette chevre ne fût pas entrée dans les vignes d'Icarius, peut-être ſeroit-on privé de ce divertiſſement.

La Comedie lui ſucceda bien-tôt avec un applaudiſſement univerſel. Mais la licence que les Poëtes s'y donnerent d'abord d'y mêler des invectives, fut portée à un tel excès, qu'elle mérita d'être réprimée par la rigueur des Loix : elle le fut auſſi, & ces concerts ſatyriques qui ne retentiſſoient que d'injures, ſe voyant dépouillés du droit de médire, dont ils étoient en poſſeſſion, furent contraints de ſe taire honteuſement par la crainte du châtiment.

Nos Poëtes Latins qui ſuivirent en cela de bien près les Poëtes Grecs, ne mirent rien en oubli pour réüſſir, & firent eſſai de toutes ſortes de ſujets, ſoit graves, ſoit Comiques; on peut dire à leur avantage qu'ils n'acquirent pas une réputation mediocre, lorſqu'ils oſerent bien quitter les traces des premiers inventeurs pour s'attacher à d'autres matieres qu'à celles qui avoient été déjà traitées, & célébrer ſur la Scene les actions des Romains, ſoit celles qui étoient ſuſceptibles de l'élévation

du caractere tragique, ſoit celles qui ne demandoient que la ſimplicité du Comique : & je pourrois dire à notre avantage que Rome ſeroit autant renommée par la gloire des belles Lettres, que par celle des Armes, ſi nos Poëtes vouloient prendre la peine de s'attacher un peu plus qu'ils ne font à finir leurs ouvrages, & ſi (ſans ſe rebuter du travail) ils mettoient plus de tems qu'ils n'en employent à les compoſer.

Vous donc (mes chers Piſons) qui écrivez dans un beau ſiécle, & qui (étant ſortis de l'illuſtre ſang de Numa Pompilius) êtes obligés de ſonger à la gloire du nom Romain, auſſi bien qu'à votre propre réputation ; vous qui par toutes ces conſidérations êtes plus expoſés en vûë que les autres ; donnez-vous bien de garde de produire témérairement vos ouvrages, s'ils n'ont pas été châtiés avec la derniere exactitude, & ne les expoſez pas au public, que vous ne les ayiez retouchés pluſieurs fois ; en un mot, juſques à ce que vous leur ayiez donné toute la perfection dont vous êtes capables.

Il ne faut pas néanmoins que cette trop grande application poſſede un Poëte à tel point, qu'elle le rende ſombre, farouche, & l'oblige à ſe refuſer, comme font la plûpart, les choſes qui regardent ou la pro-

preté, ou la commodité de la vie ; enſorte qu'à ſon air taciturne & négligé il ſe faſſe diſtinguer des autres hommes. Je ſçai bien qu'à cauſe que Democrite (qui en fait de Poëſie donnoit tout à la Nature, & preſque rien à l'Art) qu'à cauſe, dis-je, que ce Philoſophe a dit en raillant que l'on chaſſoit du Parnaſſe tous ceux qui étoient faits comme les autres gens, & qui avoient l'air ſenſé ; la plûpart des Poëtes (ne prenant pas garde que Democrite aimoit à plaiſanter) affectent ſottement pour être reçûs dans la Confrairie, d'être craſſeux & mal-propres ; & ſont ſi jaloux de leurs ongles, & de leurs barbes, qu'ils n'oſeroient y faire toucher : Je ſçai que comme des hibous ils cherchent la ſolitude & évitent ſoigneuſement les bains, de peur d'y laiſſer leur craſſe : & je ſçai qu'ils ſont tout cela, parce que chez eux, c'eſt un titre de bel eſprit & de grand Poëte de n'avoir jamais donné au Barbier Licinus à ajuſter les cheveux de ces têtes folles, que tout l'Ellebore des Anticires ne ſçauroit rendre ſaines.

Mais en vérité n'eſt-ce pas la plus haute folie qui puiſſe tomber dans l'eſprit ? A ce compte là j'avouë de bonne foi que (ſi pour réüſſir en Poëſie, il ne faut qu'avoir cet air triſte, hideux & melancholique) je ſuis bien fou de me purger tous le Printems

tems comme je fais, pour emporter la bile qui me donne la jaunisse, puisque (sans cette précaution) j'aurois le visage si pâle & si défait, que si cela servoit de quelque chose à être bon Poëte, je vous répons qu'aucun ne feroit de plus beaux vers que moi. Au reste je ne me vante pas en cela de trop, la chose ne seroit pas fort mal-aisée, s'il ne faloit que pratiquer les maximes de ces gens-là : vrayement suivant les préceptes que je donne, je n'oserois avoir une telle présomption, & j'avouë que tout ce que je puis faire, c'est d'enseigner aux autres ce qu'on est obligé d'observer pour bien écrire, sans prétendre de le pouvoir pratiquer moi-même : heureux encore si je leur puis apprendre ce que je ne me vante pas de sçavoir exécuter, & si je puis faire en cela comme les pierres dont on se sert à aiguiser qui communiquent au fer une qualité qu'elles n'ont pas elles-mêmes !

Voulez-vous donc, mes chers Pisons, qu'au lieu de ces imaginations extravagantes, je vous enseigne où les Poëtes doivent puiser toutes leurs richesses ? voulez-vous que je vous dise ce qui produit, & ce qui forme la belle Poësie, ce qui apprend à discerner la véritable éloquence d'avec la fausse, ce qui montre jusques où l'excellence de l'Art peut être portée, & jus-

ques où l'erreur & l'ignorance nous peuvent entraîner? Pour vous le dire en un mot, le fond & la ſource de toutes ces choſes, c'eſt la vertu de la véritable ſageſſe.

Il faut que les Auteurs commencent par être ſages & honnêtes gens, s'ils veulent bien écrire, au lieu d'être inſenſés & viſionnaires, comme ſe l'imaginent follement ceux qui ont pris au pied de la lettre la raillerie de Democrite. Voyez les écrits des Diſciples de Socrate; la beauté & la pureté de leurs ouvrages eſt un fruit de la candeur & de l'innocence de leur vie. Si vous voulez avoir l'eſprit rempli de belles penſées, ayez dans l'ame un grand fond de vertu, & vous verrez que tout ce que vous produirez coulera ſans peine d'une ſi riche ſource. Celui qui eſt bien inſtruit des obligations où ſon devoir l'engage envers ſa Patrie; celui qui ſçait rendre à ſes amis tout ce que les loix de l'amitié demandent; à ſes pere & mere, l'honneur & la révérence qui leur ſont dûës; à ſes freres, ce que le droit du ſang exige de lui; à ſes hôtes, & à ſes voiſins, ce à quoi l'hoſpitalité & la civilité l'engagent : celui qui connoît exactement les devoirs d'un Senateur, d'un Magiſtrat, & d'un Général d'Armée, enfin qui non ſeulement ſçait toutes ces choſes; mais qui dans les occaſions eſt

en état de les pratiquer, celui là ſans doute ſçaura parfaitement bien auſſi dans ſes Ouvrages, donner à chacun ſon véritable caractere; tous les portraits qu'il fera auront du rapport au naturel, toutes ſes imitations ſeront naïves & bien entenduës: parce qu'un tel Auteur tire toutes ſes penſées de ſon propre fond, & ſent lui-même le premier les choſes qu'il veut exprimer & faire ſentir aux autres.

J'ai raiſon de dire qu'avec toutes ces qualités un Auteur ne manquera jamais de réüſſir; car quand il ne poſſéderoit pas toute l'adreſſe de l'Art, & n'auroit pas une grande politeſſe, il eſt certain qu'au moins il imitera parfaitement bien la Nature, & c'eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'Art de bien écrire. N'avez-vous pas remarqué auſſi-bien que moi, que ſouvent une piece de Théatre (qui n'aura que cette ſeule beauté de bien convenir au lieu où eſt la Scene, & aux mœurs & aux manieres de ceux qu'on y repréſente) bien qu'elle ne ſoit pas ornée des graces de l'éloquence & de la richeſſe des expreſſions; n'avez-vous pas, dis-je, remarqué qu'une telle piece attachera davantage l'eſprit, & donnera plus de ſatisfaction, que celle dans laquelle l'on trouvera véritablement une belle verſification, mais dépourvûë de ſens

& de ſolidité, & qui ne contiendra que des bagatelles qui feront plus de bruit aux oreilles, que d'impreſſion ſur les cœurs?

Diſons-le donc encore une fois, c'eſt aux Grecs à qui toutes les Muſes ont ouvert tous leurs tréſors, & auxquels il a été donné de ſçavoir & bien écrire, & bien parler ; parce qu'ils mêloient (comme nous venons de dire qu'il faut le faire) l'Etude de la vertu à l'Etude des belles lettres, & que la réputation & la gloire étoient les ſeuls objets de tous leurs deſirs.

Au lieu de ces nobles ſentimens qui peuvent ſeuls élever l'eſprit à de belles productions, à quoi eſt-ce, je vous prie, qu'on exerce les jeunes gens de Rome? on les éleve à amaſſer des richeſſes : on leur apprend avec ſoin les regles de l'Aritmétique, à diviſer une ſomme en cent parties : on les inſtruit à ce qu'on appelle l'addition, & la ſouſtraction. Prenez la peine d'interroger (ſur toutes ces belles queſtions) le fils de l'uſurier Albinus, il ne manquera pas de vous ſatisfaire, & répondant doctement à tout ce que vous lui demanderez, vous le jugerez aſſûrément capable de conſerver les richeſſes que ſon pere lui a acquiſes.

Après cela peut-on prétendre que des Eſprits poſſédés de ces ſoins, & que le

desir de devenir riches dévore incessamment ; peut-on bien prétendre, dis-je, qu'étant une fois gâtés de cette maudite roüille, ils soient jamais capables de faire des vers qui méritent qu'on les enduise avec du suc de Cedre, ou qu'on les enferme dans des cassettes faites avec du bois de Cyprez pour les empêcher de périr ? Il y auroit sans doute de l'injustice de le prétendre ; ces gens-là qui ne sçavent que compter leur argent, sont incapables de remplir les devoirs que se proposent les Auteurs dont les Ouvrages ne périssent jamais ; parce que ceux-ci (au lieu d'être rongés des desirs sordides de ces esprits avares qui ne songent qu'à eux-mêmes) négligent au contraire leurs propres intérêts pour s'appliquer à la satisfaction des autres : & tout leur but est, ou d'instruire, ou de plaire, ou de faire tous les deux ensemble en faveur du public.

Au reste si vous voulez instruire, expliquez en peu de mots les préceptes que vous aurez à donner, afin qu'on les conçoive promptement, & que vous rencontriez des esprits dociles à s'y soûmettre, & fidelles à les retenir ; tout ce qu'on dit de trop en matiere d'instruction est rebutant, & l'esprit rassasié le rejette avec dégoût.

Si vous avez dessein de plaire, souvenez-

vous ſur-tout de n'avancer rien dans vos fictions qui ne ſoit vrai-ſemblable, & n'abuſez jamais de la complaiſance que l'on a d'ajoûter foi à tout ce qu'on vous permet de feindre, en voulant faire croire à vos Auditeurs des choſes qui choquent le ſens commun, comme le ſeroient par exemple ces ſornettes, qu'on nous conte de ces ſorcieres, qui après avoir, dit-on, dévoré les beaux enfans dont elles ſont avides, les tirent enſuite tous vivans de leurs entrailles.

Enfin un Auteur doit prendre garde qu'il a des gens de différent goût à contenter, & que par conſéquent il faut que ſes ouvrages ſoient aſſaiſonnés d'une telle maniere qu'ils plaiſent à tout le monde. Les gens de robe (par exemple) qui ſont ordinairement graves & avancés en âge, comme les Senateurs, ne peuvent ſouffrir les Poëmes dont on ne ſçauroit recüeillir aucun fruit ſolide, & aucune bonne inſtruction: les Gens d'Epée & les Galans de la Cour comme les Chevaliers Romains, mépriſent au contraire les ouvrages qui n'ont rien de recommandable que l'auſterité des préceptes, & qui ſont dénués d'agrémens. Ainſi vous voyez que pour plaire en général à tout le monde, & rendre un ouvrage achevé de tout point, il faut mê-

ler l'agréable à l'utile ; en un mot il faut plaire & inſtruire en même tems, afin que chacun y puiſſe trouver ſon compte.

Voilà le véritable caractere des Livres qui enrichiſſent les Libraires : & qui bien loin d'être enſevelis comme les méchans ouvrages dans la pouſſiere d'une boutique, ſont portés par toute la Terre, & au-delà des Mers. Voilà les livres qui rendent les noms de leurs Auteurs célebres par tout le monde, & dans la poſtérité la plus éloignée, en les faiſant revivre long-tems après leur mort dans la mémoire des hommes.

Bien qu'il y ait tant de choſes à pratiquer pour acquerir à juſte titre la réputation de bien écrire, la difficulté ne doit pas vous rebuter, & vous faire perdre courage. On n'exige pas des Auteurs une perfection entiere : il y a certaines fautes qui ſont ſi legeres qu'on veut bien les laiſſer paſſer à ceux qui écrivent, parce qu'en effet ils n'en ſont pas abſolument les maîtres. L'on pardonne à un habile Joueur de Luth de ne pincer pas toûjours les cordes avec le même ſuccès. On ſçait bien que ces cordes rendent quelquefois des ſons qui ne répondent pas à ſa main & à ſon intention : Il peut arriver qu'il le demandera grave, & que la corde le rendra aigu. On ſupporte auſſi qu'un Archer, ſi adroit

qu'il ſoit à tirer de l'arc, ne donne pas toûjours où il viſe; il ſuffit à l'un & à l'autre pour être eſtimés que celui-là touche bien le luth, & que celui-ci tire juſte.

Il en eſt de même d'un Auteur: pourvû que ſes Ouvrages ſoient remplis de grandes beautés, on ne ſera pas ſcandaliſé qu'il y ait laiſſé gliſſer quelques fautes de peu de conſéquence, ſoit par ſa propre faute, ſoit à cauſe que nous ne ſommes pas parfaits, & que nous ne pouvons pas éviter (quelque précaution que nous prenions) que tout ce que nous faiſons ne ſe ſente un peu de la foibleſſe de notre nature.

Ce n'eſt pas qu'il faille étendre trop loin cette tolerance : On ne ſeroit pas d'humeur de ſouffrir toûjours ce qu'on ſupporte quelquefois par complaiſance : & comme un Copiſte de Livres ne ſeroit pas pardonnable s'il retomboit toûjours dans la même faute dont il auroit été repris, & que l'on ſe moqueroit avec raiſon d'un Joueur de Luth qui reviendroit toûjours à faillir ſur la même corde : l'on traiteroit auſſi tout de même un Auteur qui négligeroit de ſe corriger avec trop de nonchalance : & tout ce que l'on pourroit faire à ſon égard ſeroit de rendre à ſes ouvrages la même juſtice que l'on rend à ceux du Poëte Cherilus : On l'admire avec plaiſir dans les

les endroits de ſon Livre, qui ſont dignes d'être admirés, mais en même-tems auſſi l'on a du mépris & du rebut pour les endroits qui le méritent.

Vous me direz ſans doute qu'Homere lui-même tout grand Poëte qu'il étoit, s'eſt bien oublié quelquefois : je l'avoüe ; mais enfin dans un Ouvrage auſſi long que le ſien, il n'eſt pas poſſible que l'eſprit veille ſans ceſſe, & ſoit toûjours également tendu : d'ailleurs, comme nous avons déjà dit, il en eſt de la Poëſie comme de la Peinture ; il y a certains endroits dans les Poëmes, qui, plus on les examine de près, plus ils paroiſſent beaux ; il y en a d'autres, qu'il ne faut pas regarder de ſi près : les uns ne ſont pas faits pour être expoſés au grand jour, & pour être examinés avec la derniere exactitude ; les autres peuvent ſoûtenir la plus vive lumiere, & la critique la plus rigoureuſe : enfin les uns ont été faits pour plaire à la premiere vûë ; mais les autres ont été travaillés pour être vûs & revûs avec plaiſir.

Celui qui ne connoît pas toutes ces délicateſſes, ne doit pas ſe mêler d'écrire ; & trouvez bon ſur cela, (vous-même, cher Piſon, qui êtes l'aîné de votre maiſon, vous qui êtes déjà très-judicieux par vos propres lumieres, & que les inſtructions de votre

illuſtre pere perfectionnent tous les jours) trouvez bon, je vous prie, que je vous diſe ici une choſe ſur laquelle je vous conſeille de faire ſérieuſement refléxion, c'eſt en un mot qu'il y a certaines profeſſions dans leſquelles la mediocrité de mérite peut être ſoufferte en quelque maniere : on ſupporte par exemple un Orateur, bien qu'il n'ait pas toute l'éloquence de Meſſala Corninus : on ſupporte un Juriſconſulte, bien qu'il n'ait pas un ſi profond ſçavoir qu'Aulus Caſſelius ; & quoique l'un & l'autre n'excellent pas dans leur Art, ils ne laiſſent pas d'être eſtimés, & d'avoir leur prix ; mais pour la Poëſie, il n'en va pas de même : il y faut exceller, ou ne s'en mêler point du tout. Les Poëtes médiocres ne peuvent prétendre à aucune ſorte d'eſtime, il n'y en a point pour eux ; les Dieux ni les hommes n'ont pas encore trouvé bon, & n'approuveront jamais qu'on leur éleve des colomnes, pour y graver leurs noms, ou pour y étaler les affiches de leurs Ouvrages.

La raiſon de cela eſt que tout ce qui a été inventé pour le divertiſſement, doit être d'une excellence parfaite, ou n'eſt pas ſupportable : & tout de même que l'on trouble plûtôt la joye d'un repas, que l'on n'y contribuë au plaiſir, ſi l'on y mêle une ſymphonie diſcordante, ſi l'on parfume la

tête des conviés avec des odeurs desagréables, & si à cause de la rareté seulement on s'avise d'y servir des mets rebutans, comme sont les vieux pavots blancs assaisonnés avec du miel de Sardaigne, que les herbes & les fleurs de cette Isle rendent amer & de mauvais goût; tout de même, dis-je, que toutes ces choses ne servent qu'à troubler la joye de la table, si elles ne sont exquises, parce qu'on s'en peut passer, & que c'est seulement pour le plaisir qu'elles sont introduites; il en est de même de la Poësie, (comme elle n'a été inventée que pour plaire, & que l'on s'en pourroit facilement passer, si on vouloit) si elle n'est exquise, & du premier ordre; si comme la Musique, elle n'a de la mélodie; si comme les parfums, elle n'est agréable; si comme le miel, elle n'a une douceur naturelle, elle est dégoûtante & ennuyeuse, & l'on n'en fait aucun compte.

Cependant c'est une chose étrange que la manie de la plûpart des gens sur ce chapitre-là. Ceux qui n'excellent point à joüer de la flute, du chalumeau, ou des autres instrumens champêtres, se donnent bien de garde d'en joüer en public; ceux qui n'excellent point à jetter le palet, ou à faire tourner la toupie, ne se commettent point aux yeux de tout le monde

parce que les uns & les autres craindroient de s'expoſer à la riſée des ſpectateurs, qu'ils s'attireroient juſtement par leur imprudence : cependant il n'eſt que trop vrai que ceux qui n'entendent rien en Poëſie, ne laiſſent pas d'avoir la demangeaiſon de faire des vers, & de les produire ; & pourquoi (me dira quelqu'un de ces gens là) n'en ferois-je pas ? Ne ſuis-je pas né libre, n'ai-je pas du bien ? ne ſuis-je pas honnête homme ? Pourquoi ne me ſera-t-il pas permis comme aux autres de faire des vers, & de les montrer ? Voilà comme certaines gens raiſonnent.

Je ſçai, mes chers Piſons, que vous êtes bien éloignés de ces ſentimens ; je ſçai que vous êtes perſuadés que l'on ne doit pas faire violence à ſon naturel, & que vous n'entreprendrez jamais d'écrire (comme l'on dit) en dépit des Muſes : mais pourtant comme vous pourriez vous flater ſur les Ouvrages que vous avez faits en votre jeuneſſe par la complaiſance que nous avons tous pour nos productions ; je vous conſeille avant que de les produire, de les ſoûmettre au jugement du ſçavant Critique Metius Tarpeïus, & de bien conſulter le ſentiment de votre pere ou le mien propre, ſi vous m'en jugez capable.

N'ayez pas ſur-tout cette impatience que

l'on remarque dans la plûpart des Auteurs, de vouloir produire leurs ouvrages aussitôt qu'ils sont faits ; il vaut beaucoup mieux les garder long-tems dans le cabinet, que de les publier avec trop de précipitation : parce que tandis qu'on les tient en son pouvoir, on est toûjours en état de corriger ce qu'on veut, au lieu qu'il n'y a plus de retour quand on les a une fois donnés au public.

Pensez-vous que si les premiers Poëtes n'avoient pas observé tous ces préceptes, & n'avoient pas gardé toutes ces précautions ; la Poësie eût jamais produit ces fruits & ces grands avantages que le monde en a recueilli ? Non sans doute, car lorsque les Dieux voulurent bannir de la terre la ferocité & la barbarie qui y régnoient autrefois, ils inspirerent cette sage conduite au divin Orphée, pour être l'interpréte de leur volonté : ce fut en pratiquant ces enseignemens que cet homme extraordinaire (mettant la derniere main à ses Ouvrages, & leur donnant ce charme secret, qui eut le pouvoir d'humaniser les hommes sauvages qui vivoient de son tems) il les détourna des meurtres auxquels ils étoient adonnés, & leur fit perdre la brutale coûtume qui étoit parmi eux de se nourrir de chair humaine.

C'eſt à cauſe de cela que l'on a dit de lui, qu'il avoit ſçû, par les charmes de ſes vers, & par la mélodie de ſes chanſons, adoucir la cruauté des Tigres & la rage des Lions; c'eſt à cauſe de cela même, qu'on a dit auſſi du Poëte Amphion, qu'il avoit bâti les murailles de Thebes au ſon de ſa Lire, & que les pierres venoient d'elles-mêmes ſe placer où il vouloit, attirées par les enchantemens de l'harmonie : voulant ſignifier par là, que ce Poëte par les charmes de la Poëſie avoit perſuadé aux hommes de ſon tems de quitter les bois, où ils vivoient parmi les bêtes, pour ſe retirer dans l'enceinte des villes.

C'eſt ainſi que les premiers Poëtes, en donnant à leurs vers la derniere perfection, trouvérent le ſecret d'apprendre aux hommes pluſieurs choſes, qu'ils ne ſe ſeroient jamais donné la peine d'examiner; c'eſt ainſi qu'ils leur apprirent à diſtinguer le droit des gens, qui regarde ce que tous les hommes de la terre ſont obligés de garder les uns envers les autres, d'avec le droit particulier qui n'eſt autre choſe que les loix civiles, le droit écrit, & les coûtumes, ſous leſquelles certains peuples ſont aſſujettis : c'eſt ainſi qu'ils leur apprirent à ſeparer les choſes ſaintes, d'avec les prophanes, & les loix de la Religion, d'avec

les ordonnances politiques; c'eſt ainſi qu'ils leur enſeignérent à bâtir des villes pour y vivre dans une douce ſocieté, à condamner le concubinage, & à fixer l'amour vague & licencieux, en le ſoûmettant aux loix du mariage. Enfin ils les obligérent par ce moyen à graver les premieres loix ſur des tables de bois, pour être expoſées aux yeux de tout le monde, afin que chacun ſe maintînt dans ſon devoir.

Voilà le fruit des premiers beaux vers qui ont paru dans le monde; voilà ce qui a rendu célebres les noms des premiers Poëtes, & qui les a fait eſtimer des hommes divins & extraordinaires; & voilà en un mot ce qui a donné à la Poëſie cette haute réputation qu'elle s'eſt acquiſe.

Ce ne ſont pas là les ſeuls avantages qu'on a tirés de la perfection de ce bel Art. Après ces premiers Poëtes dont nous venons de parler, l'illuſtre Homere & le pathetique Thirtée ſe ſervirent du ſecours de la Poëſie pour aiguiſer le courage des gens de guerre, & pour allumer dans leurs ames cette ardeur Martiale, qui les anime dans les combats. Ce n'eſt pas encore tout, les Dieux mêmes pour faire honneur à la Poëſie, voulurent que leurs Oracles s'expliquaſſent par le miniſtere des vers, & choiſirent ce langage pour prédire aux hom-

mes les divers accidens de leur vie : les Rois de la terre, qui après les Dieux tiennent le premier rang dans le monde, voulurent bien permettre aussi qu'on se servît du secours & de l'entremise des Muses pour mériter leurs faveurs & acquérir leurs bonnes graces : enfin c'est à la Poësie que nous devons (parmi tant d'autres plaisirs qu'elle nous donne) les divertissemens du théatre, ces jeux charmans qui nous délassent si agréablement de nos plus pénibles travaux & de nos plus longues fatigues.

J'ai bien voulu, mes chers Pisons, vous porter à faire réflexion à toutes ces choses, afin que le nom de Poëte Lirique, qui semble aujourd'hui odieux, ne vous scandalise pas, à cause que la plûpart des gens (qui ne connoissent pas le mérite des vers) traitent Apollon de Chantre & de Violon.

Après cela peut-être seriez-vous bien aise de sçavoir, si c'est à l'Art, ou à la Nature, que l'on doit l'excellence de la Poësie. A vous dire ce que j'en pense, comme je ne vois pas ce qu'on peut attendre de toutes les regles de l'Art sans une heureuse naissance, je ne vois pas aussi ce qu'on peut espérer du plus beau génie, s'il n'est cultivé par les regles de l'Art : & pour moi je suis persuadé qu'il ne faut point séparer ces deux choses, puisqu'elles se prêtent du se-

cours l'une à l'autre, & qu'elles concourent mutuellement à former un excellent oëte.

Ce n'eſt, après-tout, qu'à force de travail & d'application, qu'on excelle en toutes choſes : vous n'ignorez pas les peines que ſe donnent en leur enfance, ceux qui ſe propoſent d'être un jour couronnés dans les jeux Olimpiques, & de remporter l'honneur de la courſe : vous ſçavez pour en venir là, combien ils ont ſué, combien il leur a fallu endurer, & du froid & du chaud, & avec quelle exactitude ils ſe ſont privés & du vin & des femmes : & vous n'ignorez pas auſſi que ceux qui dans les jeux Pithiques chantent ſur la flûte la victoire qu'Apollon remporta ſur le ſerpent Pithon, avant que de prétendre d'être couronnés en public, ſe ſont ſouvent exercés en particulier, & ne ſont parvenus à s'attirer l'admiration des ſpectateurs, qu'après avoir long-tems tremblé ſous la cenſure des maîtres.

Si nous étions nous-mêmes les diſpenſateurs des loüanges que nous voulons qu'on nous donne, il ne ſeroit pas beſoin de prendre tant de peine pour acquérir de la réputation ; mais par malheur il n'en va pas ainſi, & il faut mériter l'encens, ſi nous voulons qu'on nous en donne.

Je ſçai pourtant que les méchans Poëtes ne font pas difficulté de ſe vanter eux-mêmes, voyant que perſonne n'a la charité de le faire, je ſçai qu'ils ont accoûtumé de tenir ce préſomptueux langage : *Je viens de faire un Poëme admirable, me ſuive qui pourra, maudit ſoit le dernier à bien écrire, pour moi ce me ſeroit un affront inſupportable, ſi quelqu'un me gagnoit le devant; je ne ſuis point*, ajoûtent-ils, *comme certaines gens qui au lieu de dire franchement du bien de leurs Ouvrages, ſont les premiers au contraire à les critiquer; pour moi je tiendrois à honte d'avoüer mes défauts, que les autres y prennent garde s'ils veulent*; voilà juſtement comme parlent ces ignorans préſomptueux.

Il y a une autre confrairie de méchans Poëtes, qui véritablement ne ſe donnent pas des loüanges eux-mêmes, mais qui ne cherchent à réciter leurs Ouvrages qu'à des gens qui ne leur en puiſſent pas refuſer ; il n'eſt pas difficile, par exemple, à un Poëte, qui a de belles terres, & beaucoup d'argent à l'intérêt, d'amaſſer une troupe de flateurs, que l'eſpérance du profit attire de tous côtés auprès de lui, à peu-près comme la foule qui s'aſſemble autour d'un Crieur public, dans la vûë de gagner quelque choſe ſur les marchandiſes qu'il expoſe en vente.

Mais après-tout, celui qui eſt en état de traiter magnifiquement ceux dont il veut conſulter le ſentiment ſur ſes Ouvrages ; celui qui les récite à ceux pour leſquels il offre de cautionner, ou qui leur promet de les retirer de quelque méchant procès où ils ſont engagés ; celui-là, dis-je, ne ſera-t-il pas bienheureux, ſi parmi cette foule de gens intéreſſés il peut diſtinguer un véritable & ſincere ami d'avec un fourbe & un diſſimulé ?

Si vous voulez qu'on vous conſeille avec ſincérité ſur vos Ouvrages, donnez-vous bien de garde de conſulter de tels gens : au contraire, ſi vous avez obligé quelqu'un, ou que vous ſoyez prêt à le faire, ne prenez point ce temps-là pour lui réciter vos vers ; vous jugez bien qu'ayant le cœur encore tout plein du bienfait, qu'il auroit reçu, ou qu'il ſeroit prêt à recevoir, il ne manqueroit pas de s'écrier à chaque mot : O ! que cela eſt beau, que cela eſt fin, que cela eſt juſte ! vous le verriez, ſans doute, pâlir & s'extaſier à chaque vers, comme s'il n'avoit jamais rien vû de pareil, vous verriez couler de ſes yeux des larmes de joye qu'il ne pourroit pas vous refuſer, il ſauteroit, il frapperoit du pied en terre, & toutes ſes actions vous feroient croire qu'il ſeroit charmé ; mais au fond ſeriez-

vous ſatisfait de lui voir ainſi joüer la Comédie, vous qui ſçavez que ceux qu'on prend à loüage pour pleurer aux enterremens, & qui ne s'affligent que par art pour gagner de l'argent, font cent fois plus de poſtures, que ceux qui ſont affligés tout de bon. Il en eſt de même d'un flateur impudent, qui nous donne de fauſſes loüanges, il ſe démene bien davantage qu'un ami ſincere, qui nous louë à propos ſans faſte & ſans affectation.

Ne ſoyez pas ſurpris ſi je vous dis, que le ſentiment des gens qui ont reçu de vous quelque bienfait, vous doit être ſuſpect, il n'eſt rien de plus véritable : ne voyez-vous pas que les Rois ſont expoſés plus que les autres hommes à la diſſimulation des flateurs, parce qu'ils peuvent faire du bien à tout le monde ? & que c'eſt pour cela que l'on dit, que quand ils veulent connoître le fond du cœur de ceux qui les approchent, (pour s'aſſûrer s'ils ſont dignes de leurs faveurs) ils ſont obligés de les faire bien boire, & de ſe ſervir de l'uſage du vin, comme d'une douce torture pour leur arracher la vérité qu'ils ont de la peine à découvrir autrement ?

C'eſt pour vous dire qu'il ne faut pas ſe fier à tout le monde, & que l'on ne doit jamais ſoûmettre ſes Ouvrages au jugement

de ceux, qui ſous un beau dehors, & ſous une franchiſe apparente, cachent un eſprit trompeur & diſſimulé : on doit plûtôt jetter les yeux ſur un juge ſincere, éclairé, & incorruptible, tel qu'étoit autrefois Quintilius Varus, ce Poëte de Cremone, qui, lorſqu'on le conſultoit ſur quelque Ouvrage, prioit franchement ceux qui le lui préſentoient, de corriger, ou de retrancher les endroits qu'il ne trouvoit pas à ſon gré ; & lorſque quelqu'un avoit inutilement eſſayé par deux ou trois fois de le contenter, & qu'il lui venoit dire qu'il ne pouvoit pas mieux faire, il lui conſeilloit encore avec la même franchiſe de retoucher pour la derniere fois les vers rudes & maltournés, ou de les ſupprimer plûtôt que de les laiſſer imparfaits ; mais ſi après cette ingénuë déclaration, il rencontroit des eſprits opiniâtres, qui aimaſſent mieux ſoûtenir leurs fautes que de prendre la peine de les corriger, il ne leur diſoit plus un ſeul mot, & ſans ſe tourmenter inutilement, il ne conteſtoit pas davantage avec eux, & les laiſſoit ſeuls s'applaudir de leurs Ouvrages par l'amour propre, que chacun a pour ſoi-même, & pour tout ce qu'il fait.

C'eſt ainſi qu'en doit uſer un ami ſincere & intelligent : il ne vous laiſſera point paſſer les vers négligés, il vous fera prendre gar-

de à ceux qui ſont durs & rudes à l'oreille, il vous marquera ceux qui ne ſont pas travaillés avec aſſez de ſoin, il fera ſauter les ornemens trop faſtueux & trop affectés, il vous obligera d'éclaircir les endroits obſcurs, d'ôter les équivoques & les ambiguités, il vous montrera les choſes qui ne ſont pas en leur place; en un mot, il fera de l'Ouvrage que vous lui préſenterez, comme Ariſtarque a fait de celui d'Homere, ſur lequel il a fait de ſi belles obſervations.

Un tel ami ne doit pas avoir ſur tout cette dangereuſe complaiſance de certaines gens, qui diſent ſottement, qu'ils ne veulent pas choquer un ami pour peu de choſe, & pour quelques bagatelles qu'ils pourroient critiquer dans ſes Ouvrages.

Il arrive que ces bagatelles (qu'on ſouffre par un excès de complaiſance) portent inſenſiblement celui en qui on les ſouffre, dans des fautes eſſentielles, qui ont des ſuites très-fâcheuſes. Eſt-il rien (par exemple) de plus dangereux dans le monde, que d'être tourné en ridicule du côté de la Poëſie? & cela ne manque pas d'arriver, lorſqu'on a une fois donné mauvaiſe opinion de ſoi: ne vaudroit-il pas mieux alors à un tel homme qu'il fût infecté de quelque maladie contagieuſe, que de cette maudite tache: puiſque les honnêtes gens évitent l'abord d'un

méchant Poëte, comme l'on évite celui d'un furieux & d'un lunatique; & que les enfans (qui ne connoiſſent pas le péril qu'il y a de l'aborder, parce qu'ils ne craignent pas qu'il leur récite ſes Vers) courent après lui dans les ruës, comme ils courent après les foux.

Ce n'eſt pas le ſeul danger où ces miſérables ſont expoſés, on n'a point de compaſſion de leur folie, vous ſçavez que ſi par hazard quelqu'un d'eux (en rêvant après les chimeres qu'ils ont ordinairement dans la tête, & errant de côté & d'autre en crachant, comme on dit, des vers empoullés) vient à tomber dans quelque puits, ou dans quelque cloaque, (ainſi qu'il arrive quelquefois à ceux qui chaſſent aux merles, pour regarder en haut avec trop d'attachement) vous ſçavez, dis-je, qu'un tel Poëte a beau crier & hurler, afin qu'on le vienne tirer de-là : perſonne n'oſe l'entreprendre; car, enfin, que ſçavent ceux qui le pourroient ſecourir en lui jettant une corde, ſi un homme, ſi extravagant, ne s'eſt point précipité lui-même de deſſein prémédité?

On ſçait que le Poëte Empedocles de l'Iſle de Sicile, dans les accès de ſa mélancholie, ſe précipita dans les fournaïſes du Mont Ethna, s'imaginant follement que

ſi les hommes ne trouvoient pas ſon corps, ils ſe perſuaderoient qu'il avoit été enlevé au rang des Dieux, & lui rendroient des honneurs divins.

Ainſi vous voyez que perſonne n'oſeroit s'oppoſer à leur deſſein ; puiſque l'on a quelque raiſon de croire, que de donner la vie à un homme qui demande à mourir, c'eſt à peu-près commettre la même violence que de donner la mort à un homme qui demande à vivre.

Après-tout, qu'avanceroit-on de garantir une fois du péril, un Poëte poſſédé de la folle envie de mourir pour acquérir de la gloire, puiſqu'il n'en ſeroit pas plus ſage une autre fois, & ne perdroit pas pour cela, & ſa fureur, & ſa manie ?

Ne ſemble-t-il pas que les Dieux ont permis que ces gens-là ſoient poſſédés de l'enthouſiaſme Poëtique, pour leur faire expier quelque grand crime ? Ne ſemble-t-il pas qu'ils ont violé les ſépulcres, foulé aux pieds les cendres de ceux qui leur ont donné la vie, ou commis quelque ſacrilége ?

Conſidérez un peu dans les ruës un de ces furieux : à voir comme tout le monde évite ſa rencontre, vous ne le prendriez pas pour un homme, mais pour une bête féroce : les ſçavans & les ignorans prennent la fuite dès qu'il paroît, de crainte qu'il

qu'il ne les accable par le récit de ſes vers : on a plus de frayeur de lui, qu'on n'en auroit d'un ours qui auroit échappé à ceux qui le gardent ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on craint, car lorſqu'un tel Poëte a une fois ſaiſi quelqu'un, il l'aſſaſſine ſans miſéricorde par la lecture de ſes vers extravagans, il n'y a point de quartier à attendre ; c'eſt une ſanſuë, il ne quitte point priſe, qu'il ne ſe ſoit ſoulé lui-même, & qu'il n'ait épuiſé toute la patience de celui qui l'écoute.

Vous voyez donc, mes chers Piſons, que la Poëſie eſt un métier délicat, qui dégénere quelquefois en folie, & qu'il y a du danger de s'en mêler, quand on n'a pas reçu du Ciel une heureuſe diſpoſition ; enfin vous voyez combien il eſt important de ſe ſoûmettre à tous les préceptes de l'Art, & de pratiquer exactement tous les avis que je viens de vous donner.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des-Sceaux, *les Oeuvres de Théatre de M. de Brueys.* A Paris le 22. Octobre 1734.

GALLIOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Sieur DALENÇON, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Les Oeuvres de Théatre du Sieur de Brueys, contenant les Tragédies & Comédies de Gabinie, Asba, Lisimachus, le Grondeur en cinq Actes, le Muet, l'Important, l'Opiniâtre, les Empyriques, le Sot-toûjours-Sot, ou la Force du Sang, ou le Baron Paysan, l'Avocat Patelin; avec un Prologue & trois Intermédes, les Quiproquo, & les Embarras du Derriere du Théatre*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdites Œuvres de Théatre dudit Sieur de Brueys, ci-dessus spécifiées en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papiers & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel; & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de

notre obéiſſance : comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, même en feüille ſéparée, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement.

Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtiéme jour de Novembre l'an de grace mil sept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-neuviéme, Par le Roi en son Conseil.

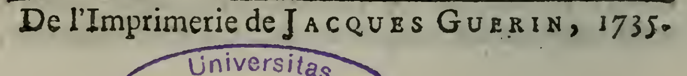
Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 648. fol. 655. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses, article IV. à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris, ce 8. Janvier 1734.

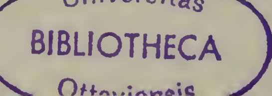
Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

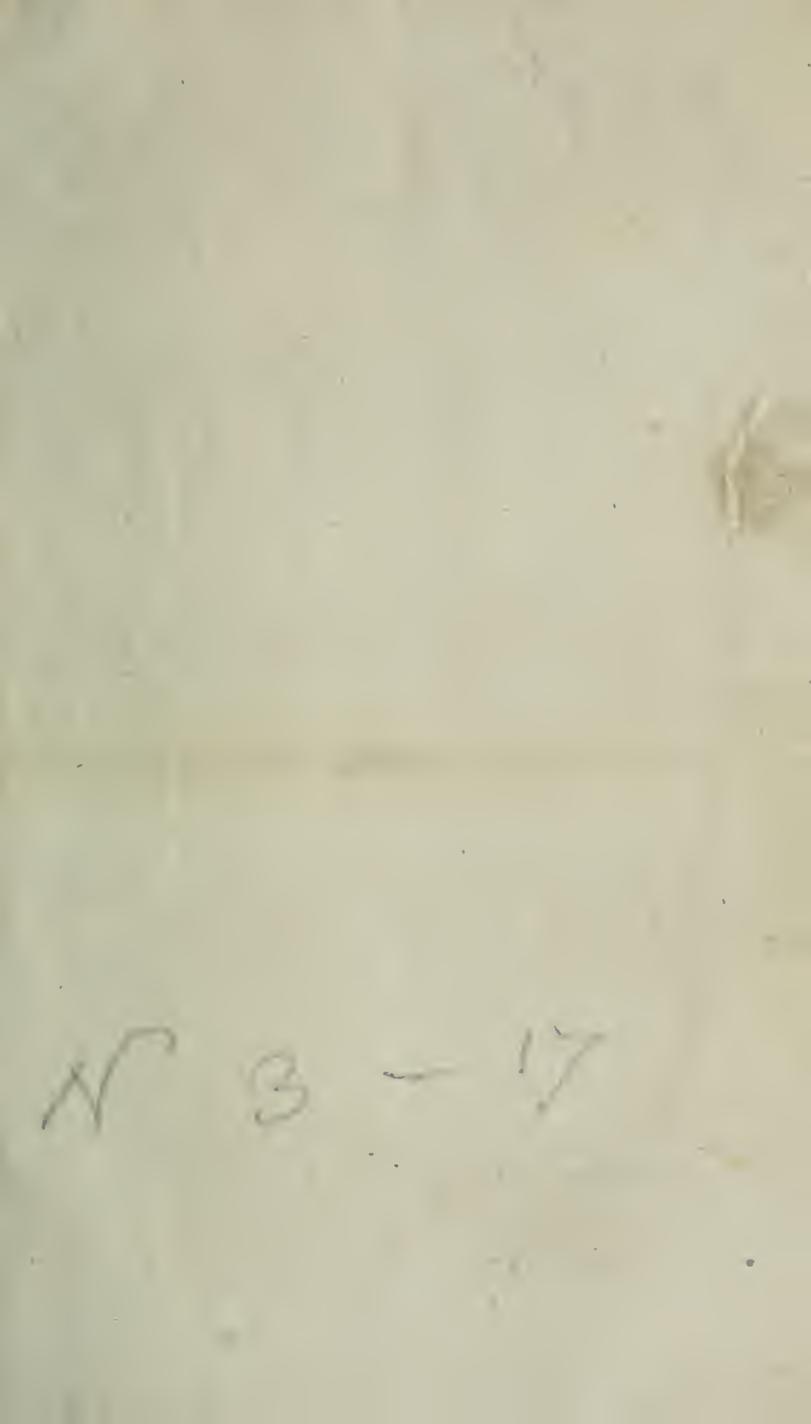
J'ai cédé le présent Privilége à M. Briasson, pour en joüir suivant l'accord fait entre-nous. Fait à Paris ce 22. Juillet 1734. DALENÇON.

Registré la présente Cession sur le Registre VIII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 738. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris ce 7. Août 1734. Signé, G. MARTIN, *Syndic.*



De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, 1735.




N 8 - 17



